ANNÉE - N° 329 1er JUILLET 1941

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —

* * *

— REVUES —

nrf

15 fr.

A NOS LECTEURS

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs e
abonnés qu'après avis conforme de la Direction le
l'Économie Générale du Ministère des Finances et le
l'Économie Nationale, il a été décidé que le prix de
publications serait majoré de 50 % au minimum, à da
du 15 juin 1941.

En conséquence, nous nous voyons contraints de por
le prix de notre revue à 15 francs, prix auquel correspo
pour les abonnements, le tarif suivant :

France et Colonies : 6 mois................	80 fr.
Etranger (Union postale)..................	90 fr.
— (autres pays)....................	96 fr.
France et Colonies : 1 an	150 fr.
Etranger (Union postale)	170 fr.
— (autres pays)....................	180 fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il e
indiqué ci-après :

Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française,** 5, Rue Sébastien-Bott
Paris-7e — Compte chèque postal : Paris 169-33

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Re
Française,** 12, Rue Bellecordière, Lyon — Com
chèque postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit no
parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit ê
accompagnée de la dernière bande et de la somme
2 francs en timbres.

Le Directeur reçoit le Lundi et le Jeudi, de 17 heures à 19 heure

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adres
Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptat
de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Re
où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les f
de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER DE JUILLET

des Éditions de la

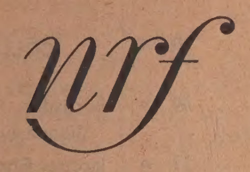


TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES PARUS DU 1er MARS AU 31 MAI 1941

ROMANS

[Au]diberti : Urujac............. 30 »

[Ga]briel Audisio : Les Compagnons de l'Ergador................ 35 »

[Ma]rie-Anne Comnène : La Surprise .... 27 »

[Ka]thleen Coyle : La Nuit est brève 28 »

[E.] M. Delafield : Faute de Grives. (Collection du Bonheur)...... 25 »

[Cl]aire et Line Droze : Une famille sous un parapluie (Collection du Bonheur)................ 25 »

[Ro]bert Francis : Souvenirs imaginaires...................... 27 »

[Pie]rre Lafue : La Plongée....... 28 »

[He]rman Melville : Moby Dick.... 65 »

[He]nri Pourrat : Georges........ 32 »

[Sim]enon : Bergelon............ 20 »

— Cour d'Assises...... 18 »

THÉATRE

[Jea]n Cocteau : La Machine à écrire. 25 »

POÉSIE

Aragon : Le Crève-Cœur. (Collection « Métamorphoses ») ...... 25 »

Audiberti : Des Tonnes de Semence...................... 28 »

Henri Thomas : Travaux d'Aveugle. (Collection « Métamorphoses ») .... 22 »

LITTÉRATURE - PHILOSOPHIE

Alain : Éléments de Philosophie.. 40 »

Drieu la Rochelle : Écrits de Jeunesse...................... 32 »

Jean Giono : Pour saluer Melville. 21 »

Albert Thibaudet : Réflexions sur la Littérature II.............. 42 »

RÉCITS - NOUVELLES

Marcel Arland : La Grâce......... 27 »

Marcel Jouhandeau : L'Arbre de Visages .... 27 »

A. de Monzie : Les Contes de Saint-Céré .... 28 »

GALLIMARD

OUVRAGES PARUS DU 1er MARS AU 31 MA

HISTOIRE - BIOGRAPHIES

Robert Brasillach : Le Procès de Jeanne d'Arc................ 16 50

Émile Coornaert : Les Corporations en France, avant 1789.... 40 »

Jean Guitton : Portrait de M. Pouget........................ 40 »

Patrick Heidsieck : Rayonnement de Lyautey.................. 27 »

Gregorio Maranon : Tibère..... 36 »

Dmitri Merejkowski : Luther.... 35 »

E. Tarlé : La Campagne de Russie 1812........................ 40 »

SOUVENIRS

Professeur Gosset : Chirurgie, Chirurgiens.................. 38 »

GÉOGRAPHIE - VOYAGES

Alain Gerbault : Iles de Beauté... 28 »

Paul Radin : La Religion primitive (Collection de « l'Espèce Humaine »)..................... 60 »

SCIENCES

André Sainte-Laguë : Du Connu à l'Inconnu. (Collection de « L'Avenir de la Science ») ... 27 »

BEAUX-ARTS

Wilhelm Worringer : L'Art gothique.....................

COLLECTION CATHOLIQU

Bernadot : Sainte Catherine de Sienne au service de l'Église....

Jacques Christophe : Sœur Catherine Labouré................

Pierre Corneille : L'Imitation de Jésus-Christ.................

Charles Péguy : Saints de France..

A. D. Sertillanges : Athées, mes Frères en Dieu..............

A. D. Sertillanges : Avec Henri Bergson......................

ROMANS D'AVENTURES ET POLICIERS

Jacques Decrest : Le Bal de la Montagne Noire..............

James Hilton : Meurtre à l'École (Coll. « Le Scarabée d'Or ») ..

Valério Pignatelli : Danican Bey...

Pierre Véry : Mort depuis 100.000 ans.................

OUVRAGES A PARAITRE EN ÉTÉ 1941

ROMANS

Raymond Guérin : Quand vient la fin...
Georges Magnane : La Bête à Concours.
Georges Simenon : Il pleut, Bergère...

ROMANS POLICIERS

Bentley : Trent contre Trent.

POÉSIE

R. M. Rilke : Vergers.

SCIENCES

Jean Rostand : L'Homme. (Collection « L'Avenir de la Science »).

LITTÉRATURE - PHILOSOPH

Conversations de Gœthe avec mann.

Jean Grenier : Inspirations Mé néennes. (Collection « Les Es

Soeren Kierkegaard : Journal.

Jean Paulhan : Les Fleurs de Tarb

HISTOIRE - BIOGRAPHIES

Pierre Béarn : De Dunkerque e pool.

Braesch : 1789, l'Année cruciale.

Paul Landormy : Glück.

OUVRAGES PARUS EN JUIN 1941

ROMANS

ENRI POURRAT : VENT DE MARS.

Un volume in-16 double couronne........................ **32** fr.

e trait de caractère qui frappe d'abord dans les œuvres de Pourrat, t la modestie. De là vient qu'il s'efface si gentiment, et s'oublie, devant rencontres et les spectacles qu'il nous conte. De là aussi l'extrême ef que prennent, dans ces pages, — où l'écrivain se dissimule —, l'Écono-te, le Géographe, l'Historien, un vieux missionnaire qui rentre des îles pert dans son Auvergne natale — ou tout simplement une veuve, une re, un vigneron. L'attention, la minutie, l'amour, se transforment nsiblement en un grand pouvoir visionnaire :

: En abattant tel merisier, ils l'ont mis de côté, et lorsqu'ils l'ont laissé ner des années dans son écorce, ils le scient en plateaux et font eux-mes leur « caisse », leur cercueil. Totale soumission et sérénité totale. les de l'homme qui non seulement a mis sa vie en accord avec l'ordre me de la création, mais qui a senti qu'il y a dans le monde un côté de ière. »

OUISE DE VILMORIN : LE LIT A COLONNES.

Un volume in-8° soleil...................................... **35** fr.

Jn prisonnier isolé du monde va se réhabiliter dans son œuvre.
veut vaincre l'oubli et la mort, il veut rêver encore de la vie.
ous l'inspiration de son malheur, il compose ce dont un autre le dépouil- et son génie volé répandra un bonheur dont personne ne devinera ource.

our une jeune fille qu'il aperçoit de la fenêtre de sa cellule, il compose opéra, **Le Lit à Colonnes,** qui exprime à la fois sa souffrance, son amour on espoir d'être reconnu.

on chef-d'œuvre sera signé d'un autre nom sur les affiches de toutes capitales. Son succès apportera à d'autres la vie qu'il rêvait pour lui et rivera même de la consolation de contempler encore Marie Dorée, la ne fille dont la vue dispersait pour lui l'obscurité de l'avenir.

gnorant tout, il se révolte et veut la voir une dernière fois. Il s'échappe hauts murs de la forteresse de Meu.

IE RABOURDIN : LE RIDEAU D'ARBRES.

Un volume in-16 double couronne........................ **30** fr.

Pourquoi, maman, ne vivez-vous plus avec papa ? Pourquoi, Manon, -vous morte ? et pourquoi, tante Hélène, voulez-vous mourir ? Pour-i est-il passé un inconnu un jour devant la porte de Talvasières ? » Ce t les questions que se pose en classe la petite Judith, pour qui « son ur est la seule chose qui résonne ». Aussi bien, trop distraite, ne la dera-t-on pas au lycée. Il lui faudra revenir dans la maison familiale, onter à chaque instant des questions, non moins troublantes, jusqu'au où elle voudra se donner à Hugues, et ne sera pas prise.

e **Rideau d'Arbres** est un ambigu du roman d'aventures et du roman tique. L'on en aimera les surprises. L'on en aimera surtout l'héroïne, mante, si ingénue, la générosité même.

OUVRAGES PARUS EN JUIN 1941

ROMANS

JEANNE GALZY : LES OISEAUX DES ILES.

Un volume in-16 double couronne......................

Au temps des crinolines et des pendules sous globe, dans une pa campagne limousine lourde de pluies et de verdures, un étranger des Iles apporte avec lui le mirage du bonheur.

Il suffit qu'il passe pour que des sœurs s'affrontent, pour qu'une f une mère poursuivent jusqu'à la mort leur secrète rivalité, pou bouillonne dans des êtres jusque-là paisibles une ardeur meurtrièr se tait ou éclate en drames avec cette âpreté tragique que portèren leurs amours ces vies inactives si singulièrement offertes aux orag cœur.

F. J. JACOBSEN : BARBARA.

Traduit du danois par **Mme Martinet.**

Un volume in-8° soleil ....

M. Paul Agersoe, jeune pasteur danois plein de mérite et d'amb s'éprend, dès son arrivée aux îles Féroé, de la troublante Barbara, de son prédécesseur. Mais un jour, arrive le bel étudiant Andreas et avec lui le drame. Lorsque M. Paul, retenu par les vents cont dans l'île lointaine de Myggeness, peut regagner le presbytère, Ba n'est plus là. Elle est partie en compagnie d'Andreas. M. Paul s'aban à la fureur et incendie le refuge des deux amants... on le conduit à la du Port. Mais pour la première fois Barbara a trouvé plus volage q Andreas s'embarquera pour Copenhague où son travail l'attend. Ba après avoir tenté vainement de rejoindre en barque le bateau qui em Andreas, reçoit le choc avec la stupeur d'un enfant que la souf atteint pour la première fois.

CLAIRE FROMONT : PÉGONIE.

Un volume in-16 double couronne......................

Une petite ouvrière en fleurs à Paris. Elle porte les fleurs à do Il y a le travail, très tard, qui abîme les yeux et puis il y a les tentati la rue. Et l'arpette devient femme et, comme elle est belle fille, ell trouver un nouveau métier : modèle. Le peintre devient un ami, p amant. Il s'appelle Aarne, il est suédois. Ce sont trois années de v trois années heureuses. Puis vient la séparation, et c'est alors un amant. Il s'appelle Ramire; et ce sont de nouveaux voyages. Un jo a cette phrase écrite à la main sur le trottoir : **Dieu te cherche.** Ou la cherche. Il la poursuit. Il la traque. Dans le sanatorium où elle es se soigner, elle se convertira. Et Aarne retrouvé, elle l'épousera, la ouvrière en fleurs qui portait ce si ridicule et si touchant prénom : P

OUVRAGES PARUS EN JUIN 1941

ROMANS

:AN GADENNE : SILOÉ.

Un volume in-8º soleil.................................. **52** fr.

Simon Delambre, étudiant à la Sorbonne, est sur le point de passer
grégation des Lettres, et vit de la vie fiévreuse des veilles d'examens
rsque, frappé par la maladie, il est envoyé dans un sanatorium de mon-
gne. Dans ce tête-à-tête soudain avec lui-même, Simon Delambre s'aper-
it qu'il n'a connu jusqu'alors comme tout le monde que les apparences
la vie, et que le pouvoir lui est donné désormais d'accéder à la véri-
ble « connaissance ». **Siloé** est l'histoire de la découverte par un être
une et ardent, de ce qui fait la matière même, la substance de la vie
maine. A une heure où l'attention est si puissamment sollicitée par les
énements extérieurs, la généralité des lecteurs trouvera intérêt à
éditer la notion de l'homme sur laquelle repose tout ce livre, et aimera
connaître la belle aventure de Simon Delambre, — sauvé de la médio-
ité par le malheur.

IMENON : L'OUTLAW.

Un volume in-16 double couronne......................... **20** fr.

Stanislas Sadlak, un Lithuanien qui a dû s'enfuir de son pays, erre d'hôtel
hôtel avec son amie Nouchi, une Hongroise. N'ayant ni argent ni passe-
ort, il essaie désespérément de reprendre pied. Il tente de dévaliser un
auffeur de taxi qu'il avait réussi à attirer hors de Paris, mais échoue
mentablement. Dans l'espoir de soutirer un peu d'argent à la police,
dénonce une bande de « pilleurs de fermes ». Traqué par ceux qu'il
trahis, il se terre dans la chambre de Nouchi qui vient d'être recueillie
r un vieil ami de son père, et, dans un accès de « frénésie mauvaise », il
rangle la jeune Hongroise. Arrêté quelques instants plus tard, il sera
ndamné à mort et guillotiné...

ROMANS D'AVENTURES ET POLICIERS

APPER : LA DERNIÈRE CARTE.

Un volume in-16 double couronne......................... **20** fr.

Bulldog Drummond retrouve son ennemi, Carl Peterson, qui a enlevé
savant chimiste Gaunt, inventeur d'un poison nouveau. Au cours d'aven-
res inattendues, il déjouera les pièges les plus ingénieux et finira par
iompher de son redoutable adversaire.

OUVRAGES PARUS EN JUIN 1941

ESSAIS - CRITIQUE - LITTÉRATURE

VALERY LARBAUD : CE VICE IMPUNI, LA LECTU DOMAINE FRANÇAIS.

Un volume in-16 double couronne.......................... 2

Les études de Valery Larbaud recueillies dans ce volume apparti toutes au « domaine français », mais elles peuvent se répartir en parties distinctes. Dans la première, on trouvera, outre d'impc articles sur Héroët, Lingendes et Racan, un très long et très imp essai sur Maurice Scève, essai qui est aussi une introduction préc lumineuse à la lecture de cet auteur difficile.

Outre des remarques sur Mérimée et quelques articles sur des a contemporains, la seconde partie comprend une biographie du romantique Philothée O'Neddy. Elle se termine par des souvenirs p nels sur Paul Valéry et Léon-Paul Fargue.

« La réunion et la publication de ces notes, écrit l'auteur, je sage comme une petite, et bien faible, protestation contre la négl du public français et de notre enseignement officiel à l'égard de que uns de nos vieux poètes qui, s'ils appartenaient à la tradition littéra certains pays étrangers, y seraient traités avec plus d'égards, et étudiés. C'est aussi un commentaire (et un démenti) au mot de S Beuve : « France oublieuse. » C'est enfin un très humble hommag grands ancêtres. »

CONTES

JOSEPH CONRAD : DERNIERS CONTES, suiv NOTES SUR LES LETTRES.

Traduction de **G. Jean Aubry.**

Un volume in-16 double couronne........................ 2

Huit volumes publiés par nos éditions ont pu déjà donner les t gnages de la variété dans la maîtrise dont Joseph Conrad a fait p comme conteur. On en aura dans ce nouveau volume en quelque so raccourci, car ces quatre contes, non recueillis au moment où la frappa soudainement l'écrivain, datent d'époques fort différentes e même fut, sous une première forme, l'ouvrage de ses débuts dans la l qui, comme il l'a dit, l'avait adopté.

Outre les vertus de la technique on trouvera dans ces « derniers co celles de l'émotion, de l'ironie, du doute pathétique, toute une gam sentiments humains traduits avec des moyens d'une rare et to discrète qualité.

A ces contes, on a joint les **Notes** qu'à différentes périodes de littéraire Joseph Conrad consacra à des figures ou à des sujets de li ture : figures et sujets de son temps, et, pour une bonne part, figu sujets français.

OUVRAGES PARUS EN JUIN 1941

ESSAIS - CRITIQUE - LITTÉRATURE

AUL VALÉRY, de l'Académie Française : **MÉLANGE.**

Petites études. — Instants. — Cantate du Narcisse.

Un volume in-16 double couronne........................ **30** fr.

Il n'est pas de livre dont le titre soit plus vrai que celui-ci. Le désordre i « règne » (comme on dit) dans **Mélange** s'étend à la chronologie. Telle ose a été écrite il y a près de cinquante ans. Telle autre est d'avant-hier : tre le bref poème **Sinistre** et la **Cantate du Narcisse,** presque un demi-cle s'est écoulé...

Ce recueil contient la substance d'une sorte d'album que j'ai formé guère de fragments très divers et illustré d'une quinzaine d'eaux-fortes our quelques amateurs. J'ai ajouté plus d'une page au texte primitif.

Paul VALÉRY (Extrait de l'« Avis au lecteur »).

AUL VALÉRY, de l'Académie Française : **TEL QUEL.**

Un volume in-16 double couronne........................ **32** fr.

Sous un titre aussi sincère qu'on le voudra, on a réuni dans le présent olume quatre petits recueils naguère séparément publiés : le **Cahier B 910; Moralités; Littérature** et **Choses tues.**

Chacun d'eux contient à l'état d'aphorismes, de formules, de fragments u de propos, voire de boutades, mainte remarque ou impression venue à esprit, çà et là, le long d'une vie, et qui s'est fait noter en marge de uelque travail ou à l'occasion de tel incident dont le choc, tout à coup, lumina une vérité instantanée, plus ou moins vraie.

Un second volume, à paraître on ne sait quand, réunira les autres ecueils analogues à ceux-ci, qui ont été édités sous les titres : **Rhumbs; utres Rhumbs; Analecta** et **Suite.**

P. V.

LBERT THIBAUDET : PANURGE A LA GUERRE.

Un volume in-16 double couronne........................ **16 50**

« Albert Thibaudet se lance avec la même fougue dans les sujets les plus ivers, littérature, histoire, politique, philosophie, transformant l'abstrait n concret, le passé en présent, l'inactuel en actuel et même en action. Merveilleuse facilité d'un si grand et si continuel effort!...

« ...La Renommée n'a pas dit son dernier mot. Thibaudet le méconnu e finit pas, il commence. Tel est notre ferme espoir. »

Henri BERGSON.

OUVRAGES PARUS EN JUIN 1941

LITTÉRATURE - BIOGRAPHIE

LUCIEN DAUDET : VIE D'ALPHONSE DAUDET.

Un volume in-8° soleil sous couverture illustrée 4

Il ne s'agit pas ici d'une vie romancée d'Alphonse Daudet.

J'ai simplement essayé de reconstituer les cinquante-sept années de existence, millésime par millésime, à la faveur de ce qu'il a écrit sur même et de ce que m'ont appris certaines traditions familiales et certa lettres inédites. La mémoire infaillible de sa veuve et tout ce qu m'avait raconté maintes fois des époques antérieures à ma naissance m guidé aussi, de même que mes souvenirs personnels depuis ma pe enfance.

Puissé-je avoir renforcé en la motivant cette tendresse particulière beaucoup de lecteurs d'Alphonse Daudet éprouvent pour lui autant pour ses livres. Lucien DAUDE

POÉSIE

JEAN COCTEAU : ALLÉGORIES.

Un volume in-16 double couronne sur châtaignier 2

Toutes les époques dramatiques sont favorables aux poètes. Non que ces poètes chantent ces époques, mais par contraste. Dans le déso et la ruine, rien n'émeut comme un arbre, comme un fleuve, com l'enthousiasme juvénile, comme la poésie. J'estime que l'orage fait na à merveille les petites revues, les théâtres neufs et ces livres mince les jeunes gens déchiffrent des énigmes et qui tiennent peu de place la poche.

« Les idées, disait Nietzsche, qui changent la face du monde, s'avan sur des pattes de colombes. » Jean COCTEAU

DESSINS

JEAN COCTEAU : DESSINS EN MARGE DU TEXTE D CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE.

Un volume in-4° couronne, sur châtaignier 9

Une pièce est bien peu de chose si elle ne baigne pas dans toute mythologie. Je ne parle pas de la mythologie dont elle s'inspire mai celle que son action engendre. Par je ne sais quel prodige, époque et sonnages m'envahirent, me hantèrent, me devinrent essentiels. L'intr se noua toute seule et les scènes s'emboîtèrent sans que j'eusse recou la légende et aux livres de Chevalerie. Ensuite, je vérifiai l'exacti approximative, car rien n'exige plus de réalisme que l'emploi du mer leux. Sinon le merveilleux devient du pittoresque et ne saurait émou Les dessins de cet album ont été choisis entre un très grand nom d'études faites en marge du texte, au fur et à mesure de mon travai compléteront le volume des « Chevaliers » sur la table de ceux qui sa de quel amour maniaque un poète accompagne ses entreprises.

Jean COCTEAU (Extrait de la Préfac

OUVRAGES PARUS EN JUIN 1941

DOCUMENTS - HISTOIRE

NRY DE MONFREID : SIR HENRY MIDDLETON.

Un volume au format in-8º jésus, sous couverture illustrée en trois couleurs .... **30 fr.**

e n'est pas une biographie à proprement parler, car la vie du héros est ord très rapidement relatée pour ne donner au récit toute son ampleur u moment où Sir Middleton est fait prisonnier des Turcs à Moka. x-ci ne voulant pas lui laisser établir de comptoirs en Arabie, on verra ment cet homme courageux et tenace abandonne au contact de la icité orientale la rigidité de ses principes et arrive à organiser une terie de forme « très légale » qui obligera les navires venant des Indes charger à son profit leurs précieuses épices, et à prendre de force leurs cales les draperies, le fer et l'étain que les Anglais voulaient dre.

RRE BÉARN : DE DUNKERQUE EN LIVERPOOL.

Journal de bord d'un quartier-maitre.

Un volume in-16 double couronne.................................. **28 fr.**

guerre de 1940 nous a déjà valu de nombreux livres plus ou moins ancés. Avec **De Dunkerque en Liverpool,** Pierre Béarn nous apporte rai document sur cette guerre.

auteur eut la chance de commander un de ces petits chalutiers qui rent à l'évacuation de Dunkerque. Après avoir connu les soleils de feu tourbillonnaient dans la nuit, il fut de ceux qui se réfugièrent en leterre.

vec une objectivité et une impartialité d'historien, Pierre Béarn nous e, au jour le jour, les multiples événements de la débâcle. Cette dé- e qui, de Dunkerque et des scènes de pillages du Havre et de Brest, ena jusqu'au camp de concentration de Liverpool.

NRI LABOURET : LE PAYSAN D'AFRIQUE OCCIDENTALE.

Collection « **Le Paysan et la Terre** ».

Un volume in-8º carré comportant 24 pages d'illustrations en héliogravure.. **65 fr.**

out le drame de la vie et de la production rurale de l'Afrique Occiden- Française se trouve concentré dans le village, poste d'observation , pour étudier la société, les institutions, les modalités mystiques et modalités sociales du travail agricole, les pratiques alimentaires et les aux de vie, les budgets de famille. L'auteur s'y est installé comme dans tribune de choix pour faire défiler à nos yeux une longue série de es étranges, rarement décrites, dans lesquelles figurent des patriarches es membres des fraternités d'âge, les prêtres, les sorciers, les anti- iers, les diseurs de choses cachées, les guérisseurs, les marchands de tres et les cuisinières, les matrones, coiffeuses et tatoueuses.

OUVRAGES PARUS EN JUIN 1941

PIERRE PÉGUY : PÉGUY PRÉSENTÉ AUX JEUNES.

Un volume in-16 double couronne........................... 10

Extrait de la préface :

« Ce qu'il y a de pressé en ce mois de février 1941, c'est de faire c naître à la génération de la défaite, et à celles qui suivent, ce qu'il y a plus immédiatement assimilable dans la vie et dans l'œuvre de Péguy qui peut l'aider le plus à reprendre confiance en elle-même et dan France; le roc solide des vertus qui ont fait la grandeur de la France c le passé, et qui, seules, la referont dans l'avenir.

« Aussi bien ces pages ne sont-elles que la matière de très nombre causeries qu'on a bien voulu m'inviter à faire dans tous les camps de jeu que j'ai pu atteindre. Sans doute ne les livrerais-je pas au public, s pouvais aller partout... »

COLLECTION CATHOLIQUE

JACQUES CHRISTOPHE : SAINTE BERNADETTE.

Un volume sous couverture illustrée........................ 15

« Une seule chose mérite notre amour : la perfection. » Ainsi pa Jules Renard. Si le désir de la beauté est dans le cœur de tous les homm plus que jamais le peuple chrétien se tourne vers Celle à qui depuis jours il a donné le nom de Reine. Et Bernadette Soubirous, l'enfan Lourdes, qui reçut le message de Notre-Dame, demeure le guide pré dans un voyage aux régions dont elle a su dire la douceur.

Dans ce nouveau livre, il a été tenu compte du désir que Bernad exprima quelques jours avant sa mort. A la religieuse qui lui deman comment il faudrait écrire le récit du miracle marial, elle répon « Le plus simple sera le meilleur. »

LIVRES RELIÉS, TITRE ET MOTIFS OR

Stéphane Mallarmé : Poésies.................................. 5

Margaret Mitchell : Autant en emporte le Vent.

3.000 exemplaires sur châtaignier réimposés au format 17×23,5 cm.. 1!

Antoine de Saint-Exupéry : Vol de Nuit........................ !

Henri Bidou : Paris.

Un volume de 470 pages, format 17×23,5 cm. contenant 10 plans et 132 illustrations hors texte. Reliure en 3 couleurs d'après la maquette de **Paul Bonet**. 300 exemplaires sur alfa supérieur......... 3(

EXTRAITS DE PRESSE

NOUVELLES

IATOLE DE MONZIE : LES CONTES DE SAINT-CÉRÉ.

Un volume in-16 double couronne........................ **28** fr.

natole de Monzie a réuni une dizaine d'histoires récentes ou anciennes l'on se raconte du côté de Saint-Céré, et chacune a son charme parti-r. Un style bien charpenté, dru et clair, met en valeur ces savoureux s qui fleurent bon le terroir.

Dépêche du Berry, 27 avril 1941.

I. Anatole de Monzie, plus connu pour son activité politique ou pour nagnifique éloquence, ne veut être dans ce livre qu'un conteur. Les oires qu'il narre se déroulent dans son Quercy natal délicieusement rit. Le récit est mené avec sobriété, finesse et intelligence.

J. L. D. Le Cri du Peuple, 8 mai 1941.

lous avons relu avec plaisir ces contes charmants qui composèrent le mier volume, mais qu'un tirage limité avait apporté a quelques trop es amateurs. Leur richesse d'observation valait une dispersion plus e. Le livre d'aujourd'hui satisfera bien des gens. Les types de paysans, sionnés et candides, qu'il renferme sont tracés d'une main amusée mais e qui grave mieux que des historiettes divertissantes, car elle souligne nalignité d'une race à peu près intacte, sa philosophie, sa sagesse, sa ce révolte aussi.

Marcel ESPIAU. Les Nouveaux Temps, mai 1941.

hacune de ces anecdotes nous avance beaucoup dans la connaissance paysans de ce Midi qui sont parmi les plus fins et les plus civilisés de nce... M. de Monzie y marque plus ses dons de causeur et de moraliste de narrateur. Il n'a pas la trivialité, ni l'aisance grossière qui sont le mier devoir du romancier. Il offre rarement des dialogues tout naturels, réfère souvent l'abstraction du général à la notation toute simple du ticulier. Ce sont défauts de prince... Ils n'empêcheront personne de onnaître dans le livre le goût de la réalité pathétique, l'amour des nes gens et la divination des excentriques, des destins hors série...

André THÉRIVE. Tout et Tout, 31 mai 1941.

EXTRAITS DE PRESSE (II)

ROMAN

ROBERT FRANCIS : SOUVENIRS IMAGINAIRES.

Un volume in-16 double couronne........................ 2

Robert Francis vient de donner un jeune frère aux petites filles **Grange aux trois belles.** Un jeune frère charmant, chimérique et ré et qui lui ressemble, à lui-même, je le parierais, comme un frère. qu'écrivant des souvenirs imaginaires il n'aura pu manquer d'y m beaucoup de son cœur secret comme Stendhal en Fabrice, Flaube Frédéric... C'est un enfant d'aujourd'hui qu'il nous faut accueillir et a

Henri MARTINEAU. Le Divan, avril 19

C'est l'histoire jusqu'à la jeunesse d'un enfant né en 1907 — et l'enfance d'un écolier de ce que l'on a appelé « La Grande Guerre », d'en avoir vu d'autre. Le témoignage, déjà, est bien précieux. Que de en ces heures noires, nous penchant sur nos fils, ne nous sommes point demandé l'impression qu'ils recevaient des événements devaient subir ?...

Gonzague TRUC. La Gerbe, 24 avril 19

Pourquoi M. Robert Francis a-t-il traité les souvenirs qu'il nous liv **Souvenirs imaginaires,** alors qu'on les devine parfaitement vécus ? doute parce qu'il s'est jugé trop jeune pour paraître évoquer un pa récent. Mais il aura de la peine à nous donner le change, tant on se l'accent de ces pages écrites d'un cœur encore tout frémissant, atteste ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé, avec une puissance d'analyse une sincérité profonde qui ne nous trompent pas.

Jean NESMY. Express de l'Aube, 14 avril 19

M. Robert Francis a entrepris de conter en deux tomes la vie homme de son âge, né au début du septennat de Fallières. Atte pour juger d'ensemble cette reconstitution. Mais dès maintenant, rons la fine sensibilité et le talent plein de lumière de l'auteur. Le tem bateaux-mouches et la vie de famille en France avant et pendant la g de 1914 sont évoqués avec beaucoup d'exactitude; les grandes perso décrites avec un rare bonheur. Et les premiers émois de la chair, ain l'éveil des pensées de l'adolescent, rappelés avec une émotion co nicative.

René GÉRIN. L'Œuvre, 11 avril 1

EXTRAITS DE PRESSE (II)

LITTÉRATURE - BIOGRAPHIES

NRI MONDOR : VIE DE MALLARMÉ, tome I.
de l'Académie Mallarmé.

Un volume in-8º soleil, sous couverture illustrée.......... **35** fr.

Un solide volume où la vie spirituelle et matérielle de Mallarmé est
iée au scalpel. **La Vie de Mallarmé** est à ranger parmi les œuvres ma-
es des biographies littéraires.

JEAN et JACQUES. Paris-Midi, 28 mars 1941.

uvre de critique enthousiaste et toujours réfléchie, passionnant
me un roman, le livre du chirurgien-auteur est le meilleur monument
é à la mémoire du maître de « l'obscurisme ».

André SALMON. Petit Parisien, 4 avril 1941.

conter de façon vivante cette existence presque immobile, juvénile et
e, n'était pas chose aisée. M. Mondor l'a fait dans un mouvement qui
aîne le lecteur, malgré l'attachant appareil documentaire dont il
soigneusement muni et qui est un modèle d'exactitude sans pédan-
e. Autour de Mallarmé, c'est toute une époque de la poésie et de la
ée française que l'on voit s'animer, avec ses illusions, sa générosité,
rveur : spectacle réconfortant de vies vouées aux plus pures valeurs,
plus durables aussi.

Vrai, 28 mars 1941.

professeur Mondor, éloquent, sensible et lettré, s'est appliqué à
ctionner les lettres échangées par Mallarmé avec ses amis. Il en a tiré
léments d'une véritable observation clinique sur la genèse des beaux
qu'a écrits l'enchanteur en dépit des incompréhensions et de la vie
quotidienne.

Henri VIGNES. Le Progrès Médical, 26 avril 1941.

EXTRAITS DE PRESSE (II)

LITTÉRATURE - BIOGRAPHIES

MGR. GRENTE : L'ÉMINENCE GRISE.

Un volume in-16 double couronne........................ 22

Ce récit est délicat, nuancé comme tout ce que dit et écrit le **spiri** évêque du Mans : spirituel dans les deux sens du mot; il conte avec esp et il définit à merveille la spiritualité, la vie intérieure de son héros. lire, à l'entendre, on se croirait en présence de Voiture, et en même te de Fénelon. Quel double enchantement!

A. C. Liberté du Sud-Ouest, 8 avril 194

Le livre de Mgr Grente est d'une écriture alerte, éclairée par m passage malicieux. Et c'est bien là le meilleur service qu'un historien pu rendre à l'érudition.

Robert DESNOS. Aujourd'hui, 9 avril 194

L'éminent historien qu'est Mgr Grente nous donne une fort b biographie du Père Joseph, Capucin, sous ce titre : **l'Éminence grise.** L vrage se distingue, une fois de plus, par un vaste savoir, un goût littér d'une infaillible sûreté, une langue pleine et solide. Il a quelque chose l'attrait d'un roman d'aventures.

Baron **SEILLIÈRES**, de l'Institut. **Voix Françaises, 11 avril 194**

L'allégresse du style court à travers les récits alertes et limpides ce volume expréssement dédié à la foule dont nous sommes. Qui prend peur d'une thèse sera, dès la première ligne, rassuré. Ensuite il n'en sau plus une seule, s'il est amateur d'âme. Entraîné par la curiosité, il vou connaître la physionomie réelle du Père Joseph.

Louis GUÉRANDE. L'Ouest-Éclair, 11 avril 194

Mgr Grente consacre à **l'Éminence grise, c'est-à-dire** au Père Jose qui fut le conseiller secret et si écouté de Richelieu, une étude qui p passer pour une réhabilitation.

La Gerbe, 8 mai 194

EUVRE DE GUY DE POURTALÈS (1881-1941)

amlet à Swann : Shakespeare, La Fontaine, Senancour, Benja- Constant, Ruskin, Proust 19 50

e de Franz Liszt 28 60

l. « in-octavo » { sur bruges .... 65 »
{ sur hollande 84 50

l. « Galerie Pittoresque », sur alfa .... 91 »

clar 27 30

n ou le Poète 27 30

l. « in-octavo » sur bruges .... 65 »

. « Galerie Pittoresque », sur alfa .... 91 »

ll de Bavière ou Hamlet-Roi 27 30

. « Galerie Pittoresque », sur alfa .... 91 »

tines 23 40

er ; Histoire d'un artiste, nouvelle édition augmentée .... 39 »

é pleine toile illustré 58 50

che miraculeuse (Grand Prix du Roman de l'Académie nçaise 1937) .... 39 »

z et l'Europe romantique 35 10

é pleine toile 84 50

En préparation :

e de Liszt.

n ou le Poète, reliés, titre et motifs or au format in-8° carré.

ŒUVRE DE ROBERT BOURGET-PAILLERON

Grand Prix du Roman de l'Académie Française 1941.

secret 23 40

uvoir absolu 23 40

me du Brésil (Prix Interallié 1933) 23 40

de Russie 21 40

es de Mort 19 50

efs de la Caisse 23 40

ute de Berlin .... 26 »

ête de la Bourgogne 27 30

ie Hubert 31 20

ÉCHOS

Le **Professeur Mondor,** dont la N. R. F. a publié le premier volume de **Vie de Mallarmé,** vient d'être élu membre de l'Académie Mallarmé.

L'Académie Française a décerné le Grand Prix du Roman à **Robert Bourg Pailleron** pour l'ensemble de son œuvre. R. Bourget-Pailleron l'auteur de **l'Homme du Brésil** (Prix Interallié 1933), **Menaces de M la Folie Hubert,** etc. (N. R. F.).

Le premier tome des **Œuvres Complètes de Gœthe** qui paraîtra procl nement dans la Bibliothèque de la Pléïade sera préfacé par **André G**

Mme **Hélène Froment** a signé un contrat avec la N. R. F. pour son pren roman, dont le titre sera : **On ne revient pas.**

Paul Éluard a fait, pour la N. R. F. un choix de poèmes, extraits de œuvre complète, depuis **le Devoir et l'Inquiétude** (1917) jusqu'à dernier recueil encore inédit.

Vergers, le recueil des poèmes français de **R. M. Rilke,** paru en I (N. R. F.), va être réédité dans la collection « Métamorphoses ».

Maurice Blanchot, directeur des Éditions Jeune-France, a donné à N. R. F. son premier roman : **Thomas l'Obscur.**

La Compagnie des Quatre Chemins, dirigée par Pierre Gautherin, j actuellement au Théâtre des Noctambules une pièce de **Jean Giono Bout de la Route,** qui sera bientôt publiée en volume par les Édit de la N. R. F. Ce volume comprendra une importante préface e **Lanceur de Graines** qui fut joué il y a quelques années au Théâtre l'Atelier.

Parmi les jeunes auteurs que les Éditions de la N. R. F. révéleront au pu en 1941, il faut signaler, outre M. Blanchot et J. Homassel, **Jacques Per** avec un premier roman : **Que votre volonté soit faite...,** le remarqu récit d'une conversion.

Mme **Suzanne Bertillon** vient de terminer une biographie du doc **Alphonse Bertillon,** le fondateur de la police scientifique. Les Édit de la N. R. F. publieront cet ouvrage en octobre 1941.

André Fraigneau termine un roman : **Trésors de Jeunesse ou les Porte l'Arcadie,** qui doit faire suite à **Camp Volant** et **la Grâce Humaine** parus aux Éditions de la N. R. F.

La traduction du **Haut Moyen Age,** de **Karl Hampe,** paraîtra aux Édit de la N. R. F. à la fin de l'année.

M. **Maxime Leroy** a donné à la N, R. F. la suite de **la Pensée de Sai Beuve.** Cet ouvrage est consacré à la politique de Sainte-Beuve.

Le Corbusier, qui collabore à Vichy avec le Comité d'Organisatior Bâtiment et des Travaux Publics, a donné à la N. R. F. son dernier ouvr **Sur les Quatre Routes,** qui doit paraître incessamment.

La Collection **Le Paysan et la Terre,** inaugurée par le remarquable ouv de **M. Labouret** sur le paysan d'Afrique Occidentale Française, se p suivra par le **Village Français,** d'**Albert Dauzat,** professeur à l'E pratique des Hautes Études.

M. A. Renaudet, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, termine les Éditions de la N. R. F. une **Vie de Machiavel.**

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

PROVENCE

(Suite.)

Je vois d'abord la lande à travers les troncs écartés du bosquet, puis les arbres se retirent derrière moi et brusquement la terre ouvre à perte de vue deux vastes ailes de soufre. Il n'y a plus de couleur. Il n'y a même plus d'étendue; plus rien ne la creuse, la marquant de subtiles différences. Le ciel et la terre sont devenus comme de la cendre. La montagne, malgré sa présence, n'existe plus. L'énormité du silence sonne comme une cloche sombre. Le bosquet de bouleaux a disparu. Il s'est enfoncé dans une vague de la terre. Seules quelques feuilles de leurs extrêmes rameaux surnagent encore, puis aussi s'engloutissent. Et je suis seul avec la menace d'un naufrage semblable; non pas que je craigne de sombrer dans une vague de la terre moi aussi, car cela m'arrive à tout moment sur ma route ondulée et chaque fois j'en émerge, mais brusquement d'être obligé d'exister dans un monde sans moyens de comparaison. Il n'y a plus que du gris, du même gris pour tout. C'est le plateau. Je ne sais plus dire si ce myosotis sauvage est ici minuscule à mes pieds ou s'il est un arbre gigantesque au fond de l'horizon. J'ai besoin de retrouver dans la poussière la trace de ce pied d'homme. La trace de la fillette ne m'aide pas, au contraire; on ne peut pas attendre de secours de l'aide d'une petite fille qui a fait ce matin paisiblement amitié avec ces dimensions anéantissantes. Mais le pas de l'homme est là, bien marqué avec

des souliers qu'il a fait arranger de frais peut-être hier et dont la moitié des clous de la semelle sont neufs. Et ces pas vont en avant, quand il semble qu'on est déjà trop en avant et que tout l'espoir est en arrière; ces bouleaux naufragés dans les fonds de la terre et qui étaient cependant sur l'instant juste passé des gloires de volupté pour l'œil et pour l'oreille. Il ne reste plus que du gris uniforme sur le grand élancement des ailes de la terre, sur le ploiement des vastes ailes de la terre qui s'est haussée jusqu'ici. Marcher est sans signification. Il semble qu'on est arrivé, mais là où on est il n'y a rien. Le pas n'a pas l'air de déplacer, il parcourt l'immobilité. Il n'est plus un élément de ma puissance; il est une preuve de ma faiblesse. Mais l'homme qui m'a précédé s'est constamment dépassé au milieu de ces territoires sans avenir. Il n'a sans doute jamais été touché par la peur qui habite ici et maintenant il est au delà.

Je me demande si ce que je vois là-bas est une ferme à forme de colline ou une colline à forme de ferme. La sauvagerie est contre elle et sur elle. Ce volume — gris comme tout le reste du gris et je ne peux pas savoir s'il est loin et énorme ou s'il est devant moi à cent mètres — a des lignes qui ont la logique des érosions cosmiques. Je suis obligé de voir que la terre ne peut pas tourner sans qu'elle pense constamment à cette chose-là. Et c'est une ferme. Je me suis approché. Il n'y a plus de doute. Je vois une petite fenêtre étroite comme celles qu'on perce pour qu'elles servent à tirer du fusil. Elle n'a pas de volet; elle est ouverte tout brutalement dans un mur sans crépi; elle est pleine d'une ombre impénétrable. Il n'y a pas de culture là autour. La terre tannée de vent et de soleil touche ras les murs avec son herbe grise, ses pierres grises, ses fleurs grises. Il n'y a pas de trace d'homme; dehors il n'y a que ce mur défensif construit en pierres brutes, sans ciment ni mortier, avec juste un léger scellement de boue grise. C'est un bastion imprenable. Il n'a pas été bâti pour

résister aux bêtes ou aux batailles entre hommes, ou même à l'assaut du mystère, non, c'est une citadelle armée contre le plus grand ennemi de l'homme. Ici, dans ce désert, il n'y avait pas moyen de se tromper, il n'y avait pas dix adversaires, il n'y en avait qu'un : la condition humaine. Avec ces pierres crues, juste jointées d'un peu de boue sèche que le vent effrite, il fallait du premier coup s'établir le mitoyen de Dieu. C'est la pauvreté invincible. Je longe ce mur qui sent le bouc et le mouton. Il n'est pas hermétique comme un crépi. Il est hermétique comme une croûte de pain.

Ma route tourne un peu vers l'ouest, je passe devant le porche. La pierre sans artifice qui a été employée a obligé les mains à construire une arche ronde de grande portée, très haute comme s'il fallait faire passer dessous les grosses charrettes chargées de foin. Aussi loin que le regard peut aller il n'y a rien que l'herbe grise plus dure que du jonc. Il n'y a pas de bruit et les portes de la maison, au fond de la cour, sont fermées, comme il semble qu'elles doivent toujours être, montrant leurs dos brûlés de soleil où le bois et les gros clous sont devenus blancs et luisants comme du sel. Je m'arrête. Je vois fumer le silence dans la tremblante réverbération sirupeuse des murs brûlants. J'entends un pas très sec. Du fond de la cour s'avance un paon qui traîne sa queue. Il est presque venu jusque sous le vaste arceau buveur de vide. Il me regarde. Sa poitrine est d'un bleu si farouche qu'en un clin d'œil je vois disparaître tous les murs qui sont autour d'elle. Quel immense chargement de fourrage magique peut entrer désormais dans cette place! La porte qui me paraissait trop grande, elle est maintenant à la taille du monde. L'oiseau a fermé les yeux. Je ne sais pas s'il a frémi; je crois plutôt qu'il est resté immobile et que ce que j'ai vu n'était que l'approfondissement des splendeurs de la pauvreté. Il a ouvert ses ailes. Il n'y avait personne, moi je ne comptais pas. L'oiseau aux paupières fermées était encore plus hermé-

tique que l'armure de pierres crues. Ou bien c'était une de ces féroces et suaves leçons dont le monde instruit les hommes libres.

Je m'étais trompé : le mulet et l'homme aux souliers cloutés se connaissent. Je les ai rejoints. Ils s'étaient arrêtés côte à côte, dans un endroit où il n'y avait rien que de la poussière. Je les ai vus de loin parce que le mulet se vautrait et faisait fumer la terre. L'homme venait de le débarrasser de deux grosses couffes de toile. Comme j'arrivais près de lui il était en train de les ouvrir et de vider à côté un tas d'orge. Il y avait dans cet endroit une odeur extraordinaire très particulière. Le mulet s'était arrêté de se rouler par terre; il était resté un moment immobile, les quatre fers en l'air, il avait éternué, puis il s'était dressé et, tout blanchi d'un plâtre sauvage, il s'en allait lentement tête baissée contre le grand ciel. Le ciel était entièrement rond, non pas seulement par sa forme mais par la forme immatérielle de la montagne et du plateau qui, à eux deux, se joignaient en une coupe de très large évasement. L'odeur qui étonnait était familière, mais on n'arrivait pas tout de suite à la nommer. Elle avait elle aussi de trop grandes dimensions. Tout d'un coup, je la nommai en moi-même : c'était l'odeur du blé mort. Je regardai autour de moi. Tout était vide sauf ce tas d'orge. Je dis blé mort car ce n'était pas l'odeur du champ de blé, du blé sur pied qui quoique mûr, même au delà de la maturité, reste attaché à la terre et porte la saveur vivante d'un grain destiné à la reproduction logique de la plante. C'était le goût poussiéreux d'un charnier de céréales, l'endroit où la chair du grain a subi les préparations humaines qui transportent ses fins vers la reproduction de l'homme. L'odeur du champ est une odeur purement matérielle (je veux dire qu'elle est d'un esprit inhumain). L'odeur qui reste sur les aires est une odeur spirituelle; il s'y est ajouté l'esprit de l'homme. C'est la plus ancienne transformation de matière de l'histoire. C'est la première; et c'est resté la

première; toutes les autres lui sont encore sujettes et le seront toujours. Cette odeur était ici à l'état pur et elle avait de telles dimensions éclairant sans équivoque possible cette première manifestation de l'esprit, qu'elle composait à ces lieux une âme préhistorique absolument éternelle. L'homme aux souliers cloutés était plus récent; il avait aussi domestiqué le mulet, si on peut appeler domestiquer ces claquements de langue avec lesquels il essayait de le retenir tout en versant son tas d'orge, pendant que l'autre continuait d'appuyer pas à pas son front baissé contre le disque rond du ciel gris, dans un jeu profondément intérieur et dont la jouissance le secouait tout d'un coup comme un jet, des fers à l'oreille, puis il retombait sur ses quatre pattes et se remettait à marcher lentement. Les hommes de la Provence haute parlent peu; ils mènent eux-mêmes un jeu entièrement intérieur. L'odeur si extraordinaire ne pouvait pas venir de ces petits tas d'orge; elle était partout, pendant que je regardai, autour de moi, cet endroit anormalement plat, sans une bosse ni une pierre sauf quatre ou cinq rouleaux de marbre, un ici, l'autre là, blancs comme de vieux osselets, dans tout ce vaste. Je dis que je venais du Revest; l'homme répondit qu'il fallait que je me sois levé matin. Je demandai : « Et alors, qu'est-ce qu'on va faire? » Il souleva la toile de sa couffe et de dessous il tira un van : « Voilà », dit-il. Je fis exprès de renifler fort en me tournant de tous les côtés. « Ça sent le blé. Ce sont les aires. » Il désigna tout le vaste avec sa main courte et il empoigna le van. « C'est du grain de l'année dernière. » C'était évident puisqu'on était en juin. Il ne répondit pas, mais restant accroupi il claqua de la langue pour le mulet qui en avait besoin, s'étant arrêté en pleine terreur devant un chardon comme devant les armes d'Achille.

Dans un roman tout s'explique, même le plus mystérieux, surtout le plus mystérieux; non seulement il s'éclaire, mais il éclaire tout le reste. Dans la vie de la route, le plus

simple reste mystère. Quand vous arrivez sur un point quelconque du territoire les gestes du minéral, du végétal, de l'animal ou de la chose humaine ont commencé bien avant votre arrivée et se continueront bien après votre départ. Là encore vous ne voyez ni source ni aboutissant. Et je ne parle pas au point de vue historique, mais je parle de l'exercice quotidien de la vie qui est la véritable histoire. Quand en passant vous voyez cette pomme au bout de la branche, pour vous elle est là, mais vous êtes à peine au détour de la route qu'elle tombe sans bruit dans l'herbe et continue par rapport à vous une sorte de vie souterraine, quand vous croyez qu'elle est toujours là. Et même, si elle était d'un rouge violent, bien au bout de la branche appuyée contre un ciel extrêmement bleu, presque noir de bleu à cause précisément de ce rouge féroce qu'elle y appuyait, maintenant elle a disparu et toute l'harmonie est changée, elle est en train d'en composer d'autres qui sont tout aussi importantes pour le visage du pays mais que vous ne connaîtrez pas. Et si je dis une pomme il y a aussi les fleurs du châtaignier qui, suivant l'heure ou le vent, pendent comme de petits gants d'enfant en laine jaune ou éclatent comme des étoiles drues; il y a le paysan qui entre au village et qui avant de disparaître vous regarde avec des yeux d'un feu étrange. Il y a les deux ou trois paroles qu'on vous dira, mais l'essentiel est ailleurs, et une autre fois on vous dira brusquement l'essentiel, mais le vrai ton du pays c'est aussi deux ou trois paroles sans importance. Un homme porte un sac. Il s'est ajouté à toutes les impressions de vos sens avec son sac et son pas ralenti. Il faut savoir que tout en vous-même était fonction de lui-même, pour si peu que ce soit, mais totalement : la lointaine barre des collines, le déplacement des colonnes visqueuses de la chaleur, le chant des mouches, la route tout entière. Quand il vous aura dit au revoir, prenant un chemin de terre qui va à sa ferme, il se débarrassera du sac et cet homme neuf ira couper des roseaux, ira

faucher le pré, restera immobile debout dans les champs, parlera à son cheval, tout autour de lui, prenant aussitôt un nouvel ordre. Mais il n'y a pas que lui et il n'y a pas que les hommes et les villages, il y a tout le reste aussi : oiseaux, bêtes de par terre et bêtes d'air, et même les bruits et les couleurs et le mouvement des choses insensibles : l'eau, le vent, l'ombre des nuages, la pluie, le sourcillement soudain des horizons montagneux sous des orages et la descente de l'ombrageuse sévérité sur les plaines où riaient les reflets des feuilles de la vigne, et il y a votre déplacement sur la route qui traverse ces perpétuelles transformations. Rien ne supporte un drame; tout est le drame. Il n'est pas nécessaire de savoir ce que faisait le bûcheron marchant, la hache à l'épaule, dans le sentier qui montait à travers les yeuses, ni d'où venait le colporteur de fil et aiguilles qui pliait sous la bricole de sa boîte de bois, ni pourquoi cette femme maigre attendait au bord de la route avec ce visage extraordinairement passionné, mais plus lent d'expression que la pierre. C'est aussi pourquoi il n'est pas nécessaire de savoir de quand date le porche de l'église ou cet arc de triomphe sous lequel écume l'onde enracinée du champ d'avoine. Il n'y a pas d'histoire. Rien ne s'explique. Le temps ne passe que dans le rouage des montres.

Je ne sais pas pourquoi cet homme est venu vider ses deux tas de vieille orge sur la terre plate. Il est de petite taille mais râblé. Il a des pantalons de velours brun et un gilet pareil tout déboutonné. Il a retroussé jusqu'à mi-bras les manches de sa chemise. Son visage est couleur d'argile. Son poil est plus que blond : il est couleur de soleil, c'est-à-dire plus lumière que couleur, et ses moustaches éclairent violemment sa bouche qui est alors dure, serrée, sans lèvres, rayonnante de minces rides. Ses sourcils sont à peine un peu plus foncés ou peut-être le paraissent-ils à cause des yeux clairs comme rien et cependant graves. Et ils fixent bien. Le coup d'œil passe justement dur comme

un coup et il n'y a rien à ajouter. Sous son chapeau de feutre noir il doit avoir une tête ronde comme une boule. Il parle comme une tête ronde, avec un mot qu'il tire péniblement du fond d'un énorme jeu intérieur et qui d'un seul coup dit tout ce qu'on peut vouloir dire. Il agit comme une tête ronde avec de grosses mains mafflues qui s'abattent sur la chose, serrent, trafiquent obscurément, se relèvent, et le travail est fait.

Je suis ici sur les plus hautes aires de la Provence, la plus haute terre du pays sur laquelle on ait jamais foulé du grain, le plus haut endroit où l'on ait jamais humanisé de la céréale. Cette aire a été inventée et construite (car c'est construire que d'aplanir avec la danse des chevaux) par dix familles. Et les dix familles s'en servent encore, dix familles où, depuis l'invention de l'aire, tout s'est modifié à travers peut-être vingt grands-pères, pendant que un à un se séchaient les ventres des grand'mères et que l'humide fécondité mouillait peu à peu le cœur des filles; où plus rien n'est pareil depuis le jour où les hommes qui devaient avoir aussi des poils de soleil se sont réunis sur la terre la plus haute du territoire pour y aplanir l'aire. Mais les familles sont demeurées. Les fermes sont toutes autour d'ici sur toutes les pentes descendantes de la terre, orientées dans tous les sens du vent, semblables à la grange muette de tout à l'heure avec ce paon qui s'est endormi sous le porche, ayant, elles aussi, des basses-cours de paons dont il semble qu'ils tirent plus de joie à les regarder marcher gravement, puis soudain à s'éblouir de leurs éclatements silencieux à l'heure où le soir a lâché son vent aiguisé, où, plus que la fatigue, la pureté sombre du ciel ne supporte plus le travail, où il faut rester immobile et cependant continuer à être habité. Façon de résoudre le problème qui est bien dans la manière des têtes rondes : faire entrer l'oiseau princier dans leur vie franciscaine. Je ne connais aucune basse-cour de paons dans les pays ailleurs qu'ici. Il n'y en a pas dans les fermes riches

installées dans les alluvions potagères. Ce serait pourtant d'un aussi bon rapport que les poules. L'oiseau est énorme et succulent; l'odeur de sa graisse donne appétit à des kilomètres à la ronde et sur l'entrelacs des routes plates les camionnettes pourraient en porter des cargaisons vers les villes. Il n'y en a pas. Et c'est pour une raison spirituelle. Ici il y en a. Il y en a parfois des troupeaux de quinze à vingt dans ces fermes éloignées de tout trafic, où il est impossible de rien vendre, où vivent pauvrement des hommes secs aux yeux bleus. Ils regardent vivre à côté d'eux les oiseaux magiques; quelquefois ils en mangent, mais alors ils brûlent les plumes, et ce sacrifice désespéré est aussi dans la manière des têtes rondes.

Les hautes terres déroutent. La violence de cet endroit de Provence en a écarté les voisins et les caravanes. Il a gardé sa pureté préhistorique et c'est elle qui brusquement vous pousse sur de nouveaux chemins. On n'est jamais venu regarder la Provence d'ici. C'est pourtant d'ici qu'elle coule tout autour à partir de cet émergement nu. Plus bas que moi, dans le sud, je vois les falaises bleues de la Sainte-Baume et le vaisseau de Sainte-Victoire chargé de toiles grises; dans l'est, près de moi, le Ventoux toujours immatériel mais qui fait gicler des jets de vent avec la pesanteur de son ombre; au nord, les rochers de Saint-Julien, ces montagnes paysannes des Baronnies et du Nyonsais; à l'est, les frégates toutes neuves des Alpes de Provence, avec leurs voiles d'une glace éblouissante qu'un vent éternel empèse. Dans le silence et la pureté d'ici, où rien ne se mêle, on entend le grondement de la véritable histoire. Sur le plus haut enrochement central de ce pays demeurent les saintes qualités d'une pauvreté sereine. Rien n'était facile et tout a été fait. Depuis le jour où dix hommes de dix familles ont traîné ici leur blé prisonnier, l'ont foulé sous les pieds des chevaux, l'ont apuré dans le van du vent, ont broyé les graines entre les pierres plates et sonores, ont changé le sens de la plante, ont fait de sa chair une nour-

riture pour leur chair, reste ici l'odeur spirituelle du plus haut et du plus pur charnier. De ce jour-là tout était découvert; et ils n'ont rien ajouté. Ils ne sont pas de ceux qui descendent après avoir monté. Ils restent sur la hauteur. Ce dépouillement qu'elle exige, ils en ont fait facilement leur habitude et leur aise. Ils ont compris qu'ils ne pourraient rien ajouter; qu'ils possédaient l'essentiel. Leur gloire d'homme était assurée. Il ne restait plus qu'à vivre avec elle dans des jours que la paix allongeait dangereusement. Ils n'ont peut-être jamais eu de tentations. Le racinage des hommes n'aime pas les sols tendres, mais dans la roche la plus dure il assure des assises éternelles.

L'homme vannait l'orge. Il s'était tourné pour m'éviter le vol des balles; un léger vent s'était levé qui les emportait dans les mille reflets du soleil. Il avait des gestes lourds. Virgile était un poète ultra-moderne; Homère était mort hier; seul peut-être, Noé, à sa première sortie de l'arche, avait dû vanner son orge avec la pesanteur puissante de cet homme. Il aima mon silence. A plusieurs reprises, au moment où il rechargeait son van, il me regarda et je vis bouger sa lèvre comme s'il allait me parler. Mais il se remettait au travail. Cependant il était en train de faire son compte. Je l'entendais écouter des choses qui pour d'autres n'ont pas de voix. Son âme était un bestiaire de saint. L'alouette y parlait, et le geai, et les lourds corbeaux que le vent renversait dans les profonds naufrages célestes dont ils se relevaient avec de violents coups d'ailes et un cri. Il avait l'habitude de voir arriver la belette avec son cou tout huileux sur lequel la tête ne peut pas rester immobile. Il avait précisément quelque chose à lui expliquer, à propos de ses oiseaux personnels à lui qu'il entendait garder vivants. Pour sa joie personnelle. Indiscutable. Le péché est surtout un empêchement. Sur toutes les pierres brûlantes de son cœur se chauffaient des lézards aux gorges fragiles et des serpents cachaient sous le feuillage de son sang leur petite tête aux yeux dont la cruauté n'est

que suprême intelligence. Sa glorieuse pauvreté l'autorisait à tout sermonner. Il me parla enfin. En attendant il me demanda des nouvelles de ma route et de toutes les routes et il parla à cause d'elles du ciel et du soleil pur, nécessaire, attendant que tout son bestiaire pût enfin m'offrir le don royal des animaux. Le vent levé, froid et de belle allure, avait donné à la pureté et à la solitude environnantes un éclat d'arme aiguisée. Il avait soulevé des rumeurs qui venaient de lointaines vallées. Une odeur de suave humanité s'était ajoutée à l'odeur du blé mort. Elle venait des montagnes paysannes où habite une vie patriarcale. « Le parfum que j'aime le mieux, m'a dit enfin l'homme, c'est l'odeur de la vigne. »

A partir d'ici la route descend; elle se casse deux fois, d'abord dans le col des Ayres puis dans le col de Fontaube et brusquement elle se met à bouillonner de tous ses anneaux pliés et repliés dans les effondrements poussiéreux suspendus au-dessus de la vallée de l'Ouvèze. Elle y arrive et frappe contre un torrent gris, froid et en plein silence; de temps en temps il regarde un peu de côté avec un œil qui semble soudain vert et peut-être aimable, mais tout de suite il cache sa tête grise et la pousse le long de son lit de schiste sous des roseaux brûlants, des saules et d'admirables peupliers-trembles qui font jaillir en eux toute la grâce de l'eau. De chaque côté de la vallée s'étagent de petites propriétés d'oliviers. Elles sont soutenues les unes au-dessus des autres par de petites murailles de vieilles pierres. D'orgueilleux orchis militaires sortent des trous des murs et montent tout raides avec leurs grappes de fleurs couleur de vin. Les oliviers sont petits et comme tout usés de soleil avec très peu de feuilles et toute leur trame est apparente. Ils ne font pas d'ombre. Ils sont comme des sortes de bulles de salive divine. Ils sont soignés et propres. Ils ne font aucun bruit. On entend chanter la bêche parfois très haut dans la hauteur, sur chaque terrasse qui est une « propriété ». Il n'y a pas plus

de dix de ces arbres immatériels et ils sont l'apaisement du désir de toute la vie d'un homme; un de ces hommes qu'on rencontre parfois sur les petites routes, là alentour ou sur les grandes routes qui croisent de partout à chaque embranchement de vallées pendant que des ruisseaux venant de droite et de gauche se joignent à l'Ouvèze, avec juste deux ou trois grosses paroles d'eau, puis, ensemble et silencieux, ils continuent à parcourir la vallée sous le frémissement aquatique des peupliers; un de ces paysans qui descendent des petites vallées adjacentes venant de ces villages qu'on voit là-bas au fond, au milieu de déchirements de terre où se découvre une ocre entièrement pure, bordée de vertes prairies et de parfois un pin ou deux penchés sur le jaune chaud de la terre. Tout à fait le village qu'il faut à ceux qui se contentent de peu et par conséquent ont le droit de tout avoir. Les routes de tous les côtés claquent comme des longes de fouet à travers les vastes pâturages brunis de carex. De chaque côté elles s'échappent, ondulant comme des dos de chevaux pour gagner de la hauteur, soit de l'autre côté de l'Ouvèze, vers la gauche, pour s'en aller vers les villages à travers les forêts de chênes, soit vers la droite pour sauter en étalant chaque fois son dos, de gradin en gradin, vers des ermitages ou des chapelles votives, sur le portail desquels on a gratté la trace du bouclier de Pallas et redessiné le geste des bras pour déposer dans leur courbe un enfant auréolé que la sagesse garde ainsi drôlement avec un insolite regard de méditerranéenne cruelle; ou vers des villages postés très haut dans de grands découverts bleus. La route qui suit l'Ouvèze commence à s'aplatir entre d'épaisses moissons. Elle croise déjà d'autres routes dont l'embranchement sent la poussière torride et le désert. Mais elle se recourbe contre le ventre des montagnes paysannes et elle remonte franchement au nord dans un pays où des villages nobles, portant de vieilles ferronneries, des porches à blasons et des couronnes de château fort, viennent s'agenouiller à côté

d'elle dans le crépitement des ceps de vigne. Des hommes coiffés du chapeau de feutre noir à larges ailes marchent à pas lents dans de la bonne terre bien labourée et toute propre. La route est devenue comme une reine. Tout le long du nord-ouest un allongement de collines paysannes la suit avec maintenant des roches décharnées, des reins échinés par la pluie, portant encore parfois un tout petit verger d'oliviers transparent, ou bien un champ de blé pendu sur la pente et dont le carré vert bien délimité gonfle la couleur sauvage du reste de la colline. Tout le bon de la terre a été râpé par les eaux et charrié dans ces parages que la route traverse. Les vergers y sont épais. Les oliviers composent d'immenses temples silencieux et sombres; la vigne avec ses bras noirs tout tordus envahit les champs les uns après les autres; les terres les plus solitaires portent des forêts d'amandiers brûlants dans des feutres d'herbes dures, de chardons et de thym qui mélangent sous l'ombre claire les somptueuses couleurs de leurs fleurs bleu-jaune et rouge franchement. Les villages arrivent les uns après les autres près de la route. Ils en ont besoin, ils la soignent, ils vivent près d'elle; ils dorment près d'elle; ils ne la quittent pas. Ils l'accompagnent pendant quelque temps avec des maisons et quand elle s'en va plus loin à travers les champs, des fois encore une ferme s'approche, écarte ses arbres avec son mufle de porte ronde à marque seigneuriale et souffle sur le bord de la route sa caressante respiration pastorale. La route elle-même a pris une allure plus raide. Cette adoration ne lui laisse plus guère de temps. Il semble qu'elle veuille en remerciement s'occuper de la chose publique. Elle va droit d'un endroit à l'autre avec des gestes un peu cassants mais malgré tout utiles. Elle ne va plus fréquenter toutes ces gorges sauvages, ces déchirures de collines qui de temps à autre, par delà un léger rideau d'oliviers encore très maigres, laissent entrevoir le long ruban soyeux d'une chute d'eau ou le guet désespéré d'une tour crénelée. Mais

elle porte de longs groupes de paysannes noires toutes chargées de paquets noirs posés en équilibre sur la tête et qui vont comme ça à la file indienne, ondulant toutes de la même ondulation de ventres dans leurs grosses jupes rondes. Des hommes partent pour longtemps avec des carnassières de cuir gonflées de fromages secs, de pain dur et de miel. Des boggeys emmènent des maîtresses de fermes habillées du dimanche, étalées et pesantes, avec des seins comme pour huit et des colliers de mentons, à côté du petit valet maigre; ou bien parfois elles conduisent elles-mêmes avec des mains rondes où une grosse bague ou deux sont enfoncées dans la graisse. Des maîtres dépassent tout le monde sur des tilburys craquants et déhanchés mais traînés par de longs chevaux fins qui galopent avec toutes leurs pattes repliées sous le ventre. De petits bergers crient et moulinent des bras près de vingt moutons endormis qui se réveillent brusquement et font tout le contraire de ce qu'il veut; alors il court de partout et il danse avec son chien bruyant. Des hommes verdis de sulfate quittent les vignes, montent sur la route, frappent du soulier pour se délivrer de la grosse empreinte de boue. Des groupes d'ouvriers des champs s'en vont les mains dans les poches, faisant sauter sur leurs dos de toutes petites musettes mais un très gros accordéon. Le tonnerre gronde dans les collines; son écho ébranle de grands pans d'air plat. Les arbres se taisent. L'ombre de la pluie dévale des monts, avale les champs sur la pente puis les champs bas. Le vent frappe les arbres puis, tout d'un coup, l'orage raide et blanc. La terre fume. Les femmes se sont arrêtées sous les platanes. Les ouvriers courent; l'accordéon crie; le tilbury galope dans des gerbes d'eau. Le boggey tourne en boitant dans un chemin de terre et se met à l'abri sous le porche d'une ferme. La voix des ruisseaux soutient une longue note de plus en plus ronde, de plus en plus pleine, de plus en plus sombre. Máis l'ombre peu à peu se retire; la lumière monte; le

vent tombe; une grosse goutte claque sur une feuille; les ruisseaux parlent aux petites herbes près d'eux; l'orage écrase son épaisse fumée et ses reflets dans le fond le plus lointain de la plaine. Les paysannes se remettent en file indienne et l'ondulation du ventre reprend pas à pas. L'ouvrier essuie l'accordéon qui grogne comme un petit porc. Le boggey sort de son abri, boite deux pas dans le chemin de terre, monte sur la route et dépasse tout le monde au petit trop pendant que la maîtresse de ferme essuie de ses mains grasses le satin de son immense gorgerin. Ici la route partage la vie d'une humanité abondante. Mais il reste encore beaucoup de sauvagerie de tous les côtés. La nuit, le sanglier vient jusque sur la route renifler des réseaux de traces; le renard y cache la sienne en se vautrant dans le crottin frais des chevaux. Au plein des midis, les aigles de la montagne descendent sans un geste jusqu'au-dessus de la grande trace blanche et y restent suspendus, la suivant lentement tout de son long, comme emportés par une sorte de magnétisme. Souvent dans ces quartiers, les maisons, les villages, les fermes reculent et tout d'un coup la route se tord entre de rocheux habitats de buis sévère. Sur les pierres plates les vipères se chauffent; les énormes lézards verts traversent la route avec de petits sauts fébriles mais sans hâte. Il y a soudain un silence brûlant qui efface tous les bruits humains et seul contre la branche d'un platane bourdonne le bivouac de quelque essaim d'abeilles sauvages échappées des hauteurs. Mais chaque fois la route se plie sournoisement vers un sud où, dans les meilleures journées, dort une brume jaune au travers de laquelle luisent, comme étouffés, de longs alignements de peupliers argentés. Chaque fois que le brouillard se soulève, il découvre des étendues vertes sans borne qu'il cache tout de suite sous sa retombée. La vie d'immenses jardins sombres halette sous le rideau de la chaleur. Il ne semble pas que la route s'éloigne des villages couronnés de vieilles couronnes seigneuriales. Ils sont toujours là

dans leur aristocratie un peu délabrée, mais les montagnes paysannes se sont abaissées derrière eux. Les aigles ne viennent plus. Des armées d'alouettes débouchent de tous les bosquets. Les chardons ont des fleurs énormes et des feuilles un peu plus molles. Toutes les nuits, une loutre sortant du ruisseau vient se plaindre et gémir au bord de cette route qui s'en va, qui se hausse maintenant le long d'une longue montée régulière comme un tremplin. Et puis du haut, alors, d'un seul coup elle coule. Le pays où elle a sauté ouvre devant elle une emphase royale de feuillages. Une caravane de peupliers s'avance en agitant des feuilles d'argent. Des alignements de cyprès sortent de la brume. Des ormeaux épais découvrent les chemins de maisons aux larges façades. De lourdes yeuses s'agenouillent sous le poids de miel de leurs fleurs. De monstrueux lacs d'avoine dorment dans des barrières de bouleaux. Des platanes accouplés, aux larges poitrines et dont les bras jamais taillés dressent jusque dans les hauteurs du ciel des toisons miraculeuses d'ombres, apportent des fontaines ruisselantes de mousses et de perles et des bassins où, dans un goudron transparent, se déroule la chevelure blanche des nymphées, pendant qu'au fond des reflets de poix chante le chant d'amour des crapauds. Des acacias écrasent des grappes de parfums sous le pas des hommes. Des ruisseaux tordent des eaux d'huile sous des entassements de sureaux; et sur les bords mêmes où Ophélie s'est enfin amarrée, de lourdes populations de soldanelles agitent leurs couronnes bleues et les carex à flocons déroulent l'hermine légère de leurs fleurs de neige. A mesure que se soulèvent le brouillard de la chaleur et le plomb des orages, des perspectives d'arbres s'enfoncent dans les lointains de plus en plus démesurés. Un océan illimité de pâturages couvert de tous les jaunes et de tous les bleus, jetant contre les troncs des écumes de myosotis, emporte jusque dans l'extrême large des bosquets de tilleuls, des haies de sorbiers, des allées de marronniers, des talus de roseaux, des

rondes d'érables, le compagnonnage deux à deux des chênes héroïques de la forêt ancestrale et les longues files noires des processions entrecroisées des cyprès aux capuchons plus sombres que le ciel, cependant sombre, et que le soleil n'éclaire pas mais couvre; dans l'extrême fond de l'air épais qui ne se soulève jamais, des fantômes d'arbres gris, tremblants comme des bouquets de laine, emportent et continuent dans des au-delà invisibles les débordements de cette royauté végétale. Des villes plates, mortes comme des médailles, dépassent juste les avoines de leur exergue tuyauté de génoises. Des nœuds de routes serrent la route; des routes grouillent sous les herbes. De tous les côtés, des chemins où il faut fouler des graminées sauvages contournent de mystérieux bosquets, mènent à de paisibles maisons aux grandes joues, aux larges fronts, avec de nobles chevelures de rosiers fleuris dans lesquelles chante un rossignol. Des perrons de briques descellées jointées d'herbes aiguës conduisent à des parloirs où peu à peu, au fond de l'ombre, commence à luire le double mortier écarlate d'un portrait de magistrat ou la sabretache cloutée d'or d'un hussard. Une douceur où tout compte emplit les vastes corridors et les cages d'escaliers qui accompagnent vers la verrière une énorme plante grimpante en fer forgé. Chaque degré hausse vers la sagesse au-devant de l'odeur de cuir des vieux livres. Pendant qu'on peut entendre le ver qui ronge le bois des lambris, dans des salles si vastes que les murs se perdent dans la nuit, les rideaux verts du lit à piliers et le reps grenat du fauteuil éclairé, devant la haute fenêtre à petits carreaux glauques à travers lesquels on voit dormir les arbres et la pluie marcher sur le mélange inouï de toutes les frondaisons dans une paix qui n'a plus de rivages. Là-bàs la route passe avec ses piétons qui s'en vont d'avenue en avenue. Dans ces Champs-Élysées de vivants, de tous côtés des perspectives emportent le regard le long de sombres couloirs d'arbres. C'est un grand marécage de routes et de feuillages si voluptueusement entre-

mêlés qu'ils ne peuvent plus se démêler les uns des autres. Les ruisseaux d'arrosage chantent la paix sous les échos des vergers avec leurs grosses cordes détendues qui claquent dans la terre grasse. A mesure que la route s'enfonce de plus en plus profond dans ce glauque avenir, derrière elle son passé s'efface dans les innombrables serpentements qui contournent les bosquets. Il n'y a plus que l'arbre, l'herbe, l'eau, les murs dorés des villes rondes et silencieuses, le visage large des maisons solitaires à travers les branches, les avenues qui portent, d'avenue en avenue et parfois dans la clarté laiteuse d'une clairière de prés, un cheval rouge tout nu qui galope pour son plaisir à travers les fleurs. La route marche sur un sol plat et élastique sous lequel frissonne le glissement d'alluvions vivantes. La souplesse des limons étalés sur ces territoires illimités parle d'un fleuve immense. A des moments de grand silence, quand s'arrête le craquement des branches des ormeaux, le balancement pelucheux des cyprès, le doux ressac des hauts pâturages, les oiseaux se taisent et du fond de l'horizon monte le mugissement d'un taureau de la terre. Mais, si loin que peut aller l'imagination, de tous côtés les formes ne lui proposent que l'étendue du royaume de l'arbre. Seule une mystérieuse logique assure que cette paix végétale ne peut finir qu'agenouillée aux bords d'extraordinaires eaux. Un orient imperceptible ordonne toutes les directions. Maintenant, à travers tous les embranchements la route aperçoit de chaque côté d'elle, au fond des issues, des arbres plus bas, ou bien l'essence sauvage de chênes dépaysés, ou bien un arbre solitaire qui parle de lointaines montagnes. Une sorte de charroi immobile amène au-devant d'elle des végétations étrangères. Haut par-dessus les poussiers charbonneux du soleil, une déchirure claire s'écarte dans le ciel purement bleu. Une énorme respiration circule. Mais dans les horizons dégagés montent les bizarres entassements de petites villes modernes toutes grinçantes de ressorts et qui perdent de la vapeur

par tous les joints. Au bord de la route des moignons de peupliers abattus arrêtent chaque pas avec un parfum nostalgique de champignon. Une carcasse d'automobile brûle lentement de toutes ses rouilles dans un champ de coquelicots. Des décisions municipales interdisent aux nomades de s'arrêter. Des brasseries plantent des terrasses de parasols côtelés d'orange. Des jeux de boules tissent des toiles d'araignées dans tous les coins. Un train qui ne s'arrête pas siffle éperdument sans savoir pourquoi. Un règlement taille les platanes à hauteur d'homme. Un soleil cru colle les doigts les uns contre les autres, emmaillote les bras et les jambes, ne permet plus que le mouvement des langues dans les bouches; comme le mouvement des serpents aveugles au fond des cavernes de la terre. Toutes les ombres sentent l'anis. Des vélocipédistes en maillots disputent des courses accompagnés d'un énorme lion de carton noir qui joue sans arrêt du cor de chasse. Des commis voyageurs débarquent de la gare avec de grands faux cols et de grandes valises. Un journal abandonné se plie et se déplie dans le vent et s'en va en frottant son ventre sur la terrasse du café. Un pharmacien fait des vers en provençal au dos des analyses d'urines. Un homme immobile, assis et les bras pendants, injurie Dieu soigneusement jusque dans les plus extrêmes ramifications de sa famille. Le cercle républicain réunit douze barbes à deux pointes pour construire l'avenir total de toute l'humanité sur le radicalisme. Un royaliste plein de sciatique essaye de marcher gaillardement devant la porte de l'usine. Des ouvriers à ventres de Lucullus discutent sous les platanes sur l'importance de l'ordre dans la fin du monde. Des affiches contradictoires affirment dans leur succession qu'à la fin du compte tout le pays est habité par des canailles. Les hirondelles réunissent toute leur tribu sur le central télégraphique. De temps en temps, dans le ciel clair, un énorme oiseau rose aux longues pattes noires passe en poussant un cri sauvage que personne n'entend.

La route de Paris s'aligne avec un orgueil de monstre, entre les piliers rouges de ses postes d'essence et sous d'innombrables feuillages de zinc où flottent les mérites de diverses « oil ». Mais elle a comme toutes les routes un défaut par lequel on peut la vaincre. Elle est plus longue que large. Dans les vingt pas de sa largeur la route la traverse, tombe tout de suite dans de torrides sables gris, tourne à travers les roseaux, les osiers, les vernes, les saules et les aulnes et de nouveau elle est seule et pure. Un gros cheval attelé à un tombereau bleu dort à côté d'une pelle plantée dans du gravier. Le mugissement sourd du taureau compose le silence. Sur la route même le sable gris se creuse à chaque pas d'empreintes noires où luisent brusquement puis s'éteignent de minuscules salives d'eau. Le vent souffle du nord et sans qu'on puisse encore comprendre l'inclinaison générale des terres on sait qu'il descend. Des flaques troubles comme des perles se cachent maintenant sous les buissons d'épines. Les gestes d'un immense vivant invisible creusent dans la chaleur des trous d'humidité toute fraîche. Quelqu'un bouge tout près d'ici dont les mouvements entraînent le ciel. L'air sent le poisson sauvage comme si on secouait des filets de pêcheurs. La route n'a plus de berges; elle se perd de chaque côté dans des sables gris. Une extrême variété de plantes et d'arbres habite sans ordre de tous les côtés. De petits sapins touchent d'énormes platanes, des herbes de la montagne sont mélangées à des herbes de la plaine, de petites gentianes presque sans couleur et des céréales de toutes les qualités. Cette terre parle d'une force qui charrie les montagnes par-dessus les plaines. Tout est couvert de poussière de sable; le vent la soulève en draps flottants, la fait battre dans tous les feuillages, la couche sur de larges pièces d'eau dormante où elle pleut en mille piquetages comme la pluie, cassant brusquement en éclairs la danse d'innombrables petits poissons argentés. Le sol est plus mou. Le ciel est clair; une respiration joyeuse l'ouvre jusque dans

les profondeurs où des routes aériennes s'élancent. Une joie luxuriante éclaire toute la nudité des espaces. Le mugissement appelle tout près d'ici et gronde dans toutes les directions. Un martin-pêcheur immobile écoute entre deux touffes de thym. Un vanneau vert mène ses quatre poussins de laine rousse sur un chemin qui contourne à travers des pieds de genévriers. Un pluvier doré épuce la marqueterie noire et or de ses plumes. Une sarcelle se baigne dans le sable chaud. Un héron invisible crie. Un râle au plastron gris marche en regardant derrière lui l'empreinte de ses pattes; le jabot gonflé; un fil imperceptible d'œil près de son long bec. Une échasse arrive sur ses longues jambes d'or, elle ouvre ses ailes bleues, s'asseyant légèrement sur le ressort de ses genoux et s'élance; elle vole vers un appel plus sonore des grandes eaux roulantes. Une épave de poutre équarrie émerge de la boue sèche. Des rideaux de vernes, d'osiers, d'aulnes et de buissons, multipliant leurs plis et des serpentements sans issue, serrent des flaques d'eau grise, des lacs d'eau bleue, des entonnoirs de vase noire, des plaques de boue sèche craquelée et racornie, de minuscules déserts d'un alfa d'affibre et empêchent les approfondissements de l'horizon. La route ne peut voir qu'à travers des feuillages poussiéreux. Elle tourne à l'aveuglette faisant éclater des vols d'oiseaux et des brasillements de papillons. Et soudain elle est envahie par les menthes et les verveines; le mugissement éclate sur elle si proche qu'une fine salive d'eau étoile le sable; elle a juste le temps de retenir ses deux ornières; le fleuve est là. Il est là, on le voit à travers un grillage de roseaux et sa largeur est au-dessus des roseaux, dressée comme un mur, portant des îles et un terrible mélange de muscles d'argent. De l'autre côté des roseaux il est seul dans la magique et formidable trouée qu'il a déchirée à travers le ciel, la terre; loin par delà sa rive opposée, il a reculé de minuscules collines d'enfant. Ses bras nus sont couchés dans des verveines plus épaisses que

la laine des moutons. Ses mains écrasent des écumes qui jaillissent en s'éclairant d'arcs de couleurs. Des papillons boivent sur sa peau. Une adoration éperdue d'oiseau le caresse sans arrêt d'un vol courbe qui appuie sur lui tous les ventres de plumes. Des compagnies de canards sauvages se couchent dans les poils vierges de sa poitrine, pendant qu'il la gonfle et l'abaisse, les naufrageant au fond de lui ou les haussant soudain si haut qu'ils ouvrent leurs ailes et s'envolent. Mais ils retombent sur le sein sauvage en éteignant la brusque lumière de leurs ailes vertes et bleues. Des troupes de brèmes claires sortant des sombres veines profondes viennent dans les bords de l'eau dévirer le battement de leurs ailerons roses et frapper l'huile des remous de leur ventre d'argent. Elles emportent au fond de l'ombre un petit soleil prisonnier. Un troupeau sans fin de cavales fait fumer dans le large du fleuve un envolement de crinières d'embruns mêlés d'engoulevents éperdus, d'énormes macreuses, de merles d'eau, de marouettes, de tourbillons de poules, de foulques rouges, de nuages de mouches d'or, de bécasseaux, de perdrix de mer et du vol brusque des barges rousses dont le vol éclate comme la cocarde d'un pétard. D'énormes chevaines émergent du flanc des vagues, mordent et glissent de vague en vague. Des tanches dorées viennent mâcher de leurs lèvres rouges la boue pantelante des bords. Des esturgeons sautent lentement tout entiers dans le soleil et retombent dans des giclements de fer. Des saumons font claquer les eaux plates. Les flétans charrient de l'ombre dans les gouffres illuminés. Dans les aplanures d'eau mince qui bouillonne entre les galets, des fourmilières de vairons se battent à travers l'écume avec des vols orageux de courlis. Des nuages de papillons de lin brûlent d'une flamme d'azur immobile au-dessus des tourbillons; le saut de la loche les mord; l'aile des macreuses les bat, les coupe, les fouette, sans que jamais s'éteigne le flamboiement des petites ailes dentelées. De longues lamproies battent, d'une queue violette,

les bulles blanches des gouffres vert-de-gris. Le cri des hérons saute comme un palet dans les fuyants échos aquatiques. Des cygnes à moitié dressés au-dessus des vagues s'éventent de deux larges ailes dont l'éclat disperse sous les eaux des troupes de poissons. Et le fleuve va. Il se roule sur chaque bord dans des prairies aériennes de papillons : Atalantes, Pasiphaés, Sylènes, Satyres, Tabacs, Parthenies, Antiopes, Belles Dames, Sylvains, et parfois le large Jasius aussi grand qu'un oiseau. Tous mélangés et étincelants comme l'écrasement du soleil dans le biseau d'un verre. C'est une grande route du monde. De farouches voyageurs de ténèbres agglomérés dans le fond de ses eaux emportent dans le flottement de leurs glauques manteaux la vie frémissante des laits de poissons. Elle dégorge au ras des plaines les squelettes brisés des blocs arrachés aux montagnes. Elle frappe des épaules dans les champs. Elle se fait une large place parce qu'elle est le charroi des semences; tout doit lui céder la place. Tout s'écarte; tout s'ouvre. Elle serre dans ses anneaux des villes bourrées de palais. Elle traverse des déserts dont elle partage l'empire avec un soleil qui dresse entre les cyprès les tréteaux d'un théâtre de mirage. Du fond du pays, d'autres villes couronnées d'arènes écoutent son mugissement d'insaisissable taureau. Nîmes, plus hautement couronnée de ces pierres qui encerclent en fleurons le drame de l'homme et de la bête, se repose, sous le soleil, dans une poussière que des forces souterraines font battre comme le vent qui frappe un étendard. C'est le lieu où les sources profondes enfouies sous les montagnes remontent. Elles ont traversé les mystères universels; elles se sont chargées des magies et des chimies naturelles; elles ont lentement épousé des cristaux plus purs que les glaces polaires; elles ont dormi dans des lits silencieux où le granit le plus dur et le silex le plus lourd d'étincelles sont devenus lisses, et plus savants en voluptés que les pierres les plus précieuses. C'est l'endroit où les sources souterraines émergent. Eaux vives

encore de la vie universelle, et qui nous l'apportent. Et la route des eaux s'en va lentement s'enfoncer dans la mer.

Route qui emporte toutes les routes avec elle. Territoire des reflets et des morts. Au moment où le mélange de toutes les couleurs du monde entre dans la mer par vent du sud au large du cap Couronne. La terre est grise, la mer est grise, le ciel est gris. L'espace couché sous les nuages est plus vaste encore que l'espace des hauts plateaux. Cette fois, le monde est complètement étouffé sous les plumes grises du magique épervier. Rien ne permettra jamais plus le compte humain des distances et des formes. Pourra-t-il naviguer dans l'orage de l'inconnaissable, ce vaisseau de notre pauvreté, avec son équipage de paons ?

Il n'y a pas de Provence. Qui l'aime aime le monde ou n'aime rien.

JEAN GIONO.

Fait Divers.

Fallait-il donc faire tant de bruit
Autour d'une chaise ?

— Elle n'est pas du crime.

C'est du vieux bois
Qui se repose,
Qui oublie l'arbre —
Et sa rancune
Est sans pouvoir.

Elle ne veut plus rien,
Elle ne doit plus rien,
Elle a son propre tourbillon,
Elle se suffit.

Promenade.

A trop boire le temps vient vite
Et le soir nous éloigne encore.
L'eau de la roche est une enfant
Qu'on voudrait prendre par la robe.



La femme qui craignait le tonnerre par-dessus tout,
Comme elle revenait de la foire
Dans son char à bancs jaune et noir,
Comme elle revenait cossue de la foire
Dans sa lourde robe noire —

Soudain vit un éclair couper le ciel en deux,
Puis un cheval rejetant le feu de partout
Lentement glisser du ciel vers la terre,
Sa très noble tête regardant vers elle.

Et comme tremblante elle attendait
Que vienne et tombe sur elle
Le fracas sans miséricorde du tonnerre,
Que le cheval rejetant le feu de partout
Descendait toujours dans le silence,

Elle ne put se retenir de mourir et tomba
Parmi les œufs et la volaille.

CHANSON

Un deux trois —
J'ai tué un roi.

Tournez hirondelles —
Mes filles sont belles.

Un deux trois —
Il est déjà froid.



Il n'a pas voulu — la bonté le tue —
Ouvrir sur tes joues l'eau de tes yeux pâles
Où la mer montait menacer du feu.

Il n'a pas voulu mettre à vif ta chair,
Ta chair au secret pour sa soif de sable.

Il aurait voulu boire à même ta chair
L'humus, le gravier, la lave et le sel
Dont tu fis le sang qui pointe à tes lèvres.

Il aurait voulu — la bonté le tue —
Crier dans ta chair que la mort ne vienne.

LA CHAUX.

Si blanche l'étrangère à ce pays de feuilles,
A la sortie du bourg dans des caissons de bois,
Elle attendait nos mains quand finissait l'école
Et les tachait de rouge pour brûler.



Peut-être après tout sur une falaise un jour
Qu'encore l'océan sera plus que de l'eau,
La bête qui parle et qui maudit.

Dans la prairie déserte
Où le bois n'est qu'un arbre
Et qui se tait trop fort.

Dans une étable lente et chaude à la bougie,
Frôlé par le vent qui ferme les portes.

Ou bien à la table,
Et me surprenant aux gestes du père —

La honte soudaine d'éprouver sur moi
Le toucher de l'ange.

CHANSON.

La terre avait dit amen —
Quand on l'y mit dans du chêne.

Amen, c'est bien vite dit —
Et qui sait que ce fut dit ?

Sûr, elle n'a pas crié —
Mais lui-même a-t-il crié ?

Homme et terre s'y sont faits —
Et c'est tout ce que l'on sait.



Autrefois quand l'automne
Etait sève pesante et comme un corps coupé
Dont le sang lentement partait par les sous-bois,
Quand les corbeaux criaient sur les terres labourées,

Pressentant une fête étrange à l'horizon,
Oh ! je t'ai appelée, suscitée dans les airs.

Et la fête est venue
Plus tard et de très loin
Avec ton corps.

MONTAGNES.

Il faudra bien laisser à leur place, à leur sort,
Ces montagnes de terre,
Qui ont forme de seins pourtant
Et qui respirent.

Il faudra leur laisser de former ce front bleu
Devant lequel on passe —

Nous avec la furie en nous
Et trop de chair.



Mais c'est bon pour les rocs
D'être seuls et fermés
Sur leur travail de nuit.

Et peut-être qu'ils savent
Vaincre tout seuls leur fièvre
Et résister tout seuls.

GUILLEVIC.

LES AFFAMÉS

(Second fragment.)

CLAUDE : — Hitler s'attaquait à des gens heureux, à des gens riches et qui mangeaient à leur faim. Beaucoup de Français et d'Anglais, en quittant leur famille, étaient convaincus qu'ils partaient pour défendre leur droit à un bonheur continu. La corruption de l'armée française, dont tu disais tout à l'heure avoir tant souffert, André, l'Allemagne en avait été la spectatrice. C'était une première victoire, *et pas la moindre...* Au contraire, quand l'Occident se sera bien battu, bien épuisé, bien saigné, bien ruiné, quand nous aurons tous longuement souffert de la faim, de l'injustice, du danger, du froid, du désordre et de la contrainte, quand les homme seront tous bien saouls de peine, une soif unique d'agonisants criera. Un nouveau bonheur et une nouvelle justice, est-ce de capitaines vainqueurs ou vaincus que le peuple les attendra? Est-ce à eux qu'il les demandera?

ANDRÉ : — Je te vois venir. Mais le peuple n'aura pas à nous le demander : nous les lui donnerons.

CLAUDE : — Allons donc! Vous ne parlerez encore que de haine, de rancune et de vengeance. Mais depuis longtemps, et facilement, le communisme aura renouvelé son terrain dans un monde où ne régneront que la dureté de vivre, l'injustice et la mort. Il offrira la dignité à des individus écœurés de débauche et de corruption. (Car la guerre ne purifie que les saints.) C'est vers le communisme que spontanément se tournera donc alors le peuple.

ANDRÉ : — La racaille! Mais crois-tu que ceux qui auront mis leur vie en danger durant des années, qui auront souhaité donner leur vie pour le triomphe de leur idéal, — crois-tu, Claude, que ceux-là laisseront de gaîté de cœur et sans broncher la plèbe saloper ce triomphe?

CLAUDE : — Non sans doute... et le sang coulera!

ANDRÉ : — Encore. Écoute, Claude, je sens que je te haïrais si je prenais au sérieux tes paroles... Je te haïrais jusqu'au meurtre.

RAYMOND : — Allons! mes amis, pas de haine entre nous trois. Il y en a suffisamment comme cela dans le monde. On en étouffe de haine. On en meurt. Parlez donc sans passion. Vous avez chacun une foi différente, parce que vos caractères et peut-être vos éducations diffèrent Placez-vous au-dessus de ces différences. Maîtrisez votre orgueil. Soyez des hommes dignes de ce nom.

CLAUDE : — Des hommes dignes de ce nom...

RAYMOND : — Des hommes qui créent et non des fauves qui détruisent et qui tuent... Mais au fond vous ne voulez pas détruire; vous voulez seulement ne pas dormir. Vous subissez la maladie de notre époque. La Vie, dont l'humanité reste l'avant-garde et la plus haute audace, la Vie ne peut supporter le sommeil. Elle est élan vers Dieu. Il faut se dépasser ou mourir. Depuis 1918 le monde s'était endormi dans un bonheur vil et stagnant : le réveil est brutal. Mais ce réveil était une fatalité. Nous ne savions plus vivre. Il fallait aux hommes l'énorme imminence de la mort pour leur redonner le goût et la volonté de vivre, pour que le sommeil enfin leur devînt impossible. Il est terrible de dire que ces guerres étaient nécessaires. Mais elles l'étaient. Seulement, ces endormis qui se réveillent ne savent pas encore être des hommes.

Un homme qui souffre, si c'est un imbécile, ne fait que haïr celui qui le fait souffrir. Mais s'il a quelque valeur, il se prend à penser. Nécessairement. C'est en ce

sens que la souffrance élève les hommes, car c'est ainsi qu'elle fait grandir et se préciser l'idéal en leurs consciences. Il est faux de dire qu'elle n'est jamais qu'abêtissante.

ANDRÉ : — Tout à fait de ton avis.

RAYMOND : — Je le sais. Mais cet idéal, tu le construis en guerrier. Il faudrait au contraire faire abstraction des contingences présentes : elles cesseront d'être, précisément le jour où il sera possible enfin de construire. A l'avance, il faut concevoir dans la paix.

ANDRÉ : — Et que conçois-tu dans la paix?

RAYMOND : — Comme toi, comme Claude, je souhaite l'ordre. Mais l'ordre que tu souhaites est une discipline militaire. L'ordre que souhaite Claude est une justice rigide et inhumaine. L'ordre, que je désire c'est une harmonie librement et spontanément obtenue par des hommes supérieurs, des hommes qui auront dépassé le matérialisme, des surhommes.

Voyez-vous, Claude me paraît pouvoir être dans le vrai lorsqu'il prévoit sa Révolution comme la fatale issue de cette époque sanglante. Mais sa Révolution non plus ne durerait pas. Le communisme européen ne serait qu'une terreur éphémère, assez semblable aux guerres qui l'auront précédée. Peut-être ne ferait-il qu'apporter une précision nouvelle à l'idéal que souhaite aujourd'hui l'Europe et qu'elle ne connaît pas.

CLAUDE : — Évidemment, la terreur communiste ne durera pas. Mais le communisme durera.

RAYMOND : — Je ne le pense pas. Le communisme actuel a le tort de vouloir bâtir plutôt *avec* les hommes que *dans* les hommes. Vous voulez changer les sociétés, et pour cela vous entraînez les hommes. Votre méthode ressemble à la vieille méthode militaire : lorsque le désordre règne quelque part, on institue aussitôt la discipline féroce, le régime du coup de barre et de

la contrainte aveugle. Après seulement, l'on s'efforce de légitimer la discipline. C'est la vieille méthode : elle est fausse. Elle nie la dignité de l'homme en le considérant comme une bête de troupeau. Ses résultats — si résultats il y a — sont strictement formels : on obtient ainsi des délateurs, des esclaves résignés, des bêtes soumises — et puis des révoltés. Or ceux qui se révoltent sont toujours les individus de valeur, ceux qui ne peuvent ni ne veulent être bêtes aveugles d'un troupeau... Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le but doit être de *transformer* chaque homme et non de l'entraîner. Le but doit être d'abord moral. Vos valeurs sont sociales d'abord, morales ensuite. C'est là l'erreur. C'est pourquoi vos systèmes ne sont que les moyens inconscients de l'homme nouveau qui s'élabore. André! tu rêves de valeur, de hiérarchie et d'ordre. Claude! tu rêves de justice et de bonheur. Puis pour réaliser ces idéals, vous vous faites soldats plus qu'apôtres. Pour restaurer votre ordre, vous tuez. Or tuer un homme, c'est un désordre.

ANDRÉ : — De quoi « s'agit-il » donc d'après toi?

RAYMOND : — De changer le cœur de chaque homme habitant la terre, de l'aider à devenir un homme digne de ce nom.

CLAUDE : — Et comment penses-tu l'y aider?

RAYMOND : — Difficile. Nietzsche conseille de rester ironiquement à l'écart, dans l'expectative.

ANDRÉ : — Dilettantisme!

RAYMOND : — Pas tellement. Cette attente peut fort bien être passionnée. L'homme nouveau s'obtiendra de lui-même, par lui-même,

CLAUDE : — Qu'est-ce à dire?

RAYMOND : — C'est-à-dire que je considère les expériences actuelles comme les moyens les plus sûrs et les plus logiques de l'éducation humaine. C'est une grande chose

déjà pour un homme que d'avoir une foi. Cela l'élèv même si cette foi est un peu aveugle. D'autre part, lorsqu'i passe à l'action, l'homme expérimente cette foi, la corrige l'exalte et la purifie, c'est-à-dire que l'homme s'expéri mente, se corrige, s'exalte et se purifie. Les « victoires » e les « défaites » des nations m'importent peu. Ce qui importe c'est que l'action (dans laquelle notre époque jette impi toyablement tous les êtres humains) les grandisse.

CLAUDE : — Pas tous.

RAYMOND : — Je sais. Ce fut naguère pour moi l'im mense tristesse qui paralysait et décourageait ma pensée Certains hommes achèveront à cette école de perdre tou semblant de valeur personnelle et de dignité humaine Ils deviendront des bêtes du troupeau. Une sélectio s'opérera. Il y aura des surhommes, il y aura les sous hommes. Nécessairement. Mais c'est la justice, puisqu c'est l'ordre naturel. Cette hiérarchie naturelle, qui n tiendra compte que des valeurs spirituelles, intellectuelle et morales, contrastera étrangement avec le souvenir d l'ancien suffrage universel, grâce auquel l'homme d valeur devait pour pouvoir agir, se faire d'abord le fla gorneur des plus bas appétits de la plèbe. La chimériqu importance des foules sera morte.

CLAUDE : — Je ne te savais pas si passionnémen nietzschéen.

RAYMOND : — Tu pourrais tout aussi bien dire : chré tien. Car ma pensée « nietzschéenne » suppose d'abor que les Maîtres donneront eux-mêmes l'exemple du mé pris des biens de ce monde. Mon royaume, comme celu du Christ, n'est pas de ce monde. De ce monde égoïste matérialiste et vulgaire, où le désir d'avoir une auto, u poste de T. S. F., de bons fauteuils et de gros cigare primait infiniment tout idéal spirituel. C'est *ce mond* qu'il faut détruire. Vos canons et vos bombes s'en char gent. Mais rien n'est fait tant que le désir en subsiste dan

e cœur des hommes. C'est ce désir qu'il faut changer. Trop d'orgueil dans le communisme. Trop d'assurance facile. Trop de brutalité dans le fascisme. La pureté d'âme de Savonarole ne l'empêche pas d'échouer. Ce n'est pas dans la société qu'il faut *d'abord* instaurer la discipline. C'est dans le cœur de chaque homme qu'il faut que naisse *spontanément* le besoin d'une règle de vie, résultant de l'idéal. Une société où chaque homme s'efforce de vivre selon sa règle et sa mystique intérieure est, *ipso facto*, disciplinée.

André : — Ton monde futur est une sorte de vaste monastère, si je comprends bien.

Raymond : — Tu te fais une haute idée des moines et ta parole est en leur plus grand honneur... Disons des moines sans dogme rigide et imposé.

André : — Des Thélémites! Allons... Rêve. Rêve. Rêve.

Raymond : — L'homme dont j'ai parlé, te sentirais-tu donc, André, incapable de l'obtenir de toi-même?

André ne répondit pas. Claude reprit après un silence :

— Mais nous avons faim d'agir.

Raymond : — En êtes-vous dignes?

André : — Que veux-tu dire?

Raymond : — Je veux dire que l'Action doit *d'abord* être intérieure. L'Action extérieure ne doit être que le rayonnement de celle-là. Sinon l'Action n'est pas la vie; ce n'est que pirouettes énervées, stupide gaspillage d'énergie. Avant de prétendre changer l'ordre du monde au nom d'un idéal, change ton être à l'image de cet idéal. Et, ce faisant, tu changeras le monde. Car tu rayonneras.

Voyez-vous, l'orgueil me semble être la force de l'homme et l'essence de la vie. A condition qu'il soit *volonté* et non pas *vanité*.

Claude : — Peut-être... Pourtant je ne pourrais pas

me contenter de cette action intérieure dont, toi, tu te satisfais.

RAYMOND : — Je ne m'en satisfais nullement.

CLAUDE : — Tu prétendais pourtant rester dans l'expectative comme Nietzsche.

RAYMOND : — Tu m'as mal compris. Je te rappelais l'attitude de Nietzsche. Ce n'est pas la mienne. Je crois que l'action n'est pas seulement une possibilité, mais une obligation pour nous. Et nous agirons par notre exemple et par notre apostolat. *Penser* aujourd'hui n'est plus un plaisir de dilettante, c'est pour nous un impérieux devoir.

PIERRE LEFORESTIER.

LA BÊTE A CONCOURS

(Suite.)

VIII

Au foyer du boulevard Saint-Michel, Françoise et Claudine progressaient, à raison d'un petit pas toutes les dix secondes environ, dans une longue colonne de jeunes filles. Il y avait aussi des jeunes gens, çà et là, une douzaine en tout : les « invités ». Ils devaient se sentir déplacés, car ils baissaient la voix et penchaient la tête vers leurs compagnes avec des mines convenables de cousins ou de grands frères. Plusieurs venaient là en quête d'un repas à sept francs et se proposaient comme « invités » à la première étudiante solitaire et point trop rébarbative qui poussait la porte.

— J'en ai passé trois ou quatre de ces invités, dit Françoise. Ils ont presque tous la discrétion, une fois sortis de la file, de ne plus dire un mot. Mais ceux qui veulent s'acquitter en faisant conversation sont insupportables.

— Oh! s'écria Claudine, trois ou quatre! Moi j'en ai passé à la douzaine. Je dois avoir le genre maison. Et il y en a plus de la moitié, il faut que je te le dise, qui en profitent pour me faire la cour.

Françoise regarda le visage mince de Claudine avec un plaisir qui fit place presque aussitôt à une sorte de douleur paresseuse. Sûre d'être plus jolie que son amie, elle en était quand même un peu jalouse. Elle savait bien pourquoi les jeunes gens s'adressaient volontiers à Claudine : elle portait sur son visage et dans tous ses gestes le signe d'une confiance imperturbable en l'avenir. Françoise, au contraire, était prête

à supposer le pire et n'arrivait pas toujours à le cacher. « Le résultat, c'est qu'à vingt-six ans elle en paraît vingt et que moi, qui en ai tout juste vingt-quatre, il m'arrive d'en paraître vingt-six et plus. »

Les deux jeunes filles cherchèrent des places. Elles marchaient avec précaution pour ne pas mêler la salade de tomates et le bifteck pomme purée que la serveuse avait disposés sur leur petit plateau. Elles finirent par trouver deux chaises côte à côte dans la salle du fond. Elles s'assirent et déplièrent leurs petites serviettes de papier.

— Si tu veux t'amuser, reprit Claudine, amène donc Michel ici. Je l'ai amené une fois, et j'ai bien cru qu'il ferait un scandale à force de faire des remarques sur l'air vache des vieilles filles et sur les os pointus des Anglaises distinguées.

Françoise promena un regard autour d'elle. Il n'y avait pas beaucoup de vieilles filles. Mais ces visages pâles et ces mines appliquées trahissaient une pauvreté du sang et une définitive absence de jeunesse plus pénibles encore que la vieillesse.

— Il n'est pas tendre pour les intellectuelles, continuait Claudine. Tu ferais bien de te méfier.

— Me méfier?

— Oui. Tu travailles trop... Ou plutôt tu prends ton travail trop au sérieux. Si jamais tu te laisses marquer, il sera impitoyable.

— Que veux-tu que j'y fasse?

— D'abord, ne pas prendre cet air terrifié. On dirait que je viens de te révéler quelque chose.

— Oh! non. Seulement je m'exerce à y penser le moins possible.

D'un geste vif, Claudine lui prit le bras.

— Toi, dit-elle, tu vas être très malheureuse à cause de Michel. Fais bien attention.

Françoise s'efforça de rire :

— Tu le crois dangereux?

— Pour toi, oui. Il n'est épatant qu'à distance. Il ne faut pas trop se lier avec lui. On ne sait jamais où il va.

— Ni s'il va quelque part.

Claudine sourit et haussa les épaules.

— Difficile de savoir. En tout cas, je n'approuve pas du

tout son nouvel enthousiasme politique et ses sorties avec Corbin. Je crois que ce n'est pas son genre.

— Mais, interrompit Françoise, je ne savais pas qu'il sortait avec Corbin. Il ne m'en a jamais parlé.

— Ça ne m'étonne pas. Il n'est pas exactement ce qu'on appelle un menteur, mais il a une vie à compartiments. André, à qui j'en ai parlé, est persuadé qu'il passe de l'un à l'autre sans toujours s'en rendre compte. Il paraît que c'est à la limite du pathologique.

— Oh! fit Françoise avec irritation, si c'est André qui le dit, ça me rassure. Il voit du pathologique partout.

Claudine lui jeta un regard aigu :

— Crois-tu qu'il ait tellement tort?

— Je n'en sais rien. En tout cas, Michel exagère de ne rien me dire.

— C'est peut-être ta faute. Si tu n'as pas l'air de t'intéresser à ça.

— Il ne m'en parle jamais.

— Justement. C'est toi qui devrais le forcer à t'en parler.

— Il ne cherche qu'une chose...

— Bien entendu. Mais ça vaut mieux. Laisse-le donc chercher le plus longtemps possible.

Françoise, stupéfaite, regarda son amie. Mais Claudine s'appliquait à bien racler le fond d'une soucoupe où la serveuse lui avait mis à peu près une cuillerée à soupe de crème fraîche.

— C'est drôle, dit Françoise d'un ton léger, que tu donnes un pareil conseil.

Claudine continuait, d'un air absorbé, à ramasser des bribes de crème.

— Évidemment, ce n'est pas cher sept francs, dit-elle en regardant sa fiche trouée sur le 7.00, mais comme ils n'en donnent que pour trois francs cinquante, on est encore volé. C'est dommage qu'André travaille tant pour ses conférences d'internat. Autrement, ça ne l'ennuie pas du tout de me préparer mes repas. J'ai horreur de manger ici.

— On voit bien que tu es tranquille chez toi. Pour moi, c'est jour de fête, quand je déjeune ici avec toi.

Claudine plissa le front :

— On se nourrit très mal. Depuis trois mois, je ne tiens le coup qu'à force de piqûres et de suraliments phosphorés. C'est désastreux.

— Mais vous êtes riches à vous deux?

— Comment, à nous deux? Georges n'a que ses conférences et mes parents ne m'envoient plus un sou depuis deux ans.

— Ah! fit Françoise surprise. Ils ont tenu bon? Depuis la porte claquée?

— Depuis la porte claquée. Il faut se méfier des parents. Ils sont quelquefois aussi méchants que stupides, bien que ça paraisse impossible. Encore une bonne raison, pour toi, de ne pas te presser.

Françoise soupira. Elle se sentait lasse. Il faisait chaud déjà et la plupart des jeunes filles, autour d'elle, avaient des auréoles à leurs dessous de bras. Françoise ne suait presque pas. Claudine non plus. Une chance! A la table de droite, la discussion, très animée, portait sur une certaine Simone coupable d'avoir un borgne pour amant. « Une jeune fille comme elle. C'est répugnant. » Un peu plus loin, c'était un certain cours de vieux français qui paraissait inadmissible à une robuste gaillarde à lunettes, qui n'aimait que le camping et les garçons sportifs. A gauche, trois jeunes filles et un grand type crépu réglaient le sort d'un de leurs camarades. Cela durait bien depuis vingt minutes. Il s'agissait de déterminer si le camarade en question, un nommé Aubert ou Auvert, était vraiment intelligent. Dès le début, on l'avait d'ailleurs condamné et l'euphorie régnait, à cette table. Le grand crépu connaissait son affaire : sous prétexte de défendre l'absent, il avait une façon d'insister sur ses petits talents (« Il dessine bien », ou « Si vous voyiez son cahier de T. P. : une véritable œuvre d'art! ») qui provoquait invariablement, chez les trois jeunes filles, des gloussements féroces. L'orateur était si content de lui qu'il avala son fromage en deux bouchées, sans le savourer, et dut se résoudre à partir, sa fiche à la main, l'air affligé, en demander un autre au comptoir. Françoise, découragée, prêta l'oreille au volumineux marmottement des conversations. A trois tables sur quatre, sans doute, cette « élite de la jeunesse », comme disaient les

enquêtes des grands quotidiens, s'aiguisait l'appétit en éreintant les petits amis. Évidemment, cette rumeur, à qui l'écoutait d'un peu loin, pouvait paraître puissante. Joyeuse même, car les voix étaient claires. Mais Françoise la trouvait aigre, vindicative, vaguement menaçante. Elle savait qu'on ne l'aimait pas. Peut-être la traitait-on de pimbêche, de prétentieuse. Tant pis! Seulement... on parlait aussi, sans doute, de ses rencontres avec Michel; chacune les interprétait à sa façon. A cela, Françoise avait beau dire « tant pis », elle se révoltait. Les autres, que pouvaient-ils savoir de Michel et de son amour? Que pouvaient-ils en dire?... Sans doute qu'elle cherchait un mari, comme les autres, et que Michel cherchait une maîtresse, comme les autres. Un malentendu très Quartier Latin. Mais au fait... cette appréciation, si sommaire et si insultante, ne définissait pas mal leur aventure. A condition de ne pas croire à l'amour... Or, ces pauvres filles ne croyaient pas à l'amour. Avec leurs têtes, c'était impossible! Jamais Françoise n'avait compris si clairement qu'il était nécessaire qu'elle aimât Michel Carassan. Elle secoua la tête et replaça précipitamment son couvert et son verre sur le plateau. Elle ne pouvait plus supporter cette foule bavarde où elle avait senti, un instant, qu'elle commençait à se dissoudre. Elle en voulut à Michel de ne savoir la préserver contre de tels accidents. S'il l'avait rendue plus heureuse, moins prompte à s'alarmer, elle n'aurait jamais soupçonné qu'on pût seulement la voir et la juger.

Claudine était allée chercher une tasse de café qu'elle buvait avec un terrible froncement de sourcils. Françoise remarqua qu'elle avait deux rides déjà profondes entre les yeux et se retint de lui dire qu'elle avait tort de prendre du café si souvent.

— Tu n'as pas l'air commode, toi, dit-elle, avec enjouement.

— Toi non plus.

— Cette salle sombre ne me réussit pas. Filons.

Elle partit si précipitamment qu'elle heurta, du rebord de son plateau, le front du grand garçon crépu. Elle ne se retourna même pas. Claudine s'excusa pour elle. Comme elles riaient encore au moment de payer, elles s'attirèrent un

regard sévère et un sec : « Mesdemoiselles ! » de la caissière, une grande femme sans forme et sans couleur.

— Tu l'as fait exprès? demanda Claudine.

— Non, mais je ne regrette pas de l'avoir fait. Ce type est odieux, tu l'as entendu?

— Un peu. Il est comme tant d'autres.

— Justement. C'est cette impression de masse qui m'écœure. On entre au Luco?

— Forcément. Nous, au moins, nous parlons de nos ennuis. C'est déjà un privilège d'en avoir.

— Tu as des ennuis, toi! Quels ennuis peux-tu bien avoir?

Claudine sourit et regarda pensivement un gros pigeon qui s'obstinait à rester devant leurs pieds, tantôt se dandinant stupidement, tantôt s'envolant à deux ou trois mètres.

— Si je ne connaissais pas si bien Michel, dit-elle, je serais tentée de te poser la même question. Tu ne connais pas André et c'est pour ça que tu me crois bien tranquille. Pour toi, André c'est l'homme, c'est-à-dire une force égale, une protection, une certitude. En fait, un homme c'est tout autre chose.

— Mais, dit Françoise, tu m'as toujours fait l'éloge d'André. Je ne l'ai vu que trois ou quatre fois.

— Oh! il est très bien. Seulement, il a raté son concours. C'était un peu prévu. Mais il était assez loin de compte. Alors... il est triste et il se plaint.

Claudine parlait d'un ton morne, comme si elle racontait un événement tragique ou lamentable.

— Enfin, dit Françoise avec emportement, tu l'as quand même avec toi : tout le monde a ses jours de tristesse. Du moment que ce n'est pas ta faute.

— Tu crois que c'est facile, quand un homme est en plein désarroi, de lui montrer qui est coupable et qui n'est pas coupable.

Toujours cette voix douloureuse. Françoise l'aurait battue. Elle avait trouvé un homme qui l'aimait, elle vivait avec lui et voilà qu'elle parlait gravement de leurs petits malheurs. Alors que tout à l'heure, quand Françoise voulait lui montrer qu'elle était bel et bien, elle, dans une situation impossible, Claudine gardait un visage riant, s'offrait le

plaisir de considérer Michel comme un « cas » et faisait d'agréables allusions à la science de son André.

Elle ne put cacher tout à fait son exaspération :

— Enfin, s'écria-t-elle, tu avoueras que c'est une drôle d'histoire. Il s'attendait à être collé et il est quand même en plein désarroi. Je ne comprends plus du tout.

— Je ne comprends pas très bien non plus. Il espérait un peu être reçu, malgré tout... Mais ce qui lui fait le plus de mal, c'est les visites des types de son âge qui ont beaucoup d'argent, et déjà des relations.

— Quel âge a-t-il donc?

— Trente et un ans.

Françoise regarda son amie avec étonnement. Ce chiffre la choquait. Il lui semblait que Claudine se donnait à un vieux. Quand elle avait vu André, elle l'avait cru beaucoup moins âgé.

— Évidemment, finit-elle par dire avec une modération polie, il ne doit pas se sentir très à son aise.

— Et pourquoi donc?

— Trente et un ans, c'est un âge où l'on ne pense plus qu'aux choses sérieuses. Tu dois lui paraître... déplacée.

Claudine ouvrit de grands yeux, puis fut saisie par une crise de fou rire.

— Assieds-toi ici, dit-elle en se laissant tomber sur une chaise, assieds-toi et laisse-moi rire un peu. Tu es vraiment trop drôle.

Françoise la regardait attentivement. Cette excellente camarade qu'elle rencontrait plusieurs fois par semaine, depuis plus de trois ans, voilà qu'elle était une parfaite étrangère. Pour des raisons absolument insaisissables, elle était secouée par ce rire violent, qui ressemblait un peu à une crise de nerfs. C'était aussi curieux, aussi déconcertant que si Claudine, en marchant près d'elle, dans ce jardin plein de calme poussière, parmi les criailleries monotones des enfants bien surveillés, avait été saisie et bousculée par un grand coup de vent venu d'une autre planète. Émilienne aussi avait de ces soudains éclats de rire. Annie aussi, autrefois. Comme elle était seule, parmi ces filles bruyantes, occupées, et qui ne voyaient même pas les mêmes choses qu'elle!

— Ne fais pas cette tête-là, va, dit Claudine. Ça ne m'arrive pas si souvent de rire de bon cœur. Ta façon de trouver André vieux et sérieux, c'est irrésistible, pour moi qui le connais. C'est un vrai gosse. D'ailleurs, tu l'as vu.

— En effet. Il paraît bien moins.

Françoise avait encore parlé d'un ton poli. Depuis qu'elle savait l'âge de Bonal, elle sentait bien qu'elle aurait toujours devant lui une attitude déférente. Et Claudine devenait franchement comique, en le traitant de gosse.

— C'est bien là le plus ennuyeux, continua Claudine. C'est un gosse et il se croit forcé de jouer un rôle de grande personne. Alors, comme il ne peut pas, il devient féroce. J'ai dû envisager de ne plus vivre avec lui.

Elle avait dit ces derniers mots très calmement. Françoise tressaillit :

— C'est sérieux?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux, malheureusement. J'ai été au ministère pour demander un poste. Il était trop tard, mais j'aurai quelques suppléances à Paris. Dès que je gagnerai de quoi vivre, je prendrai une chambre.

Elle parlait toujours d'une voix neutre, comme si elle annonçait qu'elle s'était commandé une robe. Françoise avait envie de lui demander pardon. Mais elle se sentait toute gauche et n'osait ajouter un mot.

Claudine la regarda bien en face :

— Tu comprendras peut-être maintenant pourquoi je te conseille de ne pas céder à Michel. Au fond, la cause de toutes les méchancetés d'André, c'est que je suis à lui depuis plus de deux ans.

IX

Françoise continuait à vivre, au jour le jour, à peu près comme avant. Elle rencontrait Michel, elle se promenait avec lui, aux abords du Quartier Latin. Il l'embrassait, il lui parlait. Elle l'écoutait à peine. De toutes ses paroles, de tous ses actes, elle ne retenait à peu près rien. Michel, c'était seulement un homme qui refusait de placer au-dessus de

tout l'amour qu'il disait avoir pour elle. Déjà, elle mettait leur aventure au passé. Un souvenir — car il s'agissait bien de souvenirs — dominait tous les autres : elle était assise sur une banquette, dans une salle de café à demi obscure, elle se levait, elle disait : « Emmenez-moi où vous voudrez », elle sortait près de Michel en jetant, au passage, un regard à un gros chat qui dormait au-dessus de la tête de la caissière, sur le petit dais de verre... Ce jour-là, elle croyait enfin entrer dans l'inconnu. Et Michel se contentait de la ramener en taxi!

Il lui semblait s'être rendormie, depuis cette soirée, après un semblant d'éveil. Ce sommeil de son désir et de son espoir, elle l'acceptait maintenant comme un refuge. Elle répondait toujours très doucement à sa mère, elle souriait à tout le monde. Peu lui importait ce que pouvaient dire ou faire tous ces gens qui n'avaient pas le pouvoir de l'éveiller. Michel aussi parlait et agissait pour rien. Il était brutal quelquefois, et violent. Sans effet. Il ne lui faisait pas peur. Il avait beau accuser le monde, Françoise ne pouvait que le prendre en pitié puisqu'il ne l'empêcherait ni d'être à table à midi un quart (dès que son père avait poussé la porte), ni de faire des thèmes, ni même d'être torturée, le soir dans son lit, par la fièvre et l'insomnie.

Elle voyait plus souvent Émilienne et Claudine. Près d'elles, tout devenait un peu terne, mais solide, durable et rassurant. Michel rentrait dans le rang : ce n'était plus qu'un « type bien » qui lui faisait la cour. Elle le jugeait, discutait ses attitudes et ses opinions. Elle en oubliait, au bout de quelques minutes de conversation lucide et rapide, où l'amour-propre reprenait toute son importance, que ce même Michel était la cause de son désarroi.

Françoise revenait du parc Montsouris. A la sortie du cours, Émilienne l'avait emmenée passer une heure avec ses joyeuses amies de la Cité.

Le nez contre la vitre de l'autobus, elle souriait au soleil adouci, mais chaud encore, d'une belle après-midi de mai. Cette Paule, qui avait plaqué Sèvres pour faire sa médecine, était une fille bien curieuse. Elle se passionnait, dans la discussion, tout comme un garçon, alors qu'Émilienne se

forçait et qu'elle-même ne prenait pas la peine de se forcer. Évidemment, Paule n'était pas de la race des amoureuses. Michel ne l'aurait pas enfermée dans une « destinée sentimentale ». Seulement... Il ne s'intéressait pas du tout à elle. Il ne la regardait même pas. Quelle étrange créature à demi abstraite était-il donc prêt à aimer? Elle ne chercherait pas plus longtemps à le deviner. C'était trop fatigant et il faisait si bon! Françoise abaissait les paupières de façon à ne voir, entre ses cils, qu'une brume d'or. Elle laissait sa tête se balancer doucement; chaque fois que sa joue arrivait en plein soleil, il lui semblait qu'une nappe d'eau chaude lui caressait la peau. Ce bien-être ne dura pas. Comme l'autobus atteignait le boulevard Montparnasse, Françoise fut saisie d'un violent remords : elle perdait son temps. Il fallait penser à son concours. Elle réfléchit, sourcils froncés et lèvres durement closes. Elle expédia rapidement Paule et sa troupe bruyante. Émilienne avait raison : toutes ces filles faisaient du chiqué en véritables professionnelles, comme elle et ses amies préparaient l'agrégation. Il n'était pas question de leur accorder la moindre importance. Françoise ne trouvait en leur compagnie qu'une assez pénible alternance de surexcitation et de nausée. Rien de fort, ni de sûr. Pas la plus fugitive possibilité d'enthousiasme ou seulement de repos. Elle se sentit si lasse, si découragée qu'elle bâilla longuement, à la grande surprise de la dame d'en face, qui portait sa dignité comme un tout jeune officier ses galons. Au moment où elle se sentit dévisagée par cette dame rébarbative, Françoise eut envie de pleurer. Elle en avait assez! Il fallait trouver, au plus vite, une amitié, une influence, un amour, n'importe quoi de neuf. A sa grande surprise, le premier visage qu'elle évoqua fut celui de Corbin. Non, il était trop maigre, trop nerveux, pas assez « homme ». Et encore... Tout cela n'avait pas grande importance. Corbin tenait une certitude, il se donnait sans compter. Pourquoi pas Corbin?... C'était difficile. Elle ne connaissait rien à la politique et Corbin ne lui plaisait pas. D'ailleurs, il était fiancé et promenait toujours à son bras, plein de sollicitude, cette molle agrégative de lettres qui militait autrefois pour les ligues dites « fascistes ». Une conversion! C'était

bien rigolo, ces histoires-là. Tant pis pour eux. Évidemment, il restait Edmond. Edmond qui la regardait toujours avec un sourire significatif : « Quand vous daignerez. » C'était absurde! Elle ne voulut pas chercher pourquoi. C'était évident : elle ne pouvait pas imaginer de longs entretiens avec Edmond quand il faisait si beau. Edmond, c'était l'ami des jours de pluie et de tristesse...

L'autobus allait arriver place Edmond-Rostand. Juste au delà de la grille du Luxembourg, Françoise aperçut une silhouette très haute et très large qu'elle reconnut avec une surprise joyeuse : Gourgaud.

Elle se leva si vite que la vieille dame d'en face en eut le souffle coupé et demeura la bouche grande ouverte.

X

Gourgaud la regardait venir avec une légère grimace. Aussitôt Françoise se sentit coupable. Son cœur battit plus vite. Il lui parut urgent de faire disparaître les plis d'amertume de cette grande bouche.

— Bonjour, vous! dit-elle gaiement.

— Bonjour.

— Vous errez, ainsi, tout seul... Je ne vous dérange pas?

— Oh! non. Mais vous, comment se fait-il que vous soyez seule aujourd'hui?

Françoise se contenta de sourire. De plus en plus, elle se sentait coupable. Mais elle ne pouvait tout de même pas le lui dire. A petits pas, ils s'enfoncèrent dans le jardin que les enfants abandonnaient, portant leurs raquettes sur l'épaule et dribblant leurs balles à un petit trot lassé.

— Je ne m'amuse pas beaucoup, vous savez, dit enfin Françoise.

— Ça ne m'étonne pas.

— On a l'air de s'amuser quand on bavarde. C'est alors qu'on s'ennuie le plus.

— Pourquoi bavardez-vous? Vous devriez toujours sortir avec Carassan.

Françoise, surprise, balbutia :

— Oui, évidemment... Non... vous ne savez pas... C'est impossible...

Elle s'attendait si peu à ce qu'il prononçât ce nom de sa voix un peu grêle, mais si égale, si sûre! Elle ne trouvait plus ses mots. Il y avait une robustesse dans la présence de Gourgaud, une rapidité dans ses propos qui la décontenançaient. Elle avait envie de lui dire : « Parlez. Je répondrai par oui ou par non. »

Gourgaud fit la moue et secoua la tête :

— Si vous dites : c'est impossible, ça ne va pas du tout.

Françoise détourna la tête. Il la choquait, mais il la soulageait aussi, étrangement.

— Je m'en doutais un peu, reprit Gourgaud. Je rencontre Carassan quelquefois. Il s'occupe d'un tas de choses. Il fait son bouquin. Il travaille. Il voit beaucoup de gens...

— Et alors? demanda Françoise étonnée.

— Alors... c'est le signe que ça ne va pas du tout.

— Vous voulez dire que quand ça va, on ne peut pas s'occuper d'autre chose?

— Bien entendu.

Françoise respira profondément. Elle était sûre qu'il disait la vérité. Cette vérité, elle l'avait toujours pressentie. Pourquoi donc s'efforçait-elle de ne pas la voir? Elle prit un ton enjoué :

— Voilà d'étranges paroles pour un agrégatif. Vous voulez dire que vous, à sa place, vous ne passeriez pas votre concours et vous n'écririez plus une ligne?

— Pas du tout. Je préparerais mon concours et j'écrirais si je pouvais. Seulement... ce ne serait plus de la même façon. Tout ça marcherait ensemble, inséparablement.

— Peut-être.

Ses lèvres tremblaient, et elle avait envie de s'en aller. C'était trop ridicule de s'entendre dire par ce grand type aux allures pataudes tout ce qu'elle avait si longtemps attendu d'un autre. A la dérobée, elle le regarda. Il arrondissait les lèvres comme pour siffloter, il paraissait presque surnaturellement calme, solide et patient. Ce n'était pas la première fois qu'elle était surprise de lui voir une peau toute différente

de celle des autres. Beaucoup plus dure, lui semblait-il, et plus dense. C'était aussi frappant que la différence entre une peau de blanc et une peau de nègre. Appartenait-il vraiment à une autre race? Michel avait raison : ce qu'elle avait pris pour de la laideur, c'était simplement une différence profonde. Elle se sentit un peu grise. « J'ai trop souvent des étourdissements » pensa-t-elle. Mais le printemps était en elle et ne se laissait pas exorciser.

— Ce printemps est bien romanesque, dit-elle sans bien surveiller ses paroles. Terriblement romanesque. C'est idiot, quand on prépare l'agreg.

Gourgaud la regarda d'un air surpris. Elle pensa : « Il va me croire idiote », et fit brusquement demi-tour pour revenir vers le boulevard Saint-Michel. Il la suivit tranquillement.

— Le printemps? dit-il d'une voix hésitante, le printemps?... Oui, en effet.

Françoise faillit lui demander de se taire. S'il insistait, elle dirait encore des bêtises. Mais ils marchèrent jusqu'à la grille sans que Gourgaud ajoutât un seul mot.

— Je suis pressée, je file, fit vivement Françoise.

— Oui, dit Gourgaud. Vous voyez Carassan demain?

— Non. Je le vois très rarement ces temps-ci.

— Vous devriez venir travailler avec moi, au parc Montsouris, le matin. On est beaucoup mieux.

Françoise n'hésita pas :

— J'y serai demain matin à neuf heures, dit-elle. Au revoir.

— A demain.

Il retint un instant sa main dans la sienne. Françoise eut un sursaut. Elle recula précipitamment de quelques pas et se mit à rire pour cacher une peur absurde.

— Au revoir, cria-t-elle. A demain matin.

LIVRE QUATRIÈME

Un petit accident

I

Gourgaud, en quittant Françoise, rentra à pied. Très lentement, il suivit la rue Gay-Lussac, puis la rue Claude-Bernard. Il ne pensait à rien, il ne prenait aucun plaisir à marcher, il rêvassait. Il avait énormément de travail. Beaucoup plus qu'il ne pouvait en faire. « Jamais un agrégatif ne connut à fond tout son programme, même s'il fut cacique », affirmait Carassan. Cela ne rassurait pas Gourgaud. Ce jour-là, comme chaque jour, il avait travaillé avec acharnement, tant qu'il lui était resté un peu de force. Mais, de temps en temps, sa force s'en allait. Alors il s'arrêtait et faisait n'importe quoi : il flânait, s'asseyait sur un banc ou demeurait sur son lit, les yeux au plafond, incapable de dormir. Son employeur du quartier de l'Opéra lui donnait de moins en moins de travail. Plus qu'un repas par jour. Peut-être sa résistance s'en trouvait-elle diminuée. Il n'en savait rien. Il n'était même plus très sûr de vouloir devenir agrégé : il continuait machinalement à lire des textes, à faire des thèmes, des versions, des plans de dissertations. Comme il se serait laissé aller à une pente.

A Françoise, il avait parlé sans intention, comme d'habitude. Ses paroles ne pouvaient avoir aucune importance. Une jeune fille... Il n'avait aucune chance de parler son langage. Seulement, comme il était à la limite extrême de la fatigue, aucune parole n'avait d'importance. Si quelqu'un l'avait bousculé par-dessus un parapet, il n'aurait pas crié. Sans doute se serait-il agrippé de son mieux, mais avec quelle impression d'inutilité et même de ridicule. Puisqu'il

en était là, autant valait profiter des rares petits plaisirs qui s'offraient.

Donc, Françoise avait accepté... Peut-être avait-elle senti qu'il lui demandait de venir travailler avec lui avec une sorte d'insouciance, comme un chemineau altéré tend la main, en passant, vers les fruits qui pendent d'une branche. Gourgaud promena sa main sur son front. Il avait presque mal à la tête. Presque... Allons! ce soir encore, il ne ferait rien, et il irait chercher Bergen dans sa chambre.

Avenue des Gobelins, il acheta deux bananes à dix sous (les meilleures valaient quinze sous). Arrivé dans sa chambre, il tira de l'armoire un morceau de pain entouré d'une serviette humide et prit sous le lavabo un petit beurrier en terre poreuse. Il se tailla deux tartines qu'il mastiqua péniblement. Dans cette pénombre, parmi les criailleries et les airs de jazz, il ne mangeait que par nécessité. C'était difficile, d'avaler. A plusieurs reprises, il dut boire quelques gorgées d'eau. Cette eau avait un écœurant goût d'eau de Javel.

Il grignotait encore sa deuxième banane quand il arriva devant le zinc de son bistro habituel. Le garçon, un grand gaillard aux jambes si longues qu'il semblait porter sa braguette sur l'estomac, lui demanda d'un air indulgent :

— Un crème, ce soir?

— Oui, merci.

De temps en temps, il prenait un viandox, malgré les avertissements de plusieurs consommateurs et du garçon lui-même : « Rien que des débris de vieux os. » Son estomac exigeait un peu de chaleur et, certains jours, il ne pouvait supporter les douceâtres cafés-crème de bistro. Cinq minutes après les avoir bus, il avait l'impression d'avoir mâché de la sciure tiède et sucrée.

— Alors, monsieur, demanda le garçon, ça marche, ces grandes études?

— Pas fort, dit Gourgaud sèchement.

Il en voulait à Bergen qui, dans une bonne intention, avait tenté d'expliquer au garçon que l'agrégation était un concours très difficile. Après dix minutes d'attention laborieuse, le garçon avait observé :

— Oui, mais il en vient un, ici, qui est bachelier en droit.

Oui, monsieur. Et c'est vrai. D'ailleurs, il a une Hotchkiss.

Bergen s'était bien gardé d'insister. Depuis, Gourgaud se voyait l'objet d'une feinte considération assez irritante. De toute évidence, le garçon le prenait pour un pauvre type qui se racontait des histoires.

C'était d'ailleurs sans importance. Gourgaud, tout en buvant son crème, regardait fixement le zinc où il venait de poser une pièce de vingt sous. Il était aussi incapable de souffrir que d'être heureux. Machinal... Ce mot l'obsédait. Tout, en lui et autour de lui, devenait mécanique, dénué de sens. Le garçon agissait machinalement. Et aussi ces deux clients accoudés au comptoir, qui se demandaient des nouvelles de leurs familles. Tout le monde, sans doute, connaissait ces moments où le corps et l'esprit se confondent en une étrange machine qui tourne pour rien. Gourgaud pensait : « Le garçon est un imbécile, ce café ne vaut rien, je vais laisser les quatre sous de monnaie comme pourboire, je vais voir Bergen, j'aime bien ce qu'il raconte... » Le tout exactement aussi plat et incolore. En même temps, il marmottait : « Voilà, garçon », écartait une mèche qui lui couvrait le front, constatait d'un coup d'œil qu'il était toujours laid, parcourait les gros titres d'un *Paris-Soir* oublié sur la table. N'importe quelle pensée pouvait accompagner n'importe quel geste. Rien ne l'intéressait. « C'est la fatigue », grogna-t-il en quittant le café. Le monde : une machine... Une grande machine aveugle et inlassable. De temps en temps, il faisait corps avec elle; il se sentait glisser, informe, impuissant, incapable de s'arrêter à une pensée ou même à un souvenir. Était-il vraiment parmi ces objets et ces visages qui glissaient au même rythme que lui ? Impossible de le savoir. Il ne prenait pas au sérieux cette paresseuse ébauche d'explication qui naissait dans sa tête : habitude d'assembler les mots en phrases, pure routine, machine... Il imaginait vaguement une sorte de refuge où la conscience jouait à peu près le rôle d'un dormeur qui, malgré lui, demeure attentif au tumulte ambiant. Pas la moindre sensation d'anéantissement. Il entendait que son sang lui parcourait le corps à grands élans paisibles : tout allait bien.

Il franchit la porte de l'hôtel des Forgerons, où logeait

Leif Bergen. Le couloir était agréablement humide. Du bureau, au premier étage, s'échappait une odeur de choucroute. Gourgaud en eut l'estomac douloureusement serré. Au dernier étage, il faisait une chaleur de soute.

— Qui est là? Gourgaud... Tu peux entrer.

Bergen, le torse nu, couché par terre, lisait à la lumière d'une petite lampe de chevet qu'il avait fixée au pied du lit. De ce côté de la mansarde, le toit était si bas que Gourgaud dut se plier en deux. Bergen lui serra la main et lui montra une bouteille de bière qui trempait dans une cuvette.

— Il y avait de la glace, dit-il. Elle a juste fini de fondre.

Gourgaud but quelques gorgées au goulot.

Bergen avait un torse long et blanc, sans un muscle visible, mais compact et puissant.

— Tu vois, dit-il en se tournant de façon à se présenter de profil à Gourgaud, je commence à l'avoir, la courbe de l'intellectuel.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Regarde.

Il montrait du doigt un léger affaissement, vers le haut de sa poitrine.

— Le creux, dit-il avec tristesse. Et les omoplates qui se décollent là, comme ça. Un sûr moyen de reconnaître l'intellectuel.

Gourgaud se mit à rire. Mais il se tâta le sternum et se mit de profil pour voir s'il avait, lui aussi, deux becs pointus dans le dos.

— Non, dit Bergen sombrement. Toi, tu ne l'as pas. Tu ne l'auras jamais.

— Pourquoi?

— Tu ne prends pas au sérieux les trucs d'intellectuels. Moi si. J'en perds le sommeil et l'appétit.

— Et tu crois que ça se voit aux omoplates?

— Ça se voit partout. Aux yeux, aux omoplates, au front, aux mains... Aux mains surtout. On ne saisit plus les choses comme avant, une fois qu'on est devenu un intellectuel.

Gourgaud avait envie de rire. Il se retint. Bergen parlait d'une voix lugubre, sans une ombre de sourire.

— On fait un tour? proposa Gourgaud.

— Oui, j'en ai pour un instant.

Bergen s'ajusta un faux col en toile blanche qui le fit aussitôt transpirer. Il mit cinq minutes à peigner ses cheveux d'un blond extraordinairement pâle. Il était soigné comme un employé de bureau modèle. Son regard couleur d'acier, pathétiquement vivant, paraissait exilé parmi des traits mornes et glacés. Un visage de malchance, comme sa vie...

— Tu as été à ton cours? demanda Gourgaud.

— Oui.

— Evelyn y était?

— Oui, nous avons dîné ensemble. Hornsby est venu faire l'idiot autour d'elle. Ça ne prend pas.

Gourgaud sourit. Il avait vu Evelyn deux fois. Elle était encore plus rose que Bergen, et plus indolente. Le gros Hornsby, séducteur pour bonniches faciles, n'avait aucune chance de l'intéresser.

— Moi, dit Gourgaud du tac au tac, j'ai parlé à Françoise Rolland. Elle vient avec moi au parc Montsouris demain matin.

Sa voix, malgré lui, s'était altérée. Bergen le regarda et secoua la tête :

— Vous ne tarderez pas à faire des bêtises, dit-il paisiblement.

— Pourquoi?

— Je vous vois tout... tressautant. Moi... depuis trois ans que je vois Evelyn, je suis toujours aussi calme.

— Tant mieux, dit poliment Gourgaud.

Il ne comprenait pas du tout pourquoi Bergen « respectait » ainsi Evelyn. Au temps où Madeleine Gutman venait chez lui, Bergen s'était moqué de lui : « Moi, disait-il, je vais dans un endroit spécial pour ce genre de choses; ça ne se mêle pas du tout à ma vie. Tu perds beaucoup de temps. » Gourgaud lui avait expliqué qu'il ne pouvait s'empêcher de considérer les femmes avec qui il couchait comme des êtres humains. Bergen avait secoué la tête et dit : « L'humanité n'a rien à voir avec ça. » Depuis, ils ne discutaient jamais longtemps sur ces questions.

Bergen se plaignit de son professeur de français :

— Elle ne comprend rien. Elle lit : « Le simple appareil

d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil », et explique très sérieusement que le mot appareil contient une intention obscène.

— Pourquoi y vas-tu?

Bergen se contenta de hausser les épaules. Gourgaud l'examina. Il avait passé son B. A. en Amérique, il parlait couramment le français et aurait très bien pu suivre des cours normaux à la Sorbonne. Mais il préférait fréquenter de vagues cours pour étrangers où tout lui paraissait mesquin et ridicule. Il refusait de donner les raisons de cet étrange choix, de même qu'il refusait de dire ce qui l'attirait vers les lieux malpropres ou louches. Avec des ressources convenables il habitait toujours des mansardes minables dans des hôtels à passes.

— Il fait beau, dit Bergen rêveusement. Avec un temps comme ça je ne peux pas étudier. Le beau temps c'est fait pour travailler dehors.

— Si tu veux, on va monter chez moi.

Ils traversèrent la cour sombre de l'hôtel Duguay-Trouin.

— Cette cour, dit Bergen, c'est l'enfer. Il faut monter au cercle supérieur pour trouver la vie.

Ils étaient un peu essoufflés, tous les deux, quand ils arrivèrent au sixième. Bergen s'assit et tâta ses cuisses avec tristesse :

— Plus de muscles, dit-il.

Il regarda longuement Gourgaud, d'un air attendri, puis il prononça, de son anglais lent et rude :

— Old man, we both live in backwaters.

Gourgaud savoura le mot. Backwaters : les eaux mortes. Ces recoins en cul-de-sac, où l'eau vient du courant principal, mais se renouvelle avec tant de lenteur que les insectes prennent l'habitude d'y mirer leurs jeux. Myriades d'éclairs des ailes au soleil... Et ce concert de bruissements, qui parvient à contenir les gros bourdonnements ensommeillés des mouches bleues et les trémolos ténus des moustiques... Bergen et lui, en effet, s'étaient établis, l'un par choix, l'autre par nécessité, dans les eaux mortes de la vie au Quartier Latin. Mais la vie du Quartier Latin n'était-elle pas située

tout entière dans les eaux mortes de la vraie vie?... Quelle étrange retraite!

— Quand je pense, reprit Bergen, que je descends de bûcherons norvégiens forts comme des ours.

Gourgaud, pour mieux écouter, appuya ses deux coudes sur ses genoux et posa son menton sur ses paumes réunies. Il savait que Bergen allait raconter des histoires. Son père y jouait un rôle avantageux et Bergen le décrivait toujours par ces mots : « fort comme un ours ».

Bergen fumait une courte pipe de maïs.

— Fort comme un ours, répéta-t-il. A quarante ans il posait sa hache derrière ses talons, puis, en se penchant en arrière, il arrivait à saisir le manche avec ses mains... Je l'ai vu se battre à la ceinture. Tu sais ce que c'est, le duel à la ceinture?

— Non.

— On serrait bien la ceinture autour des deux adversaires collés face à face, on leur donnait un couteau et on attendait qu'il y en ait un d'égorgé.

Bergen tira plusieurs bouffées de sa pipe jaune.

— Il était taillé pour ces duels, reprit-il. Je l'ai toujours vu gagner.

— Mais, demanda Gourgaud, il tuait l'autre?

Bergen secoua la tête avec tristesse :

— Non. C'était plus le vrai duel, en ce temps-là. On donnait seulement un bout de bois aux combattants. Le vainqueur l'appuyait sur la gorge de l'autre assez fort pour lui faire demander grâce.

Il s'arrêta pour faire une moue dédaigneuse.

— Mais, reprit-il, c'étaient de vrais hommes du Nord. Ils se battaient comme si c'était pour de bon. Je voyais bien dans leurs yeux l'angoisse et la joie des vieux Norsemen qui se préparaient à saigner comme un porc cet homme qui suait là contre eux, qui leur soufflait dans la figure et qui se tordait comme un gros ver répugnant... J'ai essayé aussi, quelquefois.

Le regard tout à coup luisant de Bergen chercha celui de Gourgaud.

— Vous devriez essayer.

— Non, dit Gourgaud, en fermant ses gros poings. Moi, je préférerais assommer.

Bergen méditait. Gourgaud, immobile, continuait à le regarder.

— L'angoisse, murmura Bergen en le fixant droit dans les yeux. C'est l'angoisse qui fait le regard humain. Les bêtes ont peur, elles ne connaissent pas l'angoisse...

Gourgaud baissa les yeux.

— Non, dit Bergen résolument, comme s'il résistait à un ordre, je ne reparlerai pas de cette nuit du départ.

Il ne pensait plus à fumer. Son poing était crispé sur la pipe éteinte. Gourgaud se rappelait très bien son récit : les vacances de l'étudiant à la ferme paternelle, la brûlure du soleil sur la nuque et la surprise d'un rire de femme. Cette femme était mariée. Le père de Bergen avait dit : « Tu renonceras à elle ou tu partiras. » Le garçon avait répondu : « Nous partirons ensemble. » La femme, au dernier moment, avait refusé de le suivre. Deux petits enfants... Elle avait pleuré la moitié de la nuit, dans les bras de Bergen, contre une meule, à cent pas de la maison. Puis Bergen était parti seul.

— D'ailleurs, continua Bergen, il ne faut pas exagérer. Il y a pire que les détresses de l'amour et de l'orgueil. D'abord, il y a la faim. Pendant les quatre années où j'ai été hoboe, j'ai eu faim bien des fois... ça ne devenait terrible que vers le quatrième jour. Alors on mangeait n'importe quoi : des feuilles vertes, des racines qu'on trouvait dans les champs. Une nuit, on a tellement mangé de grains de froment que j'ai eu une indigestion. Funny, eh! Funny...

Il secouait la tête et son sourire était plus blanc, plus cruel que jamais. De temps en temps, il jetait ainsi un mot anglais. Il n'était jamais sûr de la forme de tutoiement et disait tantôt « tu », tantôt « vous » à Gourgaud.

— Non, ma nuit la plus pénible n'est pas celle où j'ai dit adieu à Nelly. C'est celle où j'ai presque dit adieu à la vie. J'étais avec un Polonais aussi noir que j'étais blanc. Nous avions travaillé un mois à la moisson, en Californie. Nous faisions comme les autres : beaucoup de dollars, beaucoup de bouteilles. Et tout d'un coup plus rien. Pas moyen de trouver un emploi pour huit jours. Cette nuit-là nous étions tellement

affaiblis que nous n'arrivions pas à sauter dans les trains, même aux endroits où ils ralentissaient, près des chantiers. Ah! il faisait une belle nuit de lune, si douce, si blanche! Nous étions là dedans comme dans du lait frais. Ça nous pénétrait jusqu'aux os. On a tort de croire qu'on ne voit pas la beauté, aux moments de danger. Jamais je n'ai tant aimé la beauté de la nuit. Si j'étais tombé, j'aurais crié d'admiration et de regret, pas de souffrance...

Bergen s'arrêta. Il s'aperçut que sa pipe était éteinte et la ralluma. Gourgaud, les yeux mi-clos, entendait la rumeur de l'hôtel : les phonos se taisaient peu à peu, les volets que l'on abaissait grinçaient rageusement. D'une fenêtre à l'autre deux jeunes filles causaient dans une langue inconnue, douce et chantante. La faim ne le torturait plus. Il aimait cette légèreté qui lui permettait de s'en aller avec Bergen dans une blancheur exaltée. Il évoqua le visage de Françoise et frissonna.

— Je ne me rappelle plus, reprit Bergen, combien de trains nous avons vus passer. Peut-être une vingtaine, peut-être seulement quatre ou cinq. Ils passaient avec un vacarme d'enfer. Une fois, j'ai fermé les yeux pour ne pas être attiré sous les roues. Nous nous sommes écorché les mains en essayant de sauter, nous avions les genoux à vif. Rien à faire. Ce n'était pas compliqué : il n'y avait qu'à marcher, dans le clair de lune. So, we walked and walked... we walked and walked...

Gourgaud en avait mal aux jambes et il entendait le crissement des grosses semelles sur le ballast. Cette voix et ces yeux sans couleur le fascinaient.

— Et puis, ajouta doucement Bergen, il y a un train qui s'est arrêté je ne sais pas pourquoi. On ne sait jamais pourquoi, à ces moments-là, il arrive quelque chose.

Il se tut. Gourgaud, patiemment, le regardait, attendant une autre histoire.

II

Gourgaud allait souvent au parc Montsouris. Chez lui, le matin, il se sentait anormal, retranché du monde, coupable de quelque grand crime vague. Les rues du quartier d'Italie le rassuraient par leur indifférence : un monde aussi terne et gris ne pouvait le mettre en accusation.

Les arbres du parc étaient des amis. Leur verdure s'épanouissait comme des chants et des rires. Là, les étudiants ne lui apparaissaient pas tous comme des petits vieux déguisés en adolescents.

Il se rappela qu'il n'avait pas précisé le lieu du rendez-vous avec Françoise. Tant mieux! Ils viendraient l'un vers l'autre, un peu au hasard, à travers les arbres et les jeux du soleil sur l'herbe. Ce serait le commencement de tout...

Au bout d'une demi-heure, il se dit : « Je suis idiot. Elle ne viendra pas. » Il ne lui en voudrait pas. En lui promettant de venir, elle lui avait déjà donné beaucoup... Même seul, il était presque heureux, ce matin. Sur tous les visages, il découvrait la lumière unique de la jeunesse. Une mollesse dormeuse atténuait les traits des jeunes filles. « Elles ont l'air niais. » Mais la jeunesse, comme la force, paraissait toujours un peu niaise. L'athlète en plein effort ouvrait la bouche et fermait à demi les yeux, comme s'il s'abandonnait à une mystérieuse hébétude.

Gourgaud regarda sa montre. Déjà neuf heures. Sa joie perdait son éclat minute par minute. Il se rappela comment les ailes de papillons devenaient grisâtres, dès qu'il les prenait entre ses doigts. On eût dit des feuilles mortes. Alors, il se sentait coupable, seul, triste à pleurer. Voilà qu'il éprouvait à nouveau cette tristesse. Pourtant, il ne se plaignait pas. Il était laid, il travaillait deux fois plus que les autres. Mais le monde ne lui devait rien. Quand les Corbin, Rosenstein et autres mécontents se plaignaient, il ne cachait pas sa surprise. Ces gaillards-là s'accordaient tous les droits. D'abord et tout naturellement, le droit de vivre en maîtres dans la société. Puis le droit au plaisir.

Toute leur morale, si compliquée, les menait à ces conclusions. Utilité des privations ineptes et des inquiétudes : ils exigeaient, comme compensations, des esclaves et des jeux.

Gourgaud baissa les yeux. Ses souliers, bientôt, bâilleraient comme des huîtres. Cela le fit rire. Avec de pareils godillots, sa vieille veste achetée une livre à un « Cornish Tailor » et son vieux pantalon de flanelle aux genoux pochés, il était bien venu à juger et à condamner les exigences de ces doux jeunes gens bien élevés! Quant à essayer de s'exprimer pour de bon, dans un journal ou une revue, il savait à quoi s'en tenir. En province, il avait essayé : les révolutionnaires le prenaient pour un anarchiste, les anarchistes pour un réactionnaire. Toujours le chien perdu. Un chien de pauvre : hirsute et déplaisant à voir, trop gros et trop solide même pour inspirer de la pitié. A se demander pourquoi il n'était pas pris en chasse par les gardiens de la paix... Oh! tout simplement parce qu'il n'était pas dangereux. Ni utile, ni dangereux, parfaitement nul. Tout juste un peu encombrant. Son salaire de traducteur aurait pu sauver de la misère des types plus intéressants. Et il ne voulait même pas être professeur. Il ne servirait jamais à rien. S'il sortait de sa nullité, ce serait pour devenir dangereux. Puisqu'il ne lui était pas permis d'aimer, il saurait haïr... Des mitrailleuses et des bombes. Les discours de Corbin et des autres lui donnaient sommeil encore plus que les cours. « Qu'attendent-ils donc pour me tuer? » Il fit un sourire à un agent qui passait.

Il s'assit sur le banc le plus proche de l'entrée et feuilleta ses notes. « Influence de la Bible au XVIIe siècle. » Une belle série de paragraphes pleins d'idées ingénieuses et plausibles. Il secoua la tête : hypothèses et constructions gratuites. En consacrant toute sa vie à cette étude, on n'assemblerait qu'un maigre faisceau de probabilités. Ce qui n'empêcherait pas les minuscules de traiter la question en quatre pages, avec le plus grand sérieux. Quelle rigolade! La Sorbonne remplirait aussi bien son office si elle ne proposait que des exercices de dialectique à propos des Grecs ou des Assyriens...

Et, tout d'un coup, Françoise fut près de lui.

Il se leva précipitamment et les notes s'éparpillèrent. 'rançoise se baissa pour l'aider.

— Voilà toujours le sentiment religieux, dit-elle. Et un rand morceau du style de Milton... Je me suis réveillée à euf heures. Il y a bien deux mois que je n'avais pas si bien ormi.

— Bon, quand vous aurez encore des insomnies, vous aurez ce qu'il faut faire.

— Ne vous fâchez pas. J'étais si fatiguée.

— Je ne me fâche pas. Mais vous avez l'air solennel omme si vous veniez m'annoncer la mort de quelqu'un.

Françoise ouvrit de grands yeux. Gourgaud était surpris ui aussi. Il ne pouvait s'empêcher de parler de ce ton oupant.

— J'ai peut-être en effet des choses graves à vous dire... Iais ce sera pour plus tard. Il fait si beau.

— Bien.

Françoise avait enlevé la veste de son tailleur. Son bras u était là, frais et rebondi. Incroyablement tangible. Gourgaud détourna la tête. Il n'avait jamais cette impresion, quelques mois plus tôt. Décidément, il y avait chez 'rançoise quelque chose de nouveau qui le rendait plus udacieux mais qui le faisait sourdement souffrir.

Ils s'assirent près du bassin où les cygnes évoluaient aresseusement.

— Vous ne trouvez pas que les cygnes ont des yeux de erpent? dit Gourgaud.

— Mais pas du tout... Ils ont de très beaux yeux. Quand 'étais petite, je pensais que les jolies dames du temps des hevaliers avaient des yeux comme ça.

— Elles avaient peut-être, en effet, de très beaux yeux e serpent. Il leur fallait tellement mentir, en ce temps-là, vec les imbéciles d'hommes qu'elles avaient.

— Mais, s'écria Françoise, comme vous êtes dur, ce matin. 'e ne vous ai jamais vu comme ça.

— C'est parce que vous ne m'avez jamais vu seul.

— Si. Au moins une fois.

— Exactement une fois. J'ai une excellente mémoire,

moi. Mais cette fois-là, j'étais stupide. Il me semblait que vous n'étiez pas une femme.

— Ah! Et maintenant, je suis redevenue une femme... Une femme comme les autres.

— Non, dit-il, pas comme les autres.

Françoise ouvrit son classeur et promena un doigt tremblant parmi les feuillets.

— Si nous parlions de George Eliot, proposa-t-elle en levant vers Gourgaud un regard étrangement craintif.

— Pourquoi pas?

Il ricanait, mais ce regard le bouleversait. Lui qui n'était pas jaloux de voir Françoise se promener tout près de Carassan, voilà qu'il était jaloux maintenant... C'était Carassan qui l'avait ainsi transformée. Dès qu'un homme parlait fort, maintenant, elle avait ce regard de femme qui accepte un maître.

Un des nombreux couples qui cherchaient des bancs tranquilles vint s'installer à quelques pas. Le garçon parlait en tendant la bouche exactement comme un petit chien qui s'apprête à prendre le morceau de sucre longtemps attendu. La jeune fille, très bien habillée, faisait tout à l'heure des mines distinguées. Maintenant elle semblait satisfaite, non pas d'une manière distinguée, mais simplement comme si elle se fût grattée juste à temps pour calmer une vive démangeaison.

Françoise parlait de George Eliot. Gourgaud ne put s'empêcher de rire.

— Ça ne vous intéresse pas, dit-elle, mes pauvres petites idées. D'ailleurs, vous avez raison : il faut bien se reposer un peu.

Ainsi, elle ne pensait encore qu'à son concours... Elle avait croisé ses mains derrière sa nuque et regardait le ciel, parfaitement inconsciente de la coquetterie de ce geste. C'était irritant.

Gourgaud, par pure brutalité, lui saisit le bras à pleine main, juste au-dessus de l'épaule, là où il était le plus renflé, le plus velouté. Françoise sursauta et posa une main sur le poignet de Gourgaud, sans toutefois essayer sérieusement de se libérer. Elle souriait, les lèvres tremblantes. Comme

es lèvres tremblaient!... Elle ne se fâchait pas, elle le regar-lait droit dans les yeux, comme si elle y lisait un ordre néluctable. Il lui semblait qu'elle ne lui résisterait pas, u'elle ne pourrait pas lui résister, s'il la prenait dans ses ras. La tentation le faisait trembler, lui aussi. Il détourna a tête, revit le parc, les cygnes orgueilleux qui glissaient ur le lac. Si beaux, si sûrs du prestige de la beauté!...

Il lâcha le bras de Françoise et dit :

— Après tout, nous pouvons bien parler de George Eliot.

III

Gourgaud préparait lui-même son café et y ajoutait un etit filet baveux de lait condensé. Puis, les jours où il avait ours, il se rendait à pied à la Sorbonne.

En plein mois de mai, il se mit tout d'un coup à faire un emps d'automne. Gourgaud descendit d'un pas assez alerte 'avenue des Gobelins, mais il devint triste en arrivant au nilieu de la rue Claude-Bernard, qui sentait déjà le Quartier Latin. Le ciel, gris comme en novembre, lui rappelait avec nsistance ses espoirs du passé. Il secoua la tête et fredonna, entre ses dents, sa sourde chanson sans paroles.

Il était toujours un étranger, à la Sorbonne. Carassan lui avait dit, après sa leçon : « Tu vas les voir accourir, mainte-nant. » En effet, il avait eu sa quinzaine de popularité. Des ypes hautains, qui avant semblaient ne pas le voir, venaient vers lui et disaient : « Des choses intéressantes, dans cette eçon... On pourrait en reparler. Je m'appelle... » Le brillant Garguille lui-même lui offrit de participer aux séances de on groupe de travail, ce qui était un honneur tout à fait exceptionnel.

Puis, sans raison apparente, tout le monde fit volte-face. On se contentait de le saluer d'un air gêné. On ne lui deman-dait plus son avis, on ne l'invitait plus à se joindre aux tra-vaux de groupes... Gourgaud se douta bien que Bergaillot ouait un rôle important dans l'agencement de ce curieux mouvement d'ensemble. Mais que pouvait-il donc raconter? Et dans quel but?... Gourgaud, quand il lui arrivait de cou-

doyer Bergaillot, dans un couloir ou dans l'escalier de l'Institut, avait envie de lui poser la main sur l'épaule et de lui demander pourquoi il lui en voulait. Mais il y avait, dans le regard de l'autre, une lumière froide qui le décourageait. Gourgaud eût été moins rebuté par de la haine ou par un franc mépris que par cette expression lointaine, un peu distraite, qui lui révélait une espèce humaine entièrement différente de tout ce qu'il avait jusqu'alors connu ou imaginé. Il n'avait eu des impressions du même genre qu'en s'amusant à regarder bien en face des animaux parfaitement impénétrables : poissons, serpents ou insectes. Quelquefois, les mains lui démangeaient de saisir cette petite tête blanchâtre et de l'écraser contre un mur. Mais un geste de ce genre lui semblait le plus souvent déplacé : Bergaillot n'était pas assez humain pour être haïssable.

Cependant, les amies de Françoise lui témoignaient une certaine sympathie. Elles étaient trop fières, trop « supérieures » (comme disaient en ricanant les minuscules) pour prêter l'oreille à des ragots. Elles affectaient de parler très familièrement à Gourgaud : « Alors, ce vieux Gourgaud, ça va?... Toujours prêt à bouffer du romantique? Bon appétit. » Elles gardaient d'ailleurs le ton de la belle dame qui fait un tour du côté des soutes. Il se considérait pourtant comme leur favori, car elles paraissaient ne pas savoir que les autres existaient. Huguette de Chamond, la plus grande, la plus fragile, la plus distinguée, avait un jour déclaré : « Leur agreg, je voudrais l'avoir pour la jeter au premier collé. Rien que pour voir la gueule que ça fait, un agrégatif, quand ça dit merci. » Le mot n'avait pas été perdu. De sourds ricanements s'élevaient un peu partout quand la belle Huguette interpellait bruyamment, par-dessus trente têtes, une de ses deux ou trois amies. Et si elle avait l'imprudence de parler de son chauffeur, c'étaient de véritables glapissements : « Ah! mon Dieu, ma voiture, et mon chauffeur... et ma femme de chambre, ma chère!... Ah! mon Dieu-mon Dieu-mon Dieu-mon Dieu! » C'était assez amusant. Mais Gourgaud comprenait bien que les jeunes filles trop élégantes étaient encore plus détestées que lui. Elles ne ressemblaient pas aux autres; cela suffisait. Jusqu'à Françoise (dont la natu-

relle gentillesse gagnait la bienveillance des pédagogues déjà adonnés au col raide), qui souffrait un peu des haines suscitées par Huguette. On avait une façon de lui dire : « Certaines de vos amies », qui valait une condamnation...

Les copains de Rosenstein, qui parlaient avec importance de leurs comités et se donnaient des airs durs et sombres, faisaient bon visage à Gourgaud. Après la leçon sur le romantisme, leur amabilité devint presque gênante : chaque semaine, l'un d'eux lui glissait dans la main une invitation à quelque conférence. En fin de compte, Gourgaud, intrigué par les soudaines ardeurs politiques de Carassan, avait assisté, dans un petit café, à quelques réunions du G. U. R. ou Groupe Universitaire Révolutionnaire. Abasourdi par l'éloquence frénétique qui s'y débitait, il s'était bien gardé de prendre la parole ou de confier ses impressions à quiconque.

Corbin seul l'impressionnait un peu. Il usait assez discrètement de sa toison rousse et de sa voix cinglante, s'efforçant toujours de dépouiller ses discours de toute éloquence. Chez lui, l'éclat du regard et le durcissement des traits ne servaient pas seulement à composer un masque de circonstance. Il parlait de la Révolution comme les croyants de Dieu, avec une simplicité dans la certitude qui remettait tout en question.

Par Carassan, qui allait de plus en plus souvent au G.U.R., Gourgaud apprit que Corbin était agrégatif de lettres et normalien. Il assista à plusieurs entretiens entre Carassan et Corbin. Le jeune communiste ne regardait jamais Gourgaud, et ne lui adressait jamais la parole. Sans doute méprisait-il systématiquement tous ceux qui n'étaient pas inscrits à son parti. Pourtant, il traitait Carassan, qui n'était pas communiste, avec toutes sortes d'égards. Évidemment, ils avaient été en cagne ensemble... Leur entente datait d'avant l'âge de la politique.

Depuis le soir de la mort de Tranchard, où leur amitié avait reçu sa consécration, Gourgaud ne savait jamais très bien où il en était, avec Carassan. La communication des « notes » tant raillées par Hilda n'avait rien changé. Gourgaud estimait trop Carassan pour lui jeter un banal « Très

intéressant » ou « Très bien ». Timidement, il avait expliqué qu'il ne sentait pas personnellement l'intérêt de « l'Être Social ». Encore moins voyait-il, n'étant pas spécialiste de philo, la portée de l'ouvrage en projet.

Carassan avait de bizarres accès de fureur contre ses professeurs. « Leur Sorbonne, disait-il, elle me dégoûte. Je ne resterai pas dans l'Université; j'aimerais mieux être matelot, ou manœuvre. » Gourgaud s'attendait à le voir conclure : « Je pars dans huit jours. » Mais Carassan ne partait pas. Hilda était vendeuse aux Galeries, maintenant, mais elle continuait à coucher chez Carassan. Grendale traînait aussi souvent entre le fauteuil et le divan. Les « notes », sur la table, formaient un tas légèrement grossi...

Tout en s'installant à sa place habituelle, loin de la fenêtre, Gourgaud jugeait sévèrement ses naïvetés d'autrefois. Tout l'avait déçu : Carassan n'était pas un héros, ni Françoise une déesse. Et il n'avait pas trouvé, parmi les étudiants, la camaraderie vivifiante dont il rêvait. Certes non!

Avec lassitude, il regarda les éternels petits garçons à leurs jeux. Laperre, qui avait une figure rouge, luisante et ronde comme une pomme du Canada, feignait de vouloir dévorer le long et lunaire Despereau. Leur compagne habituelle, Lucienne Trévoux, faisait des mines effarouchées, s'agrippait à la manche de Laperre et, du revers de sa main, lui frappait de grands coups sur l'épaule. En fin de compte, Laperre la saisit à pleins bras, la souleva et la fit tournoyer deux ou trois fois, parmi les piaulements scandalisés de la bande.

— Ah! c'est Laperre, s'écria un spirituel jeune homme. Ça ne m'étonne pas. Il en vaut deux, comme chacun sait.

— Idiot! dit Lucienne en élevant très lentement ses épaules, qu'elle savait dodues et appétissantes.

Une grande fille noirâtre, qui enseignait dans un collège libre, dirigeait vers le groupe des sourires tout sucrés d'indulgence. Personne ne faisait attention à elle. Le « Pruneau », tout aussi dédaigné, baissait les yeux sur sa feuille d'un air redoutablement coquin.

Un des petits garçons « sportifs » fit une entrée majes-

tueuse. Comme il se rasait les tempes, ses oreilles énormes ressemblaient à d'étranges et barbares ornements. Les épaules de sa veste à martingale en tweed vert mousse dépassaient ses épaules maigres d'au moins cinq centimètres. Il serra la main de Lucienne qui fit une rapide grimace : hommage traditionnel à la poigne du « sportif »...

— Voilà le plus beau, dit Laperre, le plus fringant, le plus fier... en fait, le roi des canassons!

— Tu veux que je te sorte ? demanda le sportif, menton haut, très gentleman.

— Pas méchant, pas méchant, fit Laperre en tapotant respectueusement les fausses épaules de l'autre, ce qui plissa l'étoffe en curieuses grimaces.

Ces sportifs-là ne mettaient jamais les pieds sur les terrains ou dans les gymnases. Le grand maigre que Laperre saluait du titre de roi des canassons paraissait dix-huit ans. Mais il en avait vingt-neuf et s'était fait coller huit fois. Il affirmait que, chaque année, sa performance s'améliorait d'un point et qu'il n'était pas loin de « passer la barre ». Apparemment, toute sa réputation de sportif tenait à ce goût pour le jargon des stades. Peut-être aussi à la dimension de ses oreilles... Il s'appelait Bourin, ce qui donnait à Laperre quelques occasions de se venger des calembours dont lui-même était constamment victime.

Gourgaud aurait bien voulu parler à Françoise. Mais comme elle entra en même temps que Garguille, il resta prudemment dans son coin. Ce Garguille, l'étudiant le plus brillant et le plus admiré du cours, l'intimidait par ses gestes autant que par ses propos. Il tendait ses doigts reptiliens, les repliait, les enroulait et les entortillait selon mille figures savantes. Au-dessus de sa lèvre, une fine moustache s'arrêtait exactement aux coins de la bouche. Cette moustache avait sans cesse des tremblotements et des retroussis énigmatiques. Au moment où Garguille allait s'asseoir à côté de Françoise il devait chercher un mot : son index d'une longueur incroyable exécuta dans l'air un rapide mouvement de vrille qui aboutit brusquement entre ses yeux. Il soupira, laissa glisser le bout de son doigt autour de son sourcil, puis le long de son oreille, fit un sourire qui révéla, dans un éclair,

ses longues dents... Enfin il prononça le mot, en deux claquements de lèvres secs comme des coups de pistolet. L'infinie complication de cette mécanique ahurissait Gourgaud.

— Voyons, dit Laumont en étalant devant lui des fiches et quelques feuilles de papier blanc. J'ai proposé deux nouveaux sujets, la semaine dernière. Le premier, sans difficulté, a été attribué à M. Garguille. Pour le second il y avait beaucoup trop de candidats. Il s'agit de « L'amour dans le roman du XIXe siècle »...

Une douzaine de mains se levèrent aussitôt. Des doigts claquaient furieusement.

— Je sais, dit le professeur, que chacun se croit, sur ce genre de sujets, des idées originales. Mais nous avons ici une compétence : Mlle Clarel nous a donné un fort bon mémoire sur un sujet voisin : « La peinture des passions par les Victoriens ». Voudrait-elle se charger de cette leçon?

Une grande jeune fille à la chevelure joyeusement ébouriffée se leva et dit d'un élan :

— Oui, oui, monsieur. C'est moi... Je veux bien faire l'amour.

— Bravo! cria quelqu'un.

Un large rire emplit la salle et prit, dans le coin des minuscules, les proportions d'un cyclone dans une volière.

Gourgaud avait très envie de rire, lui aussi. Mais son rire fut aussitôt étouffé par le rire des autres. Il l'avait déjà entendu, ce rire, sortir de cent cinquante bouches hostiles. Il ne pouvait pas rire avec ces gens qui le méprisaient. Il n'avait jamais pu rire, ni chanter, devant des ennemis. Ce fut un soulagement pour lui quand la voix paisible de Laumont couvrit les gloussements attardés d'un petit garçon.

A la fin du cours, Gourgaud, le nez dans ses notes, s'attarda un peu. Il espérait que Françoise l'attendrait. En effet, dès qu'il arriva dans la cour, il la vit s'avancer vers lui, de sa curieuse démarche hésitante et vive. Elle ressemblait à une biche apprivoisée à moitié, prête à s'enfuir d'un bond au premier geste suspect... Et voilà, en effet, qu'elle détournait la tête et s'en allait précipitamment, en se mordant les lèvres. Qu'avait-elle donc?

— Il faut que je te parle, dit près de lui une voix un peu auque.

C'était Madeleine Gutman. Gourgaud, furieux, faillit ire : « Fous-moi la paix. » Mais elle était pitoyable, avec ses eux battus et sa bouche maladroitement maquillée.

— Qu'est-ce qui t'arrive? demanda-t-il.

— Accompagne-moi jusqu'au Dupont. Il faut que je 'explique.

— Non. On va remonter le boulevard ensemble. Je vais éjeuner à la Cité. A pied... Pas le rond.

Malgré lui, il avait insisté sur les derniers mots.

— Oh! non, dit Madeleine Gutman avec un sourire triste, e ne veux pas te demander d'argent. Il s'agit de Bergaillot.

— Bergaillot?

— Oui. Il vient à la salle de lecture, où je suis bibliothé-aire, et il me dit des cochonneries devant tout le monde...

— Mais d'abord, interrompit Gourgaud, pourquoi es-tu ibliothécaire?

— C'est pour passer mon oral de diplôme. Si je ne me ets pas un peu bien avec Mougeron, il me collera sûrement. m'a déjà collée quatre fois à la licence. On dit qu'il est entil avec les bibliothécaires.

Gourgaud haussa les épaules. Cette pauvre Gutman 'était pas une mauvaise fille, mais elle agissait toujours 'après quelque « on dit » ou selon le bon plaisir de quel-u'un. N'importe qui obtenait d'elle n'importe quoi, à ondition d'insister cinq minutes.

— Tu comprends, expliqua-t-elle, il voit mes heures de ervice affichées et il vient toujours quand je suis là.

— Mougeron?

— Penses-tu... Bergaillot. Je ne sais pas ce qu'il a contre oi.

— Tu as couché avec lui?

— Oh! il y a très longtemps... Ce n'est sûrement pas à ause de ça. Il se met en face de moi et ne cesse de lancer des éflexions. Au début je faisais semblant de rire. Mais depuis uelque temps, il devient violent. L'autre jour, comme je le riais de ne pas déranger ceux qui travaillaient, il a dit :

« Quand on couche avec des types qui seraient à leur place en prison, on ne donne de conseils à personne. »

Gourgaud se sentit pâlir. Madeleine Gutman l'examinait.

— Il a fait des allusions, reprit-elle timidement, qui m'ont fait comprendre qu'il s'agissait de toi. Certains détails physiques...

Gourgaud ricana. L'euphémisme était joli.

— Je suppose, dit Madeleine, que c'est de la pure invention. Mais je préférais t'en parler. Il devient intenable. Je ne me décide pas à le mettre à la porte. Il a tellement l'air de compter sur ma peur...

Elle se tut. Et tout à coup, les larmes lui vinrent aux yeux.

— Le salaud! cria-t-elle. Qu'est-ce qu'il me veut? Quel goujat! Quel sale type!

Elle tira son mouchoir pour s'essuyer les yeux, puis se mit à le déchirer à coups de dents.

— Si tu savais ce qu'il raconte, dit-elle entre ses sanglots. Que je vais avoir des petits singes, des monstres... Il me le dit en ayant l'air de blaguer, mais il parle assez fort pour qu'on l'entende. Le salaud! Je le tuerais, oui, je le tuerais si je pouvais.

Gourgaud était stupéfait. Cette fille d'habitude si humble, qu'il croyait dépourvue de toute sorte d'amour-propre, cette fille que le premier venu pouvait tenir à merci, voilà qu'elle rugissait! il lui restait donc un peu de vanité... Même pas. Elle tenait seulement à son droit de supposer qu'elle pouvait encore tromper un peu son monde.

Gourgaud était tout de même apitoyé.

— Quand vas-tu à la salle de lecture? demanda-t-il.

— Tous les deux jours : lundi, mercredi, vendredi, de dix à douze.

— Bon. J'irai aussi. J'ai justement l'intention de dire deux mots à Bergaillot.

— Ça ne va pas faire d'histoires, au moins.

— T'en fais pas. Il suffira que je lui parle.

— Mais... cette histoire de prison?

— Penses-tu. Il a des visions. Tu n'auras qu'à faire comme si tu n'entendais pas. A bientôt.

IV

Gourgaud n'avait pas la moindre envie de rencontrer Bergaillot, ni à la salle de lecture, ni ailleurs. Mais il était décidé à faire cesser la comédie dont Madeleine Gutman était la victime innocente : pas de discussion possible; il ne se déroberait pas.

Pour s'encourager, il s'ingéniait à imaginer des scènes qui tournaient bien. Bergaillot le prenait d'abord de haut mais acceptait finalement d'avoir avec lui une franche explication. Ou encore il s'esquivait, saisi de crainte devant l'allure menaçante de Gourgaud qui, magnanime, se contentait de le rejoindre et de le rassurer. Mais ces histoires vraisemblables n'étaient pas satisfaisantes. Aucune ne résistait au souvenir d'un seul regard des yeux noirs, toujours un peu trop humides, de Bergaillot.

Le surlendemain de sa conversation avec Madeleine, Gourgaud se chercha toutes sortes de prétextes pour ne pas quitter sa chambre. Il rangea ses livres et ses papiers, relut deux anciennes dissertations. Il cira même ses souliers, ce qui ne lui était pas arrivé depuis au moins deux mois. Enfin, il dit : « On est vendredi. Il faut que j'y aille. » Quand il arriva devant la gare du Luxembourg, il vit qu'il était plus de dix heures. Une matinée perdue! Cela ne l'attristait pas beaucoup; il n'avait envie que de traînasser.

Les étudiants n'avaient plus du tout l'air insouciant. Leur gaieté bruyante et tendue agaçait étrangement les nerfs. Le nombre des couples aux mines averties et supérieures avait augmenté tout d'un coup. Il faisait si chaud!... Les éternels petits vieux du Quartier Latin, remarquables pour leurs fines barbiches et leur pâleur mitée, s'affalaient contre les guéridons des terrasses et buvaient leurs bocks avec des mines discrètement héroïques. Des jeunes filles, vêtues à la diable de robes bigarrées et légères qui ne leur allaient pas du tout, à cause de leurs fronts sillonnés de rides sévères, sautillaient et riaient aigrement. Leurs compagnons, pourtant, ne semblaient pas d'humeur folâtre. Ils

avaient la même pâleur que les vieux à barbiches, leurs aînés en retraite. Et leur prétentieuse nonchalance révélait, en fait, une évidente faiblesse des genoux. Tout ce monde riait beaucoup. Cependant les visages portaient presque tous les marques les plus authentiques de la mélancolie et du découragement : fronts torturés, moues dégoûtées, regards fuyants et mous... Pas un seul rire naturel. Ils riaient d'énervement. Ils cherchaient des mots, toujours des mots, pour se chatouiller, pour se forcer à rire davantage.

Trois jeunes filles se passaient une lettre et en lisaient tout haut des passages. Cela les faisait rire aux larmes. Gourgaud saisit quelques mots : « ...merveilleuse surprise... ma seule pensée... ». Un imbécile qui s'était exercé à faire une déclaration d'amour en style sorbonnard, sans doute. Comme s'il y avait place pour l'amour, à la Sorbonne! Ces trois-là paraissaient tout de même gaies. Trop jeunes pour avoir compris. Elles ne rigoleraient plus à l'âge du concours. Mais elles auraient peut-être la chance, ou la sagesse, de filer avant... « Je suis injuste. Il doit y avoir un Quartier vraiment jeune. Mais ce n'est pas pour ma gueule. Voilà tout. »

Son Quartier Latin à lui serait toujours morne, harassé, dominé par l'influence maléfique de Bergaillot. Dans l'aspect de tous les étudiants, il ne pouvait s'empêcher de chercher des ressemblances avec cet étrange ennemi. Fade blancheur de la peau, souplesse glissante, précision et rapidité fébrile du langage... Ce Bergaillot lui dénaturait la lumière du jour.

L'occasion était venue d'en finir par une bonne explication. Gourgaud se sentait parfaitement calme, incapable de colère. Il ne se passerait donc rien d'ennuyeux.

Dès qu'il fut entré dans la première salle de la bibliothèque, dans la riche lumière qui emplissait les fenêtres, Gourgaud se trouva extraordinairement allégé, presque joyeux. Tout ici était sourire : Bergaillot ne pouvait être bien redoutable.

Madeleine Gutman, de son petit bureau placé près de la porte, lui fit un signe de la main, secoua la tête comme pour dire : « Il n'est pas là », et poussa un soupir de soulagement. Gourgaud lui dit bonjour et, du même élan, adressa un salut amical et familier à Gorbeuf, un agrégatif haut de deux

mètres, à qui il ne parlait jamais. Gorbeuf, surpris, répondit d'un sourire. Tout allait bien. Avec aisance, Gourgaud s'approcha de Madeleine et demanda une histoire de l'Angleterre.

— Oui, n'importe laquelle. Je veux me distraire un peu.

— Drôles de jeux...

Elle s'éloigna vers la salle des réserves, revint avec un gros bouquin à couverture brune et murmura :

— Il t'aura peut-être vu entrer... Si je pouvais en être débarrassée !

— Peut-être, dit Gourgaud.

Il alla s'installer à l'autre bout de la pièce, persuadé qu'il avait eu tort d'attacher la moindre importance à ce petit froussard.

Pourtant, quelques minutes plus tard, quand Bergaillot entra, Gourgaud eut le cœur serré et ses doigts commencèrent à trembler.

— Bonjour tout le monde, dit Bergaillot d'une voix suave.

Gourgaud répétait avec application : « Je ne veux rien faire, simplement lui parler », mais il ne savait plus bien ce que ces mots voulaient dire. Il compta le nombre de pas qui le séparaient de la porte et se félicita de s'être placé tout contre le mur du fond. Quand il se mêlait aux bagarres de son village, il jetait ainsi un premier regard vers l'issue la plus proche. Tout de même, les autres n'allaient pas l'attaquer pour prêter main-forte à Bergaillot...

D'un air enjoué, Bergaillot feuilletait un livre et fredonnait : « Should old acquaintance be forgot and never brought to mind. » Il s'assit à la table la plus proche de Madeleine, tournant le dos à Gourgaud. Au bout de cinq minutes, il parut absorbé dans sa lecture.

Gourgaud, presque décidé à s'en aller, se leva et regarda Madeleine. Elle était pâle et tremblante comme une gamine qui craint un coup. Gourgaud se rassit lourdement. Il ne pouvait pas la laisser seule.

Les dix ou quinze étudiants qui étaient là devaient connaître les habitudes de Bergaillot. Bientôt, quelques-uns commencèrent à toussoter et à frotter leurs pieds contre le

plancher, comme font, au théâtre, les spectateurs impa-tients. Bergaillot recommença à chanter entre ses dent: Gourgaud voyait sa peau trop blanche et son menton mou moins saillant que la pomme d'Adam disproportionnée Comme il le haïssait!... Chaque fois qu'un étudiant faisai un bruit d'appel, Bergaillot se crispait et remuait les épaule: Il était visiblement prisonnier de son auditoire. Les salauds Ils ne pouvaient pas se priver d'un seul de leurs minuscule plaisirs gratuits : « Messieurs les habitués... »

Bergaillot fredonnait, cette fois, un air que Gourgaud n connaissait pas. Peu à peu des paroles émergeaient d'un fon de bourdonnements vagues. Les étudiants, calmés, tendaien l'oreille. Gourgaud distingua les mots « singes fidèles » qu rimaient avec « douces mamelles ». C'était à peu près inoffen sif. Mais un rire sourd et fort se propageait lentement dan la salle.

Tout à coup, Madeleine Gutman se leva, blême.

— Sortez, cria-t-elle, sortez, sale avorton! Mal fichu Infirme! Sortez ou je vous...

Elle éclata en sanglots et se laissa tomber sur sa chaise

Gourgaud s'était levé, mais il n'avait pas fait un pas Bergaillot s'élança vers la porte. « C'est absurde, pens Gourgaud, il ne faut pas qu'il sorte, il faut qu'on s'explique. Et il bondit, passa devant Bergaillot et lui fit face.

Bergaillot recula jusqu'au milieu de la pièce. Tous le autres, debout, tournaient vers Gourgaud des visages d cauchemar : des bouches ouvertes, des yeux vides qui parais saient regarder beaucoup trop loin...

— Si tu me touches, toi, haleta Bergaillot, je te ferai bien partir d'ici.

— Mais, dit Gourgaud avec sincérité, je ne veux pas t toucher. Je veux t'expliquer...

Dans son effort pour être persuasif, il avançait la mai tendue, à pas courts et pesants. Il lui semblait qu'il portai un fardeau à la limite de ses forces. Bergaillot recula encor et cria :

— Laisse-moi. N'approche pas... Si tu fais un pas d plus, je le crie à tout le monde, ce que tu as fait.

Gourgaud sentit qu'il continuait d'avancer, comme une

ourde machine. Il aurait pourtant bien voulu s'arrêter...

— Je veux t'expliquer, répéta-t-il.

— Laisse-moi, hurla Bergaillot, les yeux hors de la tête. e le dirai où il faudra, que tu as été en prison.

Gourgaud, cette fois, se précipita vers lui. Non pas avec intention de le frapper, mais pour l'empêcher de parler. ergaillot fit un bond en arrière, se cogna la tête contre le nur et vint buter contre le bras tendu de Gourgaud.

— Je veux seulement t'expliquer...

Bergaillot s'accrocha à sa manche et lui lança un coup de ied sur le tibia. Gourgaud éprouva une si vive douleur qu'il e put retenir son poing. Cela fit un drôle de bruit, comme 'il avait écrasé, sous son pied, plusieurs noisettes à la fois. ergaillot tomba, se pelotonna, demeura sur place, comme ne loque.

Gourgaud recula et dit :

— Je ne voulais pas... C'est un petit accident.

Un étudiant l'interrompit :

— Attention ! Voilà Mougeron. File !

Gourgaud se précipita vers la porte. Dans la rue, il cessa e courir. Sur sa main droite, il vit une large tache de sang. Je me suis écorché. » Mais il ne trouva pas la moindre écor-hure. Ce sang n'était pas à lui.

GEORGES MAGNANE.

A cause de la présente exiguïté de nos numéros, nous n'avons u publier que la première partie de ce grand roman de Georges Magnane, dont le texte complet paraîtra bientôt aux Editions de a N. R. F.

PARTIE REMISE

J'étais, ce mardi matin 27 mai, dans mon bureau du Mercure, à mon habitude. On vient m'annoncer Gaétan Sanvoisin. Il m'avait prévenu de sa visite, à son prochain passage à Paris. Il m'a plu dès le premier jour et je crois que je ne lui ai pas déplu. Il avait, ce matin, plus qu'à l'ordinaire, sur le visage, cet air malicieux que j'aime tant chez les gens (1). A peine assis dans le fauteuil des visiteurs : « Je vous apporte une nouvelle... Vous savez qu'on a annoncé votre mort en zone libre. » Je le regardai. Ma mort, en zone libre! Alors que j'étais là, si bien vivant, d'un physique encore si alerte, d'un moral si excellent, comme toujours à me moquer de tout et de moi-même, comme toujours pestant contre tout et ne trouvant rien de bien! J'éclatai d'un rire!... Je trouvais la chose extrêmement drôle et m'en sentais l'esprit réveillé en diable. Sanvoisin continuant : « Je vous apporte même quelques articles nécrologiques que j'ai découpés et mis de côté pour vous les remettre en venant vous voir. » Jusqu'à des articles nécrologiques! Décidément, c'était complet. J'étais bien mort. Sanvoisin tirait en effet de sa poche et me tendait trois longs articles où, dès le titre, je suis déclaré défunt, sans conteste : un article d'André Billy dans *le Figaro littéraire*, un article signé J. R. dans *la Montagne*, de Clermont-Ferrand, un article signé Le Reporter, dans *le Journal*, — me disant qu'il avait d'abord hésité à m'apprendre la nouvelle et à me remettre ces « papiers » ne sachant trop l'effet qu'ils produiraient sur moi (2). « Eh!

(1) Il porte aussi un nom que je voudrais bien porter et qu'il eût de l'effet dans la réalité.

(2) Comment, et où, en premier lieu, est née la nouvelle, affirmative au point d'avoir suscité ces articles? Sanvoisin qui réside,

bien, lui dis-je, vous voyez comme je le prends. Voyons!... Comment avez-vous pu penser?... Je le répète : c'est extrêmement drôle. Sans compter que c'est superbe! Cet intérêt à ma vie ou à mon trépas! Vallette qui me disait que je suis connu de quatre cents personnes! Ce que je trouvais déjà très beau! Et il y a encore l'agrément! » Sanvoisin me regardait, riant lui aussi, maintenant. « Tous tant que nous sommes, les petits, les grands, nous nous demandons quelquefois ce qu'on dira bien de nous quand nous n'y serons plus et qu'on n'aura pas à se gêner. Nous voudrions bien le voir! Eh! bien, moi, je vais pouvoir le voir, je vais savoir à quoi m'en tenir. Convenez... C'est une chance qui n'arrive pas à beaucoup. »

J'avais mis ces articles sur mon bureau, pour les lire dans la journée, quand j'en aurais le loisir. J'avais rendez-vous à midi, boulevard de Clichy, pour déjeuner avec une dame. Pour un mort!... Obligé, par mon retard, de prendre le Métro, dont j'ai horreur, circulant toujours à pied, si loin que j'aie affaire. Je m'y trouvai pressé à l'extrême dans le surnombre des voyageurs à cette heure. Ma mauvaise vue m'empêchait de surveiller l'approche de la station où je devais descendre. Je devais m'informer auprès de mes voisins. Une fort jolie femme du peuple, en cheveux, aux formes plantureuses au possible, m'interpellant de la place où elle se trouvait : « Je descends là aussi. Vous n'aurez qu'à me suivre. » Je m'inclinai autant que me le permettait la compression que je subissais. « C'est tout à fait aimable. » Et lui faisant compliment du regard : « Avec le volume que vous avez, j'aurai le passage facile. » Et le fait est qu'arrivé à destination, la suivant dans l'espace qu'elle créait, je passai comme un fil, recevant d'elle sur le quai un : au revoir? charmant. Je me jouais intérieurement, la considérant en la quittant, — Gallimard va encore me traiter d'« obsédé du nichon » —, la scène de Tartuffe, à l'inverse :

depuis l'Armistice, en province occupée, où il dirige le journal de son pays natal malgré ses recherches, n'a pu le découvrir.

On me dit aussi — Sanvoisin, Bertellemy, jusqu'à ma propriétaire! — que ces fausses annonces de mort sont un brevet de longévité. Nous verrons cela.

Ah! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de partir ôtez-moi ce mouchoir
Et découvrez ce sein que je désire voir.
Par de pareils objets mon âme est caressée
Et je me sens venir d'agréables pensées.

On voit bien que ma mort ne m'attristait pas beaucoup. Sanvoisin me dit que dès sa lecture de l'article de Billy, il lui a écrit pour lui exprimer sa surprise, lui dire que la nouvelle était certainement fausse, qu'il était à ce moment en correspondance avec moi, qu'on venait également de lui écrire qu'on m'avait « rencontré dans Paris ». Billy a donc su tout de suite que son article était prématuré. Comment l'a-t-il pris? En riant? Vexé? Se disant : « Voilà bien les amis... » Lui qui parle dans son article des débuts de notre amitié, quand il venait me voir presque chaque jour au Mercure, des mes deux vestons l'un sur l'autre, — redoutant le froid, et ne disposant que d'un pardessus un peu léger —, quand nous allions ensemble au théâtre, le meilleur se trouvant être le plus court et laissant dépasser l'autre (1), qui me décrit dans mon bureau, qui parle de la visite qu'il y fera quand il reviendra à Paris, de mon fauteuil dans lequel je ne serai plus et où un autre, peut-être, aura pris ma place, de ma plume d'oie qui aura disparu, de la grande peine que lui fait ma mort... C'est touchant, tout cela! Mais qu'il écrit donc avec négligence, — il écrit dans son article qu'il perd en moi « un ami redoutable » —, ses articles de journaux! Le passage sur mon fauteuil : « Son fauteuil sera vide, peut-être remplacé par un autre. » On ne sait trop si c'est le fauteuil ou moi. Parlant de mon enfance : « Il avait eu une enfance funeste. » Une enfance funeste? Il aurait pu écrire : peu heureuse, — pénible. Funeste? Mon enfance ne m'a nullement porté malheur. J'ai eu au contraire la plus grande chance

(1) Nous étions un soir aux Bouffes-Parisiens, à la première d'une comédie de M. Sacha Guitry. Tous les deux à l'orchestre, en attendant que le rideau se levât, Billy examinait la salle : hommes en habit, en smoking, femmes « en peau », parées de bijoux et de fleurs. « Nous sommes certainement ici, me dit-il, les deux individus qui ont le moins d'argent. — C'est bien probable, lui répondis-je. Pourtant, trouvez-moi, dans tous ces hommes, un seul qui ait deux vestons. Ils ont un habit, un smoking. Mais deux vestons! »

pour ce qui m'intéressait uniquement : écrire. Le reste n'a jamais beaucoup compté. J'ai le bonheur aujourd'hui de lire son article... Toujours aussi ses exagérations, pour « faire pittoresque », comme il me répondit une fois que je lui faisais de petits reproches à ce sujet, lui disant que le pittoresque doit être basé sur la vérité. « Au physique, un personnage indéfinissable, qui tenait du vagabond, du poète, du cabot et du défroqué. » Il est vrai qu'on se voit si mal! « On le rencontrait parfois rasant la grille du Luxembourg, en pliant sous un sac, — il aurait pu écrire : sous le poids d'un sac..., — de croûtes achetées aux regrattiers du Marché Saint-Germain » — ce qui est complètement inventé (1). Il a aussi daigné, vers la fin de son article, rassurer ses lecteurs : « Bien qu'il eût l'air d'un pauvre et dissimulât son linge sous des tricots, il était rigoureusement propre. » Ce qui revient à donner à entendre que, malgré ma mise modeste, je n'étais tout de même pas à ne pas prendre avec des pincettes. C'est une attention, cela! A quel point il a fallu qu'il me croie bien mort!

Et Rouveyre, lui, à Cannes, quand il a lu l'article de Billy, car il est lecteur du *Figaro*! Lui, le cynique, lui, l'égoïste,

(1) Il a laissé de côté, cette fois-ci : « un sac fait d'une vieille toile à matelas ».

Il est bien vrai que je me suis toujours moqué du qu'en-dira-t-on. On a pu me rencontrer, pendant la guerre 1914-1918, poussant une « poussette » chargée de sacs de croûtes que j'allais chercher chez un boulanger de la rue de Grenelle et que je ramenais dans mon bureau du Mercure, pour les emporter ensuite chez moi par portions. Mais de là à « un sac fait d'une vieille toile à matelas »?...

Quand je partis, parce qu'on était venu me chercher, pour Pornic, chez mes amis C..., en septembre 1914, je n'avais pas emporté de pardessus, croyant ne passer que quelques jours. C'était moi qui allais, le soir, faire les provisions à la ville, distante du chalet de quelques kilomètres. Un soir, il pleuvait à verse. Je pris un vieux sac à pommes de terre, je le garnis à l'intérieur de quelques journaux bien étendus et je m'en couvris les épaules, l'y maintenant avec une ficelle. J'allais partir, que les deux époux m'arrêtant : « Vous n'allez pas sortir ainsi! Que vont dire les voisins? — Mais, je m'en moque, moi, des voisins. En quoi cela peut-il les gêner? » Et je partis à mes commissions.

Après la même guerre, les lacets de souliers étant devenus d'un prix que je trouvais être un vol, je mis aux miens, pendant quelque temps, de petites ficelles, sans même me soucier de les noircir, ce qui éberlua Fagus lui-même. Que pouvait me faire ce qu'on en pouvait dire?

lui, le railleur, lui, le sans-scrupules, lui, le sans-cœur et l'impitoyable, lui, l'observateur jusqu'à la cruauté, et qui m'a révélé depuis notre éloignement l'un de l'autre une telle capacité d'amitié! Quelle peine il a dû avoir! Qu'il a dû être bouleversé! Il a dû en pleurer, je m'en porterais garant. A ce déjeuner avec cette dame, fort amusée elle aussi de cette histoire : « Il vous arrive toujours des choses extraordinaires. — La plus extraordinaire est certainement... » je regrette bien de ne pouvoir répéter entière ici la réponse que je lui fis, — comme je lui parlais de Rouveyre : « Vous devriez lui écrire un petit mot, pour le rassurer. » Non. Il a dû écrire à Billy, Billy lui répondre et le rassurer. Ensuite, il est depuis longtemps convenu entre nous deux, que, le premier qui partira, le survivant écrira l'article sur lui. S'il pouvait être resté dans la croyance de ma mort? S'il écrivait son article? S'il s'y laissait aller à sa vraie nature? S'il le publiait et que je puisse le lire? Des éloges, certes, des attendrissements, un chagrin vrai, les souvenirs les plus cordiaux, mais en même temps des pointes, des malices, de bonnes petites vérités désagréables. Quel régal pour moi! Quel plaisir j'aurais à le lire! Je n'aurai pas cette chance.

Quant à ce qu'on écrit de moi dans ces articles nécrologiques? « *Critique féroce et plein de talent... Célèbre dans les milieux littéraires par son talent original et grand... L'héritier de Chamfort... Ses portraits, ses pensées à l'eau-forte dignes de La Bruyère et de La Rochefoucauld... Une langue à la fois riche et dépouillée, aussi éloignée de la préciosité que de la sécheresse, et qui a la consistance charnue, la souplesse et l'alacrité du grand français classique... Portraitiste virtuose... Un pur classique qu'une ironie du sort a fait naître deux siècles après son temps... C'est le style du* Neveu de Rameau... *Cet extraordinaire* Passe-Temps... *La littérature perd en lui un de ses originaux les plus dignes de mémoire... Ce rare spécimen d'humanité : un homme qui sut être libre...* » Si vous m'aviez vu, le soir, chez moi, dans ma solitude, ces heures de la nuit, les seules, comme dans toute ma vie, que je vis pour moi, que recommence à me gâter toute cette racaille à T. S. F. avec son bastringue, lisant ces articles, allant d'éloges en éloges, de rapprochements flatteurs en

rapprochements flatteurs, célébré comme homme et comme écrivain? Je riais, je me moquais, j'éclatais de rire. « C'est de toi qu'on dit encore toutes ces belles choses? » Je me disais : « Tu as au moins ce mérite : tu es trop intelligent pour avoir jamais pensé tout cela, toi ». Mon Dieu! On a quelque esprit. On a quelque talent. Qu'y a-t-il là de quoi faire la roue? On a cela comme on est brun, comme on est blond. Je n'ai pas la bosse de l'admiration, même pour moi. Et le plus drôle, l'envers de la raillerie! comme toujours en pareille circonstance, je ne sais quelle tristesse... Quelle bizarrerie! Qui me l'expliquera?

Après tout, c'est peut-être vrai que je suis un « Cher Maître », comme des gens m'appellent quelquefois. Ce qui, encore, ne m'éblouit pas. On m'appelait déjà ainsi dans ma jeunesse, quand j'étais clerc d'avoué. Et on l'est si facilement aujourd'hui!

En tout cas, puisqu'il est fait, dans l'article de *la Montagne*, allusion à cette niaiserie et que j'en ai l'occasion : le jour que je serai mort pour de bon qu'on m'épargne une « Société d'Amis ». J'en ai trop ri de mon vivant.

Je déjeunais, comme je l'ai dit, après la visite de Sanvoisin, avec une dame... Ce déjeuner m'a gâté cette histoire. Quand il s'agit de moi, de mes écrits, de ce qu'on en dit, de toute cette mélancolie qui m'en vient, je préfère être seul.

PAUL LÉAUTAUD.

SUR PHÈDRE

L'un des trois ou quatre livres que je glissai dans ma valise, à la mobilisation, était un *Racine*. Je l'ouvris plus d'une fois les jours qui suivirent, dans un train, une grange, une caserne, ou la nuit, trop éreinté pour dormir, sur ce quai de gare où nous campions, une douzaine de paysans et moi. Et chaque jour, à toute heure, c'était une cohue anxieuse de troupes, de nouveaux appelés, de réfugiés ou de femmes accourues de tous les points de la France pour embrasser une fois encore leur mari ou leur fils au passage d'un train. Reprenant mon *Racine*, je n'y cherchais, je n'y trouvais pas un oubli, pas une autre terre, ni d'autres hommes, ni d'autres dieux. Je sentais certes qu'il représentait l'un des plus purs éléments de notre race, l'un de ceux qui se trouvaient remis en jeu et qu'il fallait à tout prix sauver; mais davantage encore, qu'entre cette œuvre, la plus belle et la plus haute que la France ait produite en ses heures de luxe et de recueillement, et cette détresse, cette convulsion d'un peuple, ces appels, ces plaintes, ces millions de drames obscurs, gauches, parfois burlesques, toujours lamentables, subsistait pourtant un secret accord.

Et ce n'était pas seulement parce que l'art suprême de Racine est nourri du même sol et du même sang qui donnent vie au plus inculte des paysans; mais parce que Racine, fidèle au rôle de tout grand poète, a su pleinement célébrer quelques-uns des Mystères où les hommes retrouvent enfin, portées par le chant jusqu'à la dignité de la légende, et par là-même expliquées et justifiées, leurs médiocres aventures individuelles. Son œuvre, comme celle de tout grand poète, mais peut-être avant toutes les autres en France, est un lieu de rencontre entre l'homme et ses divinités.

Quelques-uns seulement de ces Mystères, sans doute; et s'il est injuste de ne voir en Racine que le poète de l'amour, je ne me dissimule pas ses limites. Mais la voix, l'accent sont les mêmes quel que soit l'objet du culte; la transfiguration est la même, et le même, ce caractère sacré que revêt une pure tragédie.

Le poète tragique convie les hommes à la célébration de leurs destinées. Il choisit des personnages et des coups de fortune éclatants; il les dresse sur un monde qui ne semble avoir de raison d'être que d'attendre, de provoquer et de répercuter leur voix; il les pousse avec une implacable rigueur jusqu'à l'extrême limite de leurs possibilités. « Et voyez, c'est vous-mêmes et votre propre histoire. Découvrez en ces héros vos frères aînés, vos représentants, l'accomplissement de ce que vous auriez pu être, de ce que vous êtes vraiment au fond de vous-mêmes. Et cette tragique histoire, c'est la vôtre, mais portée à son point de perfection, délivrée des bassesses et de l'impureté qui vous donnaient le change. » Dans la solennité des gestes et des paroles, dans la puissance de l'incantation, le spectateur, ou plutôt le participant, reconnaît et salue, avec un mélange d'effroi, d'orgueil et de pitié de soi, la noblesse et la valeur unique de son infortune. Car ce qu'il voit célébrer, ce qu'il célèbre lui-même, c'est son écrasement, mais un écrasement soudain dressé comme une protestation, un reproche et un titre de gloire en face des puissances fatales qui l'ont provoqué, — donc comme l'égal de ces puissances, sinon en force, du moins en dignité. « Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt. » Cette conscience désespérée, c'est la base même et la raison d'être de la tragédie.

Rien ne me frappe plus en Racine que le sûr acheminement qui le conduit à cet esprit du poème tragique. *Phèdre* en marque à mes yeux l'apogée. Avec *Athalie*, il semble qu'à force d'obstination et de rigueur il en vienne à dépasser, à renier même ce qui jusqu'alors était son but et sa loi secrète; ce n'est plus l'homme dans son écrasement, qu'il célèbre, mais le Dieu qui l'écrase; l'homme, dans ce temple solennel, ne compte plus que comme instrument ou jouet de Dieu.

Telle est du moins la pensée du poète, et elle préside à cette rigide architecture, à cette savante répartition des lueurs et des ténèbres comme à l'inexorable évolution de la pièce. Sa pensée, sans doute, et sa foi; mais non peut-être son cœur tout entier, qui se souvient de ses longues amours et du pathétique visage de ses folles héroïnes; si bien qu'à l'insu de l'austère poète, parmi la théorie courbée et tremblante sous la main du Seigneur, c'est la violente figure d'Athalie qui se révèle comme la plus secrètement caressée.

Mais de *Phèdre*, si l'on peut dire que l'homme s'y trouve presque également écrasé, au point qu'il n'en est pas un personnage qui ne semble d'abord le pervers amusement de la fortune, cet écrasement du moins affirme sa grandeur. Nous y sommes moins étonnés par la force des dieux qu'émus par la haute infortune des héros. Phèdre, Hippolyte et Thésée ne nous apparaissent pas indignes de Vénus et de Neptune qui les frappent. Il faut dire plus : chacune des grandes passions qui conduisent cette tragédie, qu'il s'agisse de l'amour de Phèdre, de la colère de Thésée ou de la chasteté farouche d'Hippolyte, se hausse et s'élargit jusqu'à prendre le nom et la forme d'un dieu; et Phèdre se confond avec Vénus, Thésée avec Neptune, Hippolyte avec Diane. A travers ces personnages anxieux et pantelants, nous atteignons à la grandeur éternelle des mythes. C'est là ce qui donne à cette pièce à la fois tant de majesté et une résonance si déchirante. Il n'est pas d'exemples, en quelque littérature que ce soit, d'une œuvre où la passion, son égarement et ses souffrances revêtent une forme aussi solennelle en même temps qu'aussi pathétique. Et l'on pourrait presque dire que le mot *passion* atteint dans *Phèdre* — que Racine l'ait ignoré, ou que, le sentant, il l'ait enseveli sous sa préface — un sens quasi religieux.

Phèdre est le fruit d'une heure et d'une rencontre uniques de notre histoire, de notre civilisation et d'une évolution individuelle. L'amour qui s'y trouve célébré n'est ni un plaisir ni un caprice, ni une union, ni un ascétisme ou une quête de l'éternel à travers une grâce fugitive (1). Il est la chair et

(1) Ce n'est pas le jeu normal et joyeux du corps, tel que l'illustrait robustement, depuis le moyen âge, notre littérature réaliste

le sang dans leur impérieuse et fatale violence; il emprunte cette violence aux passions du siècle, son éclat aux grands personnages, trop proches encore des luttes religieuses, des conspirations et des guerres civiles pour ne pas souhaiter un amour à la mesure de leurs regrets; il participe de la majesté du grand règne; il reçoit enfin de la pensée chrétienne et des solennelles attaques de la chaire une dernière consécration.

Et, sans doute, Hermione, Éryphile et Roxane annonçaient Phèdre et préparaient sa venue. Mais Racine n'avait pas fait de leur amour le seul objet d'une tragédie, pas même dans *Bajazet*, quelque relief qu'y prenne la monstrueuse héroïne. *Bajazet* aussi bien est un drame, et ce caractère, il ne le doit pas seulement à l'intrigue, mais à la qualité et à l'éclairage de la passion. La passion de Phèdre est nouvelle, par la conscience qui subsiste dans l'égarement, par la pudeur, les combats, les reprises qui se mêlent à son déchaînement, et surtout peut-être dans la mesure où pour la première fois Racine pose une question et entend y répondre. Il semble qu'à ce point de son œuvre et de sa vie, il ait senti la convergence et la singularité de ces voix passionnées qui sortaient du plus intime de son génie, qui n'étaient qu'à lui, non pas certes ses porte-parole, mais sa secrète et dangereuse dilection; qu'il ait voulu les rassembler en une seule voix, plus puissante, plus noble et plus passionnée encore; qu'enfin, sans plus se dérober, il ait en quelque sorte ouvert, devant lui-même et le public, son propre procès.

Le Racine qui compose *Phèdre* n'est ni celui des pièces antérieures, ni celui des deux tragédies religieuses. Son œuvre est assez nombreuse et marquée pour qu'il en recon-

qu'il s'agisse des fabliaux, de Rabelais, de Bonaventure des Perriers ou de Brantôme. Ce n'est pas non plus cette passion sublimée : dépassement de soi, recherche qui se satisfait d'elle-même, culte de l'*idée* a travers la représentation terrestre, — qui apparaît déjà dans les premiers poèmes de langue d'oc, puis dans les romans de chevalerie, la première partie du *Roman de la Rose*, chez Marguerite de Navarre, qui renaît dans *l'Astrée* et la famille de *l'Astrée*, prend chez Corneille sa forme la plus héroïque et qui, par *la Princesse de Clèves* et *la Nouvelle Héloïse*, aboutit à la passion romantique, à l'*Axel* de Villiers ou à *la Porte Étroite*. Pas davantage le caprice piquant ou pervers dont se divertira le XVIIIe siècle, et moins encore l'union solennelle — ou lentement, prudemment élaborée, que célèbre Claudel — que Chardonne analyse.

naisse les courants profonds. *Phèdre* est l'œuvre d'un homme qui découvre sa responsabilité. Il ne l'écrit certes pas pour se réconcilier avec Port-Royal ou satisfaire au soin d'une foi renaissante. Et pourtant elle n'aurait pas pris cette suprême gravité s'il n'eût été sourdement travaillé par les maîtres de sa jeunesse comme par l'insidieux attrait du renoncement, auquel il était à la veille de céder. On dirait qu'il sente déjà menacé tout ce qu'il a chéri jusqu'alors, et que *Phèdre* doive à cette menace la perfection de son art, son émouvante résonance et sa figure à la fois austère et voluptueuse (1).

Tout concourait donc, jusqu'à l'absolue maîtrise du poète, à faire de *Phèdre* ce que ne seront ni le tendre et cruel cantique d'*Esther*, ni la tragédie exemplaire d'*Athalie :* un poème sacré. Le rideau s'est à peine levé : un immense et fabuleux passé se dresse devant nous; dieux et héros se trouvent convoqués, agissent ou pèsent ou pressent; l'aventure humaine ne s'était jamais profilée sur une scène plus haute. Pas un, parmi les grands personnages qui nous apparaissent, qui ne porte et n'engage avec soi une illustre légende, une parenté héroïque ou divine. Thésée, issu de la sombre terre égyptienne, est le compagnon ou l'adversaire des dieux, l'homme condamné aux aventures extrêmes, brutales, sanglantes, dont chaque succès comporte un malheur. Hippolyte naît de cette violence et de la violence opposée : celle du refus et de la sauvage chasteté; et, malgré Aricie, il n'y a pas moins de démesure en lui qu'en Phèdre ou qu'en Thésée. Et Phèdre, *fille de Minos et de Pasiphaé*, fille de la juste conscience et de l'égarement charnel, se sent également liée aux ténébreux Enfers et au Soleil, ancêtre de sa race.

Pour ouvrir dignement cette tragédie de l'amour, c'est l'image de la mort qui dès les premiers vers est évoquée.

(1) Je ne veux pas dire que, devant *Phèdre,* je songe un instant à Racine. Rien ne compte enfin, pour ce pur artiste, que la perfection et la portée générale de son œuvre. Il ne raconte pas son émotion, mais en recrée les causes et la ressuscite chez le spectateur, amplifiée et durable. L'art suprême, celui de Velasquez ou de Piéro, celui de Virgile ou de Racine, dépasse l'accident, le privé, le pathétique initial, et tend vers une apparente impersonnalité.

Thésée est descendu chez les morts; Phèdre, avant qu'elle paraisse, nous est peinte comme

Une femme mourante et qui cherche à mourir.

La terre même est trempée de sang et jonchée d'os :

Et les os dispersés du géant d'Epidaure
Et la Crète fumant du sang du Minotaure...
— Assez dans ses sillons votre sang englouti
A fait fumer le champ dont il était sorti...

Comment l'amour, sur un tel décor, ne prendrait-il pas une inquiétante grandeur? C'est une passion qui n'apparaît pas moins redoutable que la mort; elle est marquée par la fatalité, et le bon Théramène lui-même s'écrie :

Ah! Seigneur, si votre heure est une fois marquée,
Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.

C'est un fléau, un mal honteux dont Hippolyte est le premier à rougir. On tremble à son approche, on craint de prononcer son nom, on n'ose avouer son atteinte. Il n'est pas jusqu'à Aricie, cette fille coquette, cruelle, légère, mais mûrie par la prison, — assez bonne héroïne de Shakespeare, en somme, et plus propre à une idylle dramatique qu'à une tragédie —, cette Aricie à qui Hippolyte reproche son *charme décevant*, qui ne murmure craintivement :

L'amour et ses folles douleurs...

Ce n'est pas trop enfin du long dialogue qu'édifient Hippolyte et Théramène, et des précautions oratoires d'Œnone, pour nous disposer à l'apparition de la grande amoureuse, de celle qui n'est qu'amour et qui meurt de son amour. Rien de plus saisissant ne fut produit sur le théâtre que ces pas chancelants de Phèdre, ses premières plaintes et ses premières imprécations. Reprenez les œuvres dont Racine s'est ici inspiré : l'*Hippolyte* d'Euripide, la *Phèdre* de Sénèque, et le quatrième chant de *l'Énéide* et les *Noces* de Catulle; il les dépasse souverainement. L'humaine créature est dressée cette fois dans toute son ampleur; ce n'est plus une femme passionnée, c'est la passion même. Mais que, loin de tomber dans une abstraction, dans une allégorie, elle conserve sa voix, ses traits, son corps propre et son propre tourment,

voilà le miracle de Phèdre. Elle incarne une passion, mais reste Phèdre. Elle n'a pas assumé d'illustrer cette passion; c'est à force d'être Phèdre qu'elle lui prête, qu'elle lui impose son visage.

Elle apparaît, et traîne son destin avec elle, et déjà sa mort prochaine. Mais son rôle ne se ramène pas à une longue plainte tragique; aucune de ses paroles qui ne soit action et ne suscite l'action autour d'elle. Elle apparaîtra cinq fois encore sur la scène, à chaque fois plus déchirée, plus lucide et plus proche de la catastrophe; et chacune de ces apparitions scande et précipite la marche fatale de l'action. Elle se sent écrasée, mais résiste, cherche à fuir et, doit-elle enfin céder, s'acharne à son désastre comme elle s'acharnait à sa délivrance. Cette femme luxurieuse est la même qui trouve naturellement les mots les plus pudiques, au regard desquels les chastes propos d'Hippolyte semblent fades ou grossiers; cette égarée est la plus haute conscience de la pièce; elle est frappée à la mesure de son mérite. C'est par là qu'elle donne une si puissante et si nouvelle image de la destinée humaine. Qu'avec une égale conscience elle s'oppose à son destin ou s'y précipite, elle se réalise si pleinement quelle n'apparaît pas enfin inégale à cette ascendance de dieux et de forces fatales qui l'ont poursuivie, tourmentée, abattue.

Au prix de la beauté et de la grandeur de ce caractère, le plus complet et le plus humainement puissant que l'on ait porté au théâtre, les faiblesses de la pièce s'estompent. On en veut certes à Racine de n'avoir pas osé présenter Hippolyte dans tout le dur éclat de sa chasteté, et l'on se répète en vain qu'Aricie soulève la jalousie de Phèdre, ou qu'un Hippolyte amoureux introduit dans la pièce un accent moins forcené. Non, Phèdre n'a nul besoin d'être jalouse pour s'affirmer, et le sain équilibre de la pièce, ce n'est pas Hippolyte, c'est Phèdre, c'est l'*autre* Phèdre qui le représente. Racine ne faiblit qu'aux moments où le discours n'est pas soutenu par l'action. Mais il n'est aucune action, si violente, si insensée qu'elle soit, qui le trouve inégal, — et l'on sait comment, de la découverte d'une âme, il sait faire l'action la plus émouvante,

On croit trouver en d'autres pièces : *Athalie*, *Britannicus* peut-être, une perfection technique plus magistrale. Mais nulle tragédie depuis Sophocle n'avait offert à la fois tant de rigueur et de plénitude, des lignes plus simples et plus nobles, un mouvement tragique aussi intérieur et aussi sûr. L'apparition même de Thésée à l'instant que l'on croit à sa mort n'est pas un procédé (qui serait d'ailleurs licite) comme celle de Mithridate; ce n'est pas un coup de théâtre : c'est un coup du destin. Aucune pièce enfin n'unit plus intimement l'esprit à la chair, et ne résonne d'un accent pareillement solennel et voluptueux.

On a trop dit *le tendre Racine*, et l'on dit beaucoup aujourd'hui *le cruel Racine*; je défie bien qu'ici on les distingue l'un de l'autre. C'est Racine, sa grâce puissante, sa langue, qui ne fut jamais aussi fluide ni aussi nombreuse, et sa voix inimitable, qui prend l'accent d'une incantation et prête à toutes les voix, respectant la singularité de chacune d'elles, une résonance infinie. Qu'elle traduise une plainte :

Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire...

un aveu :

Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve...

l'amertume :

La mort aux malheureux ne cause point d'effroi...
— Je n'en mourais pas moins, j'en mourais moins [coupable...

l'emportement :

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée...

le désespoir :

Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré Soleil dont je suis descendue!...

ou la terreur :

...Juste ciel! Qu'ai-je fait aujourd'hui?
Mon époux va paraître et son fils avec lui...
— Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale...

qu'elle pare la simple conscience des prestiges les plus touchants :

...Je sais ma perfidie,
Œnone, et ne suis pas de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais...

ou qu'elle impose soudain à la fureur de Thésée une musique déchirante :

Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?...

qu'elle dresse un immense tableau, évoque une illustre légende :

J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux...
— Minos juge aux enfers tous les pâles humains...
— Ariane, ma sœur...

ou qu'elle ennoblisse la plus simple image, le trait le plus fortuit (mais comme il sait infailliblement choisir!) :

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!...
— Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher?

il n'est rien enfin qu'elle ne fasse accéder au suprême royaume de la poésie.

MARCEL ARLAND.

PROPOS SUR ALAIN

En 1920, une de mes camarades de la Sorbonne philosophique (*o tempora...*) à qui, plein d'enthousiasme, j'avais conseillé la lecture des *Propos* d'Alain, me disait : « Cela m'a fait l'effet d'un coup de poing. » Suivez l'image et l'effet de ce coup de poing transposés dans des cervelles de polémistes raffinés, vous obtiendrez ce jugement parfaitement injuste de MM. Aron et Dandieu : ils nous confient qu'ils ont envie de dire d'Alain ce qu'on disait il y a cent ans de Ledru-Rollin : « Il pense profondément à rien. » Ces deux jugements, qu'il faudrait introduire, à la manière parfois rude de Platon, dans une mise en scène dialoguée des célèbres *Propos*, accusent assez bien les remous soulevés par notre bon maître dans les eaux paresseuses de l'entre-deux guerres. Le bon maître ne s'en formalisera pas, car il aime les enfants terribles, ayant fait lui-même figure d'enfant terrible, et dans son enseignement, et dans les sociétés officielles de philosophie qu'il considérait volontiers comme des jeux de quilles.

Ces jugements polémiques ont été prononcés par des rationalistes, ce qui n'empêche pas qu'Alain est un rationaliste de stricte observance. On peut donc se demander qui l'on trompe ici. Mais tout s'éclairera si vous prenez la peine de penser le rationalisme à la fois dans son histoire et dans son effort créateur. Son histoire nous expose surtout ses conquêtes et donne par là une relative impression de facilité. On admire qu'une certaine volonté de recherche, qu'un certain plan projeté d'abord par l'esprit, se reconnaissent si bien parmi les résistances des choses. On raffinera tant qu'on voudra, on assouplira, on brisera les catégories, mais

on trouvera moyen de décoller du réel un schème où les proportions et les relations correspondent, en gros, aux fonctions naturelles de la pensée.

Mais le rationalisme dans son effort créateur, c'est une autre affaire. Il y a le « que nul n'entre ici s'il n'est géomètre » de l'Académie platonicienne et du professeur moderne de philosophie, et il y a le travail pur et spontané du jeune esclave qui trouve, accouchée par le fils de l'accoucheuse, les propriétés du triangle (à quoi répond, à la hauteur du génie, le travail solitaire du jeune Pascal privé par son père de géométrie, comme les petits enfants pas sages sont privés de dessert). Or, Alain, à l'époque de sa formation intellectuelle, a assisté à un travail de cette sorte, rendu pour ainsi dire visible devant de jeunes auditeurs passionnés, lorsqu'il recevait l'enseignement de Jules Lagneau. Ce dernier, dédaigneux des certitudes officielles et des discours en escalier, exerçait, sur les éléments de l'analyse philosophique, sur la perception, sur la tendance, ce même effort concentré d'une intelligence qui se cherche et se découvre à son origine même. Alain en demeurera marqué toute sa vie, et ce fils de la raison, c'est-à-dire du discours, revient toujours à la source de la pensée, au silence et à la solitude qui entourent la naissance du discours. Il en tirera une éthique, une gymnastique, qui pourraient avoir pour titre : *De la difficulté de penser les choses essentielles*. Ainsi se compléterait, en se retournant, le jugement malveillant d'Aron et de Dandieu : Lagneau et Alain pensent profondément à rien, à rien qu'à l'essentiel, qui est la prise simple de l'esprit sur un monde complexe et difficile (1). Nous ajouterons qu'un autre élève de Lagneau, Paul Desjardins, peu porté vers la philosophie, réagissait aux lettres et à l'histoire, sous la charmille de Pontigny, par ce même suspens de la pensée, par ces mêmes reprises personnelles et tâtonnantes, par ce même socratisme de l'esclave.

Ici, deux remarques assez utiles pour cette mise au point délicate. En premier lieu, ces retours et ces reprises, retours

(1) Cette prise simple est souvent d'ailleurs d'expression difficile. Tel chapitre des *Éléments*, sur le temps par exemple, exige, pour être entendu, un assez long entraînement.

aux origines, reprises de départs, sont le fait de la meilleure élite intellectuelle française à peu près contemporaine d'Alain. Gide et ses nourritures terrestres et autres, Claudel et sa « co-naissance » poétique, Valéry et sa poésie pure, Proust et son analyse des éléments de la vie intérieure, illustrent des mouvements analogues. Peut-être que les trois premiers quarts du dix-neuvième siècle avaient roulé trop vite, avaient trop étoffé d'éloquence et de lyrisme le noyau spirituel dont le naturalisme n'avait su recueillir que les particules calcinées. Peut-être... toujours est-il que l'*Essai sur les Données immédiates de la Conscience*, par un coup de génie, a fourni un état civil cohérent à cette profonde renaissance. Et qu'Alain n'aime pas Bergson (qu'il appelle « le professeur », comme on dit « le professeur » ou le « docteur » dans certains milieux louches) ne change rigoureusement rien à l'affaire.

En second lieu, alors qu'Alain marchait au pas des meilleurs esprits de son temps, et qu'il reprenait pour son compte le travail des maîtres, il ne perdait pas l'esclave de vue, et c'est même pour l'esclave, ou plutôt au nom de l'esclave, qu'il travaillait. En effet, revenir aux sources de la pensée, cela peut s'entendre de deux façons : 1° revenir aux sources, pour donner à la pensée un nouvel essor et lui permettre de pousser plus loin l'audace des problèmes et le raffinement des solutions; 2° revenir aux sources, afin de saisir quelques éléments simples, communs à tous les hommes, et qui permettent de considérer tous les hommes comme égaux en dignité spirituelle. Ce deuxième retour aux sources est exécuté, plus ou moins bien, par l'enseignement primaire. Le fait que Barrès, qui pratiquait le retour aux sources première manière, traitait l'instituteur de Maître Aliboron indique assez qu'entre ces deux retours il y avait un abîme. L'originalité d'Alain consiste à combler cet abîme, à faire changer Maître Aliboron de camp, à tirer moralement les oreilles du père de la Petite-Secousse en lui criant : « Au tableau, élève Barrès qui faites le subtil, et calculez-moi une règle de trois, pour voir un peu comme vous êtes malin ! »

Si l'on convient d'appeler le premier retour le retour à l'immédiat, et le second retour le retour au primaire, et si l'on convient encore que le premier exige un effort com-

plexe de l'esprit et le second une simplification de la pensée, Alain occupe une place exceptionnelle dans la pensée contemporaine : il tient les deux bouts de la chaîne, d'une chaîne dont un des bouts peut être figuré par *la Nouvelle Revue Française* et l'autre par le petit périodique des *Propos d'Alain*, imprimé à Nîmes dans le plus pur esprit du syndicalisme primaro-intellectuel. Et l'on conviendra du même coup qu'il est difficile d'asseoir ce philosophe-boxeur (comme aurait dit ma camarade étudiante) à droite ou à gauche du Père au ciel de philosophie.

C'est pourquoi, sans doute, Alain me fait souvent penser à un homme qu'il respecte, mais qui apparemment ne lui ressemble guère : à Charles Péguy. Les rapports sont assez subtils mais non pas imaginaires. Au citoyen contre les pouvoirs d'Alain répond assez bien le citoyen-libraire contre la Sorbonne du pamphlétaire de *l'Argent* (et il y a, d'ailleurs, un citoyen contre la Sorbonne toujours dispos dans les *Propos* d'Alain). Si Alain ne se dit pas chrétien, il manifeste une préoccupation et quelquefois une hantise du christianisme. Mais il y a plus. Ce n'est pas dans les propos déclarés que ces deux hommes se ressemblent, ni dans les directions de leurs volontés et de leurs pensées, mais dans ce que je serais tenté d'appeler, avec tout le respect qui leur est dû, une discipline chorégraphique de la pensée.

Tous les deux, chacun à sa manière et dans son mouvement propre, enveloppent leur pensée dans un rythme, lui confèrent au départ des consignes fixes, se refusent à la livrer au rythme personnel du lecteur. Les propos de l'un et les discours de l'autre sont plus encore, en donnant au mot son sens hiératique, des danses que des démonstrations. Alain, comme Péguy, a une certaine idée, un certain parti pris de la représentation de la pensée, en nette opposition avec les coutumes officielles de la mise en scène académique ou littéraire. Enfin, quelque chose nous dit, à nous qui les connaissons et les aimons l'un et l'autre, qu'au Banquet des Sages ils eussent peut-être figuré en contradicteurs, mais avec de secrètes complicités et de secrets accords.

Ceci m'amène à la partie la plus originale de la manière

d'Alain, à sa conception des cérémonies. Ce n'est pas une partie commode, et l'excessive compression qu'Alain fait subir aux idées qu'il exprime n'est pas faite pour nous rendre la tâche aisée. Peut-être bien que ce qu'il dit sur le duel pourra le mieux introduire à l'intelligence de ce chapitre : « La coutume du duel, écrit-il, tient le milieu entre les politesses et les cérémonies. Elle est peut-être le plus parfait exemple de cette sagesse d'usage qui pense, non sans raison, avoir fait beaucoup contre les passions lorsqu'elle en a réglé les effets. La colère virile, qui est la plus redoutable des passions, est nécessairement refroidie par l'isolement, par le délai, par les règles du combat enfin, qui retiennent l'attention; sans compter qu'il est très sage de remettre une querelle aux soins d'avocats de bonne foi, qui ne s'échauffent point dans l'affaire. Même la publicité que l'on donne soit à l'arrangement, soit au combat, est bonne tout au moins à arrêter les mauvais bruits et les récits déformés. » Vous avez ici, en effet, la politesse et la cérémonie, l'effort réglé et la mesure, le comportement qui, obéissant à des règles, offre aux passions des canaux par où elles peuvent s'écouler avec un minimum de dégâts.

Alain, dans sa réglementation des passions, s'inspire de Descartes, de Spinoza, cela va sans dire, et surtout d'Auguste Comte, dont il rappelle, renouvelle et reprend sans cesse l'enseignement; et moins de l'Auguste Comte du *Cours de Philosophie Positive* que de l'Auguste Comte du *Système de Morale Positive.* On peut dire que les commentaires d'Alain sur la pensée de ce grand et difficultueux esprit formeront une partie, positive elle aussi, de notre tradition philosophique. Mais Alain se distingue de Comte, quoi qu'il en puisse penser lui-même, par une vive et précise originalité en tout ce qui concerne l'esthétique et la psychologie des arts. On trouvera dans ces *Éléments de Philosophie* un résumé — un peu trop succinct et ramassé — des idées que développe le *Système des Beaux-Arts*, de même que c'est dans *Mars ou la Guerre Jugée*, analyse puissante des passions de la guerre et de la guerre des passions, que s'exprime le mieux la philosophie antipassionnelle ou contre-passionnelle de notre auteur. Ainsi faut-il chercher Alain dans tous ses livres,

cueillir ici, cueillir là, reprendre et revenir, afin de composer avec ses idées le discours qu'il nous refuse, mais dont cependant nous avons besoin. On en peut dire de même de toutes les idées maîtresses de son œuvre, qui sont en même temps les idées directrices de la pensée. Alain en est toujours à reprendre, à reviser. Et ce n'est pas parce qu'il change d'avis ou que son jugement se trouve corrigé par l'expérience : c'est parce que les idées sont liées chez lui à des mouvements, à des ensembles proprement organiques, comme les thèmes chez le musicien. Et, par exemple, ses *Souvenirs de Guerre* vous feront encore mieux comprendre le système guerrier et la passion guerrière que *Mars ou la Guerre Jugée*, qu'on pouvait juger définitif. C'est que, plus Alain dénonce, plus il veut comprendre ce qu'il dénonce. Il n'attaque jamais que ce qu'il comprend si bien qu'il triompherait à le défendre.

Cela se traduit chez lui par deux mouvements en sens contraire dont le double effet est souvent de dérouter le lecteur, et qui apparaissent surtout dans ses propos politiques. On sait qu'Alain est un radical, ou du moins qu'il croit l'être, ou qu'il veut l'être. Son radicalisme est assez original pour tenir dans cette devise : « L'obéissance aux pouvoirs, et l'approbation à l'esprit seulement. » Cela dit, je rencontrai un jour Albert Thibaudet, dans un train, qui lisait les *Éléments d'une Doctrine Radicale* où Alain a concentré en 165 propos l'essentiel de ses idées politiques. L'historien Thibaudet protestait, mais le philosophe Thibaudet était heureux. Thibaudet l'historien reprochait à Alain d'avoir construit un radicalisme idéal et mythique, cependant que le philosophe Thibaudet lisait avec plaisir une interprétation originale d'une des réactions politiques essentielles de la France. Ce dédoublement de Thibaudet éclaire mieux que de longues analyses le refus de dédoublement d'Alain.

Nous tenons là la plus grande difficulté d'interprétation qu'offre l'œuvre d'Alain, et qu'augmente encore le raccourci, la compression de son style. Alain rassemble dans sa pensée et dans sa phrase les faits et les jugements qu'il porte sur eux de telle façon qu'ils sont souvent inextricablement emmêlés et parfois comme soudés les uns aux autres. Tout se passe en somme comme s'il s'adressait à des étudiants de phi-

losophie déjà formés et à la fois tout proches de leur période de formation, ayant leur cours dans la mémoire et presque dans les oreilles et capables d'absorber une concentration de ce cours d'où ils ne recueilleraient plus que le miel sans cire d'une pensée réduite à l'essentiel. Un cours de cagne, si l'on veut, après le cours de préparation à la deuxième partie du baccalauréat. Malheureusement, la plupart des lecteurs sont bien loin de leur année de philosophie, si toutefois ils en ont même gardé le souvenir, car l'enseignement de la philosophie, en France, ne s'étend pas sur plusieurs années, ne pénètre pas comme ailleurs l'enseignement général. Ce ne sont que quelques mois de service philosophique, juste avant les quelques mois de service militaire. Tant et si bien que ce cartésien et que cet ami de l'esclave socratique, que ce vigoureux champion des lumières nous livre des pages qui paraissent à certains aussi hermétiques qu'un poème de Mallarmé. J'en dirai autant de ses critiques littéraires (à commenter, en cagne, dans la classe d'à côté) : son *Avec Balzac*, plein de richesses admirables, exige, pour être bien entendu, un long et constant apprentissage de la *Comédie Humaine.*

Peut-être Alain nous fournit-il indirectement le secret de ces difficultés dans ce passage sur la démocratie par quoi il termine les *Éléments :* « C'est peut-être la maladie des constitutions démocratiques que cette approbation d'esprit qui donne tant de puissance à des maîtres aimables, et, pour l'ordinaire, peu exigeants. Le citoyen donne naïvement sa confiance à celui qui avoue qu'il n'est rien sans elle; la force ne vient qu'ensuite, et les acclamations la suivent encore. C'est réellement la théocratie revenue, car les dieux ont plus d'une forme. Cette confusion du spirituel et du temporel rendra mauvais tous les régimes; *au lieu qu'une société des esprits, sans aucune obéissance d'esprit, les rendrait tous bons par une sorte de mépris poli.* » Voilà donc cette société des esprits, qui ne serait plus tournée vers la politique comme les sociétés de pensée de la Maçonnerie, et qui établirait l'égalité du mépris entre tous les régimes. Une telle société ressemblerait fort, dans son essence et dans ses dispositions, à une société monacale. Mais une société monacale qui ne

serait pas comme une réfraction de la société divine sur la société humaine, n'est-ce pas une chimère à peu près impensable?

Un moine sans Dieu : je serais tenté de proposer cette définition d'Alain, si je ne craignais de l'enfermer dans cette cathédrale désaffectée que fut la pensée morale du dix-neuvième siècle et dont il a brisé les portes à grands coups de hache. Mais allons un peu plus loin. Sa véritable originalité ne consisterait-elle pas à avoir assuré la transition entre ce spiritualisme désaffecté et ce qu'on pourrait appeler une gymnastique de santé spirituelle? Transition à sa manière, bien entendu : sans se livrer, sans proposer sa marchandise, en marquant seulement le pas et en marquant le coup avec ce murmure têtu de son style qui court le long de ses idées. Alain ne serait alors, à proprement parler, ni de notre temps, ni de l'autre, et il faudrait voir en lui un esprit qui porte le poids de la pensée dans une époque où la pensée ne peut s'équilibrer elle-même et voler de ses propres ailes. On verrait par là, dans l'œuvre d'Alain, la violente confrontation du passé et de l'avenir; et le présent, dans cette œuvre, ne serait qu'une présence, comme Socrate et Montaigne étaient des présences entre l'âge du mythe et l'âge de la raison.

Qu'Alain ne me lance pas ses foudres. Comparer n'est pas égaler. Chaque âge détermine ses forces et ses grandeurs, et ce qui est dit plus haut doit s'entendre dans l'ordre de la proportion. Il reste qu'Alain demeure parmi nous une sorte de phénomène, d'autant plus phénomène que notre époque, ouverte, en principe, à toutes les originalités, s'étonne chaque fois qu'elle en reconnaît une véritablement. Celle d'Alain me semble consister, quand tout est dit, en ce qu'il est parfaitement inutilisable. Tirez-le d'un côté, il rebondira de l'autre; ouvrez-lui une porte, il en cherchera une autre pour la franchir à sa manière et quand il lui plaira. Il a une manière de se jeter tout entier dans ce qu'il dit; mais cherchez bien, cherchez cet homme qui s'affirme : sa phrase, vivement, se referme sur lui, et le dérobe lui-même aux regards de votre esprit. Il est, certes, de tous nos écrivains, le plus délivré du message qu'il délivre, le plus soucieux, lui si vivant, d'être purement une pensée et une voix. Il ne

semble écrire que pour éveiller en vous des suites de pensée, que pour rendre votre pensée à elle-même, que pour vous mettre en état de veille de l'âme. Car les pièges de son style ne sont là que pour vous réveiller, si bien que l'idée que vous en aurez délivrée commencera de vivre en vous après la lecture, vous obligeant à un dialogue continué.

Et tous ces traits, ce refus si subtil dans l'affirmation, cette absence dans la présence, cette force qui se mate et cette faiblesse violente qui se discipline, tout cela forme un maître comme on en voit peu aujourd'hui. Un maître, c'est-à-dire un professeur qui a renoncé aux privilèges du monologue, un chef qui a renoncé aux privilèges du commandement.

RAMON FERNANDEZ.

CHRONIQUE THÉATRALE

Avant de préciser la trame de ce feuilleton, je veux m'alléger d'un scrupule. Ayant, en effet, l'autre jour fait état une fois de plus de la grande pitié de l'église que je fréquente, j'ai pu laisser croire au lecteur que j'étais l'adversaire du théâtre psychologique. Halte, que l'on se rassure! Si vraiment j'en étais à ce degré de sottise, on aurait l'impérieux devoir de me remettre à ma place, voire de me retirer la plume du critique, — à tout le moins de me conseiller de m'en tenir désormais à mettre en lumière, par exemple, le rôle des psoques dans l'hérésie albigeoise du XIIe siècle.

Comment irais-je battre en brèche le théâtre psychologique? Mon respect me défend de l'inquiéter. Par ailleurs, ce décri rejaillirait forcément sur la psychologie tout court. Or, on sait trop ce qu'il en coûte d'éluder cette dernière et que chaque fois qu'un écrivain tend à le faire il brise du même coup avec tout le langage humain. Entendez qu'il s'enfonce dans le plus absurde individualisme. S'il était, en outre, nécessaire d'interroger le passé, le théâtre psychologique mobilise d'assez hautes ombres pour d'avance frapper d'interdit toute controverse. Ainsi, la cause est entendue.

Ce n'est pourtant point assez dire. Convenons-en, d'un point de vue général, on ne saurait être l'ennemi d'un genre. Tout au plus peut-on noter la décadence d'un genre à une époque donnée. Sans doute est-ce le cas ici. Mais prenons garde à quelque chose : si le théâtre psychologique semble bien aller vers sa fin, n'est-on pas en situation de se demander si les autres genres ne sont pas en train d'en faire autant? Je veux dire la comédie à surprises, le

drame mythologique, voire telle autre chose que je défends moi-même dans le fond de mon cœur. (Hein, comme nous sommes braves!) Après tout, la chose est possible. Dans ce monde en gestation qui s'offre à notre regard, le Théâtre est de tous les arts le plus atteint. Et voilà ce qui me ramène à mon propos de l'autre jour. Quand donc j'avance que j'abhorre les jeux auxquels nous convie la dramaturgie actuelle, c'est tout vulgairement par l'effet d'un sentiment de défense. Je ne bois pas de ce vin-là : cet endormement de toute chose qui nous donne pour du réalisme ce qui au fond n'en est pas, pour de la poésie ce qui n'en est pas davantage et pour de la psychologie ce qui en paraît la dérision. C'est toujours à base de quelque chose et ce n'est jamais la chose elle-même. Bref, tout s'y est réduit en formules.

« Canailles, canailles! » criait Stendhal devant le vaudeville à couplets qui désolait son époque. Eût-il dit autre chose en présence des vaines contorsions où se complaît l'exigence de nombre d'auteurs d'à présent? Faut-il donc condamner tout ce que l'on peut voir à Paris? Ce serait, certes, aventureux, sinon simplement absurde. Si j'avais, d'ailleurs, la tentation de jouer du couperet à tout coup, je sais plus d'une de mes victimes qui ne s'en porterait pas plus mal. De plus, la vérité n'y trouverait pas son compte.

J'ai à vous entretenir de trois auteurs notoires. S'ils illustrent le correctif qui précède, c'est, certes, tout à leur honneur. Allons-y donc.

D'abord, la pièce de Stève Passeur, ce *Marché noir* qu'on joue au Théâtre Édouard VII.

Ce n'est pas, je pense, la première fois que l'on salue en Stève Passeur un romantique du réalisme. J'ignore si l'épithète fut déjà mise en avant, mais je crois qu'elle s'impose. Encore nous faut-il prendre soin de ne pas omettre certaine nuance quand on met en cause le romantisme. Si l'on tient pour juste l'accent introduit par Eugène Marsan, le romantisme serait beaucoup moins dans « cet excès toujours possible des passions que dans leur altération ». Sous quelle forme précise se manifeste ladite altération chez notre

auteur? Demandez-le d'abord à ses personnages; ou plutôt, regardez-les vivre. A peine le rideau vient-il de se lever qu'on les voit livrés à la flamme dévorante de leurs instincts, clamer leur haine, leur amour et leur désir de vengeance, déchirer du bec et des ongles tout ce qui se trouve à leur portée. Ces personnages étant découpés à la flan, ils se soustraient par le fait même à toute prise en profondeur, et c'est ce qui leur confère cette allure mécanique si absurdement agressive. Car un tel excès de simplification ne peut en rien se confondre avec ce que l'on appelle le grossissement de l'optique théâtrale. C'en est même tout le contraire. Aux roulements du tonnerre de l'ancienne tragédie, aux comètes, aux apparitions, Stève Passeur substitue l'image infiniment plus arbitraire d'un perpétuel état de siège, — où l'engueulade est de rigueur, où la claque marche de pair avec le coup de dent, quand ce n'est pas tout simplement le coup de pied de l'âne. (Je dis à dessein : arbitraire, car la poésie étant résolument absente de son théâtre, l'auteur ne peut donc pas situer ses héros dans cette sorte d'exhaussement dont bénéficient les brutes princières du cycle élisabéthain, et c'est tant pis, dirais-je, pour le sens du destin.)

Quant à l'idée qui sert de fondement à l'action, elle est ordinairement à la mesure des personnages, — je veux dire assez conventionnelle. Avec, toutefois, ce trait curieux : qu'il arrive que cette idée même cède sous le poids d'autre chose pour nous laisser apercevoir un noyau de vérité profonde, assez saignante et qui vous saute au visage quand vous vous y attendez le moins. Dès lors, il n'est plus guère possible de percevoir autre chose que l'admirable urgence de cette vérité. N'est-ce pas assez déconcertant? Voyons maintenant la mise en œuvre de ces divers matériaux. Pessimiste de complexion et de système, doué pour l'invective et apte comme personne à tout porter au paroxysme, Stève Passeur instaure un ordre de choses qu'il plonge volontairement sous la lumière la plus crue. Ha, peu lui chaut que la cohérence des caractères soit respectée, et la vraisemblance et le reste! La grande affaire étant l'obtention de l'effet scénique, il y pourvoit par le soin qu'il apporte à l'affûtage du texte. Soin démoniaque, et nous allons voir lequel.

Par un recours, en effet, que l'art du dialogue prendrait licence d'emprunter aux arcanes du logicien, Stève Passeur concentre essentiellement son effort sur un enchaînement mathématique, — de telle sorte que chaque réplique vient se souder à la précédente, sans que jamais se produise la moindre rupture. Ce « oui , puisque... » qui fait le ressort de notre tragédie classique, voilà ce dont use Passeur. Cet art poétique, il le pousse à ses ultimes conséquences. C'est à ce point que je me demande s'il est un seul auteur français qui l'ait jamais poussé plus loin. Il n'en fait, d'ailleurs, point mystère. Tout récemment encore, commentant *le Pavillon brûle*, il déclarait (je m'excuse de citer de mémoire) : « J'ai voulu composer un drame purement dramatique, de mouvement en quelque sorte, et dans lequel il se passerait toujours quelque chose de plus, dont tous les personnages et dont toutes les répliques feraient monter sans répit le voltage de mon action... » On ne saurait soi-même mieux préciser ses intentions. D'un système à ce point exempt de toute faiblesse résulte forcément un univers assez abstrait, assez étroit, où l'arbitraire règne en maître. Cet art manque par trop de souplesse, sa part de préméditation y est trop grande, — et comment n'y pas déceler un prestige tout extérieur? Pourtant, l'on aurait tort de méconnaître son pouvoir et d'oublier que nous lui devons plus d'une œuvre de premier ordre. Je songe à ces marivaudages féroces que sont, par exemple, *Une Vilaine Femme, l'Acheteuse, les Tricheurs.* Fanny, Elisabeth, Agathe : qui pourrait rester insensible à l'insatiable flamme qui désole le cœur de ces héroïnes? Et que dire du partenaire de la dernière, le petit Juif frénétique qui sévit dans *les Tricheurs?* Tout ce que l'appétit d'amour peut susciter de sentiments troubles et violents trouve ici son expression.

Marché noir n'est pas inférieur aux créations dont je viens de parler. Pièce incisive, fouillée, verveuse comme il fallait s'y attendre. Faut-il en donner le sujet? L'homme pris entre l'amour de l'épouse et celui de l'amante et qui, mis en demeure de choisir, sacrifie celle que vous devinez. Les choses ayant mal tourné pour l'abandonnée, l'homme prend alors conscience de la part de responsabilité qui lui incombe.

Il revient au bercail pour sauver la malheureuse de l'irrémédiable déchéance.

Un sujet, on le voit, mille fois rebattu. Ce n'est pas moi qui en ferai grief à l'auteur. J'aime assez ce mépris de l'invention qui veut qu'un écrivain se voie par le fait même conduit à tirer tout de soi. Stève Passeur réussit à gagner la partie.

C'est d'un système tout différent que se plaît à user Édouard Bourdet. Ici, nulle trace de romantisme. On fait bien davantage confiance à la vie, on la regarde de fort près et l'on saura mettre en valeur les vices et les travers de toute une société. Ce petit-fils de Beaumarchais, qui s'est mis à l'école de Becque, en ayant pris soin de passer d'abord par le Salon de de Flers et Caillavet, jouit d'un certain renom. Bien qu'un tel succès ne soit pas exempt d'équivoque, si l'on songe au thème volontiers scabreux qui sert de prétexte à presque tous ses ouvrages, il me semble pleinement mérité. Grâce à un tour de main proprement magistral, Édouard Bourdet parvient à nous faire tout accepter. Jusqu'ici la comédie de mœurs fut en quelque sorte son fief unique. Ces œuvres d'apparence légère et qui sont comme les témoignages d'une souriante corruption vont pourtant beaucoup plus loin que la simple évocation de certains milieux spéciaux. Il est rare, en effet, que l'on n'y trouve pas quelque scène de grande comédie. Ajoutez à cela cette volonté de classicisme dont l'auteur s'est toujours plu à donner l'exemple. On conçoit en conséquence que plus d'un de ses ouvrages puisse hardiment faire figure de document social. En tout cas, l'on peut penser qu'ils resteront comme les tableaux d'une époque.

Voilà pour un auteur une fortune enviable. Édouard Bourdet, certes, la connaît depuis longtemps. Songerait-il à s'en évader? On serait tenté de le croire en voyant cet *Hyménée* qu'il donne au Théâtre de la Michodière. Ce drame bourgeois qui se termine en comédie marque à coup sûr chez son auteur la tentation non déguisée d'accéder à autre chose. Se renouveler : la démarche est toujours louable. Il faut savoir gré à un homme d'aller au-devant du risque.

Est-ce à dire que le résultat couronne l'effort d'Édouard Bourdet? Je crains bien que non. Toujours vif, toujours prompt à châtier les mœurs, virtuose hors de pair dans l'acide satire de la société, il me semble faire fausse route dès le moment où il aborde le domaine de l'émotion. Il faut bien avouer que la fibre n'y est pas.

Avec Jean Cocteau, l'on retrouve ce goût de la violence savante, dont *Marché noir*... Je m'arrête car j'allais donner dans le parallèle. Cent fois plus artiste que Passeur, il va sans dire, et partant plus trouble, plus impur (bien que le mot pureté revienne souvent dans ses écrits), Jean Cocteau, le Faiseur, le Joueur, le Jongleur, bref, l'ordonnateur de ces fêtes où l'on se plaît à reconnaître l'Esprit Décadent. Je ne prends pas à mon compte la phrase que je viens d'écrire. Elle n'est, en somme, que l'écho de ce que l'on entend de divers côtés depuis la présentation de sa dernière pièce au Théâtre Hébertot.

Il me semble, pour ma part, que l'on fut trop souvent injuste envers cet auteur. Certes, quand il nous parle des Atrides, quand il nous présente Antigone et qu'il demande au mythe d'Orphée ou à tout autre d'intercéder en sa faveur, je l'abandonne à son sort. Comment semblable enfantillage ne découragerait-il pas l'indignation? Ce sont des bulles de savon dont il convient de sourire. Mais quand, s'inspirant de ces thèmes qui lui sont propres ou tout au moins familiers, ceux-là qui relèvent de sa Geste des Enfants Terribles, il les machine pour la scène, je dis que Jean Cocteau sait terriblement son métier et que dans ce domaine il ne craint personne. Dès lors, pourquoi ne pas le reconnaître? On objectera qu'il n'est rien moins qu'un créateur, qu'il grappille toujours quelque chose, qu'il mélange Bataille, Mauriac et Pirandello. Je n'eus jamais l'heur de soutenir que l'auteur est ce qu'on appelle une grande nature. C'est un cuisinier, d'accord, mais sa cuisine est subtile et je n ai pas l'estomac si mal en point que je ne puisse y goûter. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas : du point de vue théâtral, ce qu'il produit ne peut susciter l'indifférence. Il est certain que l'on se trouve en présence d'un monde auto-

nome. Sa valeur de choc est hors de question. Même enchaînement mathématique que chez Passeur, mais avec l'avantage d'une exécution plus déliée : sachant ménager des surfaces de repos, jouer de l'alternance et de la transition, enrober le fiel dans le miel. Tantôt il assène, tantôt il insinue. Par ailleurs, comment faire sentir les subtiles articulations dont le texte trouve à s'enrichir? On l'a dit, on le dira encore : voici un prince du dialogue. *La Machine à écrire* illustre une fois de plus la manière de l'auteur. Elle n'ajoute rien que nous ne sachions à l'esthétique définie dans *les Parents terribles.* On retrouve le fameux quintette, — ou peu s'en faut. Ce sont les mêmes êtres aveuglés par la passion, les mêmes oiseaux, dirais-je voletant de côté et d'autre dans une sorte d'ivresse blasphématoire. Seul, un personnage garde la tête lucide. Dans *les Parents*, c'était la vieille Léonie; ici, c'est le Détective.

Fort curieux ouvrage, d'ailleurs, qui ne vous laisse jamais en repos, en raison de sa composition même. S'il se présente sous la forme d'un drame policier, ce n'est pourtant là qu'un trompe-l'œil, qu'un prétexte autour duquel s'accrochent les héros. On peut ainsi mettre à jour la triple armature de l'œuvre : 1° d'abord l'énigme de la Machine (« Quel est donc le criminel qui terrorise la ville en déchaînant cette avalanche de lettres anonymes? »); 2° la peinture minutieuse d'un milieu familial (qui justement concrétise l'état d'esprit de la ville); 3° l'univers enfin des Enfants dans toute sa fierté véhémente et candide. C'est sur ce dernier point qu'a porté surtout l'effort du poète. C'est bien là que réside la seule vérité de l'histoire et, par surcroît amener à la lumière la part de mystère humain que chaque personnage garde par devers soi. Jean Cocteau, certes, y réussit avec maîtrise. Quant à l'étude de mœurs qu'il insère dans le cadre du drame policier, elle est d'une justesse admirable : toute la vie provinciale d'avant la débâcle s'instaure devant nos yeux. Ce climat si particulier, avec ses ragots, son ennui, sa moisissure, tout ce qui chôme sans rémission au fond des êtres, — hormis cette patience d'insecte dans la méchanceté : tout vient s'inscrire en juste place, miroite et joue à ravir. C'est la paix captieuse du marécage, que déchire soudain l'éclat

de quelque haute réplique qui vibre comme le bois des flèches d'Ulysse.

J'admire toujours que l'on obtienne ce que l'on cherche. Jean Cocteau obtient ce qu'il cherche. Je vous conseille d'aller voir sa pièce au Théâtre Hébertot.

Faut-il ajouter quelque chose? Brièvement : en dépit de tout ce qui les sépare, les trois auteurs dont je viens de parler ont-ils un trait qui les apparente? Un souci, dirais-je, qui soit le même s'il ne se manifeste pas d'identique manière? *Creo que si*. J'indiquais tout à l'heure plus d'un signe assez bien fait pour fortifier ce sentiment. Oui, ce qui me frappe, c'est avant tout cette implacable volonté de ne rien laisser au hasard, de contrôler les moindres rouages de l'intrigue, — en un mot de dominer la matière. Voltage, montage et minuterie, tout est fait en vue d'obtenir le maximum de tension. C'est le triomphe du calcul.

Que pareille volonté soit, certes, depuis toujours, l'un des objets constants de l'esprit créateur, on ne saurait le mettre en doute. Comme tout l'enseigne, l'œuvre d'art étant un ensemble de moyens, il va de soi que l'effort doit s'exercer d'abord sur le choix de ces moyens. Ce choix fait, comment résister à l'envie d'asservir à fond la matière que l'on travaille? Que par la trop facile chance qui le favorise parfois, l'homme de l'art parvienne à ses fins, et c'est du coup la porte ouverte à de certaines espérances; ce sentiment, par exemple, que l'intelligence créatrice peut l'emporter sur la vie. Art grossier par définition, le Théâtre est mieux que tout autre fait pour accueillir sans réserve les formes les plus immédiates et, disons-le, les plus sommaires de cette millénaire tentation. Tout s'y prête d'autant mieux que le dramaturge doit nécessairement en passer par l'ossature de l'interprète. Il y a plus : ce que d'abord l'on exige d'un manuscrit de théâtre, c'est l'intensité. Elle est vraiment la clef de tout, la mère des choses. (Dût-elle même s'exercer aux dépens de la vraisemblance.) Dès l'instant donc où l'on admet l'importance décisive de ce dernier facteur, force est bien de reconnaître que ce qui pousse l'auteur à dominer sa matière répond chez lui à la plus dangereuse des tentations : l'auteur

passe *avant* la pièce. Et c'est ici que le bât blesse. Si légitime, en effet, que soit chez l'auteur le besoin de s'exprimer à fond, il y a une mystérieuse limite qu'il faut savoir ne pas franchir. Faute de quoi, tout se passe au détriment de l'humain. Oui, cet humain que le public ne se lasse pas d'interroger parce qu'il est tout, comment voudriez-vous qu'il résiste à cette main de fer de l'auteur? On pense bien qu'il doit s'évaporer. Et par humain, j'entends le merveilleux qui s'y attache, « même ce merveilleux réduit qui résulte des plus simples combinaisons de la vie quotidienne ». C'est pourquoi je voudrais qu'on ne fît point la part trop belle à cet art dont nous parlons. Je lui reproche de divorcer d'avec cette vie dont il semble pourtant jalousement se recommander. Je lui reproche, en somme, de n'être pas situé, pas habité. Entendez par des personnages capables de nous donner le change dans le plan de la vérité pure et simple. Je ne dis pas que les héros de Cocteau, ceux de Passeur et de Bourdet ne sont pas plausibles. Dans l'acte autant que dans la réplique, il semble bien qu'ils se comportent comme plus d'un d'entre nous ferait à leur place. Mais l'on sent trop qu'ils sont taillés à la mesure du postulat à maintenir. Ils ne sont que des pions que l'auteur manie à son gré. Ce terrible tiers, justement, qu'est ledit auteur, il faut avouer que sa présence devient vite une gêne insupportable. On souhaiterait qu'il s'effaçât devant les enfants de son génie, leur laissât la bride sur le col et ne vînt pas à tout bout de champ se mêler à eux. Or, pas du tout : j'aperçois une sorte d'arbitre qui scande les phases du combat et compte les points; et j'ai grande envie de me plaindre, car il fait s'écrouler la divine illusion que je demande au Théâtre. Est-ce à dire que le goût de la matière dominée exclut chez l'auteur le sens de la vie? Vous savez bien que non. Ibsen, par exemple. En voilà un qu'on ne voit jamais franchir la mystérieuse limite dont je parlais plus haut. Jamais on ne le voit se mettre au-dessus de ses personnages. Tout se passe comme s'il n'en savait oncques plus long qu'eux. Ce qu'ils ignorent, eh bien, il l'ignore tout comme eux, et nous mêmement bien sûr. Car Ibsen sait qu'en l'occurrence il ne faut pas que le commentaire empiète sur le faire. Quand l'événement surgira, il

sera toujours temps de s'instruire. Nul n'a barre sur le voisin, et l'auteur moins que tout autre. Est-il rien, je vous le demande, qui soit plus propice aux passions, plus favorable à ce halo, à ce mystère qu'est la vie de chacun de nous? Ha, sans doute, pour y parvenir, faut-il chez l'auteur une sorte de grâce d'état, un sens tout particulier de la destinée, — tout ce qui fait que l'on est Ibsen.

Résumons-nous. Art poétique : ce n'est point par sa perfection qu'un drame peut nous toucher. Mais bien par ces hiatus, par ces trous, par ces lacunes qui incitent l'homme de la salle à collaborer secrètement avec le poète invisible, — oui, dans le silence de son cœur. Depuis toujours, partout et dans chaque domaine, le secret de l'Art se confond avec un échange de cet ordre. Pour en revenir à la présente conception, j'aime donc à croire que l'on se satisferait mieux d'une tension moins orgueilleuse. Si l'on veut, un degré de moins, qui serait un degré de plus : je veux dire l'instinct de soumission devant la vie que l'on se propose de créer. Moins sûr de lui-même et moins près des intérêts de sa bourrique, moins à cran sur ces folles enchères où se complaît l'esprit de virtuosité, le Montreur d'ombres irait sans doute beaucoup plus loin dans l'accomplissement de sa tâche et nous y retrouverions le goût de la liberté.

ROLAND PURNAL.

CENTENAIRE DE CHABRIER

Grâce à l'initiative fervente et intelligente de M. Rouché (j'y reviendrai à propos de *l'Étoile*) le centenaire de Chabrier a été célébré, cet hiver, avec un éclat qui fait le plus grand honneur à nos deux scènes lyriques.

A l'Opéra-Comique : une exposition Chabrier et la « recréation », disons le mot, de *l'Étoile*; à l'Opéra, une série de représentations de *Gwendoline:* tel est le bilan de ce festival.

Nul lieu n'était mieux qualifié pour abriter les manuscrits et souvenirs de Chabrier que le foyer de l'Opéra-Comique. N'oublions pas en effet qu'à l'époque où Cézanne exposait au « Salon Bouquereau » tandis que Mallarmé destinait son *Hérodiade* au Théâtre Français, Chabrier, parallèlement, considérait l'Opéra-Comique comme le pur temple de l'art lyrique. Le snobisme d'avant-garde n'existait pas encore et, mon Dieu, ce n'était pas plus mal. Personne, d'ailleurs, n'était moins snob que Chabrier, moins soucieux du nouveau à tout prix; ce qui ne l'empêchait pas d'accrocher à ses murs des Renoir et non des Rochegrosse.

Pour cette foncière absence de snobisme je comparerai volontiers Chabrier à notre admirable Colette n'hésitant pas à donner autrefois à *la Vie parisienne* la primeur de quelques-unes de ses plus belles pages au verso desquelles on pouvait lire des annonces dans le goût de celle-ci :

« Dame éducation moldave (ô ethnologues, éclairez-nous) reçoit sur rendez-vous, rue de Prony, dans coquet rez-de-chaussée breton. »

Nul doute que si l'on avait demandé à Chabrier d'insérer *l'Ile heureuse* comme supplément musical dans son numéro du *Sourire*, il eût accepté; et comme il eût bien fait !

Tandis que ses austères amis de la *Schola* respiraient avec componction les senteurs puritaines de la rue Saint-Jacques, Chabrier déambulait sur les Grands Boulevards, dînait au Napolitain, saluait Jane Hading dans sa loge, déposait dans celle de Granier le manuscrit de la *Ballade des gros dindons* et retrouvait Charles Lamoureux au café.

Tous les souvenirs de Chabrier, groupés, cet hiver, par M. Martin, chabriériste ému, témoignent de cette merveilleuse indépendance de vie. Le cœur, la générosité, la curiosité de Chabrier lui interdisaient d'ailleurs l'air vicié des chapelles. C'est pourquoi voisinaient cet hiver, dans les vitrines de l'Opéra-Comique, les vers de Verlaine et ceux du prolifique Mendès, une reproduction du *Bar des Folies-Bergère*, tableau longtemps accroché au-dessus du piano de Chabrier, et des projets d'affiches dans le plus pur style *Mucha*.

Avec quelle émotion j'ai contemplé ce vilain petit encrier, sorte de savonnette en marbre verdâtre sertie de bronze, qui était le sien!

Que nous sommes loin du prétentieux encrier genre « moteur d'avion » au fond duquel d'aucuns pensent puiser la vraie nouveauté.

Il faut bien reconnaître que cette absence de préjugés a longtemps égaré l'opinion publique vis-à-vis de la musique de Chabrier. Je me souviens d'un proche soir d'été où, terrassés par la chaleur dans les fauteuils du Casino de Vichy, nous écoutions, une amie et moi, un concert aussi anodin que nos infusions de verveine.

Tout à coup la *Suite pastorale* de Chabrier nous apporta sa fraîche bouffée de vraie musique.

Comme je m'extasiais, mon interlocutrice, qui se disait pourtant « folle de musique », me concéda avec un sourire poli : « Oui, c'est agréable, c'est très casino », me rappelant ainsi un esthète de 1925 pour lequel la littérature était rive-droite ou rive-gauche, cette dernière écrasant, bien entendu, superbement, sa rivale.

La nouveauté de Chabrier n'ayant rien de systématique, les esprits paresseux n'avaient pas le moyen de la remarquer tout de suite. C'est cette « nouveauté qui marche à pas de

colombe », pour reprendre encore une fois l'expression de Nietzsche.

A la répétition générale de *l'Étoile*, on m'a assuré qu'un musicien prétendait qu'il fallait une loupe auriculaire pour saisir les beautés de cette partition. Quel qu'il soit, je lui décerne froidement une belle paire d'oreilles d'âne. Quelle musique surprenante au contraire! Quelle invention incessante, quelle orchestration imprévue, quelle grâce! Tout Messager est déjà là et bien d'autres musiciens qui désavouent impudiquement aujourd'hui leur aïeul. Messager aimait passionnément *l'Étoile*, Debussy et Ravel y voyaient un chef-d'œuvre. Voilà qui console! Grâce à l'actuelle mise en scène, la pauvreté du livret ne gâte plus notre plaisir. On ne saurait trop féliciter M. Rouché du soin avec lequel il a réglé les jeux de scène, les éclairages, la machinerie. C'est une réussite totale qui nous rend bien impatients de la reprise promise et due de *l'Enfant et les Sortilèges*. Les décors et costumes de Dignimont, charmants et légers, sont ce qu'il fallait. De la distribution, bonne dans l'ensemble, il faut isoler M. Herrent, étourdissant, exactement dans le style de l'œuvre, une manière de Fugère jeune, et Mlle Grandval, qui sait chanter, ce qui est rare et bien agréable.

L'orchestre est brillamment dirigé par Roger Desormière qui, une fois de plus, montre ses minutieuses qualités de chef et sa profonde connaissance de la musique de Chabrier.

***

Bien que je ne considère pas *Gwendoline* comme un chef-d'œuvre parfait, avec quelle émotion, pourtant, je réentends chaque fois cette partition! Il y a peu de pages dans la musique qui me grisent autant que l'ouverture, et la scène de beuverie du deuxième acte n'est pas loin du meilleur Moussorgski.

C'est plus le wagnérisme de Mendès que l'influence de la musique même de Wagner qui empoisonnent, par ailleurs, certaines pages. Chabrier, qui idolâtrait Wagner, était trop profondément latin pour ne pas rejeter d'instinct tout ce

qui, dans l'esprit de Wagner, était inconciliable avec son tempérament d'Auvergnat.

Le sujet de *Gwendoline* est nordique; il le fallait puisqu'à cette époque il n'y avait pas de salut sans cimiers à plumes de cygne, nattes de chanvre et cuirasses de Walkyries, mais avouons que l'Épithalame, à mon avis le point culminant de l'œuvre, conviendrait beaucoup mieux à des noces attiques qu'à cet hymen danois.

*
* *

En sortant de l'Opéra, tandis que je regagnais à pied le Luxembourg, je n'ai pu m'empêcher de songer à l'imprévu de certaines destinées musicales.

A l'époque à laquelle Fantin-Latour a peint son célèbre tableau, il n'y a pas de doute que le grand musicien du groupe, ce n'était pas Chabrier mais ce jeune homme fier, au beau visage : Vincent d'Indy. Celui-là, c'était « le maître ». Chabrier faisait figure d'amateur prodigieusement doué.

« *A mon cher Vincent (d'Indy pour la postérité!)* », telle est la dédicace de la partition du *Roi malgré lui* que j'ai la chance de posséder.

Que pensera la postérité de la musique de d'Indy? Peu de chose, je le crains. Il serait vain de minimiser l'apport musical de Vincent d'Indy et cependant je crains que ce flot de musique faiblement jaillissante et lourdement canalisée par un métier trop apparent ne trouve bientôt plus guère d'audience. Seule, la *Symphonie sur un thème montagnard*, vivifiée par l'apport d'une sève populaire, semble devoir résister aux années.

Le dogmatisme a desséché l'inspiration de Vincent d'Indy. Avait-il d'ailleurs beaucoup d'inspiration? J'en doute.

D'Indy m'a toujours fait penser à ces êtres, cultivés et travailleurs, qui auraient pu faire indifféremment un excellent médecin, un honorable amiral ou un ingénieur distingué.

Or, il n'y a de véritable musicien que celui pour lequel la musique est l'unique moyen d'expression.

Quelques thèmes populaires, taillés et retaillés, ne rempla-

ceront jamais une mélodie venue de l'inspiration, une couleur orchestrale infailliblement trouvée par l'instinct.

L'invention musicale, la sensualité de la palette sonore, ces deux trésors, Chabrier les possédait au plus haut degré.

C'est pourquoi, après avoir guidé maints musiciens, son œuvre entre maintenant, tout tranquillement, dans l'éternité.

FRANCIS POULENC.

P.-S. — Puis-je conseiller aux chercheurs de parentés spirituelles d'ouvrir la partition pour piano et chant de *Gwendoline* à la page 184? A la troisième accolade, si l'on pousse le jeu jusqu'à lire Ar*k*el au lieu d'Ar*m*el, ne croirait-on pas les deux premières mesures échappées de *Pelléas*. Elles sont de quinze ans antérieures.

NOTES

JOURNAL DE LECTURES

15 *avril* 1941.

On me prête le volume d'Henri Massis : *les Idées restent* (1), paru en zone non occupée. Ainsi, Massis a succombé à la tentation qui est aujourd'hui celle qu'éprouvent la plupart des écrivains d'idées : faire le point, exprimer en un livre d'ensemble les réactions que suscitent en eux les tragédies présentes et formuler ce qu'ils croient être les principes capables de fonder l'ordre et de nourrir la vie de demain. Comment s'étonner d'une telle publication ? Massis a toujours, et jusque dans les sujets permanents, puisé son inspiration dans l'événement. Dogmatique, voire dogmatiste, nul esprit n'est moins naturellement métaphysique que le sien. Toujours il confronte les idées à la couleur du temps, et s'il a foi en ce que Chesterton nommait naguère « l'homme éternel », c'est pour opposer l'homme éternel au contemporain. Le problème qui hante Massis, c'est le problème des influences. Cela témoigne d'un esprit inquiet et doctrinaire tout ensemble. Que sont ses *Jugements*, sinon la mise en théories des répudiations successives de leurs enthousiasmes juvéniles opérées par quelques écrivains de « la génération sacrifiée » (la première, celle de 1914-1918) ?... Sa *Défense de l'Occident* ?... Une réaction contre certaine pente profonde de l'après-guerre en Europe. Ame instinctivement dramatique, Massis trouve le ressort de son drame dans le conflit sans cesse accusé de la thèse et de l'événement, de la pure doctrine catholique et des atteintes que peuvent lui porter les faits et les maîtres d'aujourd'hui. Ainsi, une telle pensée ne peut-elle se renouveler que par son élément actuel d'où elle tire son pathétique. Avec *les Idées restent* on pouvait attendre un de ces renouvellements imposés par l'ampleur même et la nouveauté relative des bouleversements que nous vivons. J'espérais un Massis moins raidi, soucieux de saisir le contour des choses, d'en dégager

(1) Lardanchet, éditeur.

l'essentiel plus que de les mettre en formules. J'attendais comme une réplique sur un autre plan à *Evocations* — c'est-à-dire un livre où le poids de la vie l'emportât sur l'esprit de système. Déception ! Massis vise ici — un bref avertissement nous l'annonce — à donner *une somme des réalités essentielles éparses dans ses livres.* Ceux qui escomptaient une œuvre neuve estimeront qu'il y a maldonne. Ils ne devront s'en prendre qu'à eux de leur déception.

Il y a quelque chose d'assez beau, d'assez émouvant dans cette confiance d'Henri Massis en la valeur salvatrice, non pas seulement de quelques idées-mères, mais de tout un corps d'idées cohérentes qui, de la morale à l'esthétique en passant par la politique et l'histoire, embrassent tout le champ de l'action et de l'esprit. Confiance de doctrinaire en son système ? Parfois — et ce sont, à mon sens, les parties les plus fragiles de *les Idées restent*, celles qui sentent l'exposé, le memento pour disciples pressés ou prosélytes de la dernière heure. Confiance de mystique en sa foi, d'homme en ses sources profondes ? Parfois aussi — et ce sont les meilleures pages de Massis, celles où la rigueur de l'esprit s'accorde aux inflexions d'une sensibilité tout ensemble riche et pudique. L'accent véritable de Massis, c'est celui d'un Barrès dépouillé. Il a tort souvent de se faire violence pour ne point s'y abandonner.

19 *avril.*

Voici le livre lu, relu plutôt, car il n'y a pas grand'chose dans ces pages que déjà l'on ne connût. C'est bien une somme, mais une somme *a posteriori*, je veux dire une anthologie travaillée. *Les Idées restent*... les formules aussi ! Déjà, deux fois, à quelques années d'intervalle, Massis avait proposé au public un recueil de morceaux choisis : après *l'Honneur de servir* parut *la Guerre de Trente Ans !* L'événement, parfois bien hâtivement, fournissait le prétexte du titre; la substance restait la même, et presque les mêmes les mots !... On ne saurait reprocher à cet essayiste rigoureux une excessive fécondité !

Juger ce florilège de jugements ? Je n'en éprouve guère la tentation. Il y en a plus d'un de lucide. Plus d'un chapitre frappe par la densité — encore qu'aux fragments les plus poussés, la « découpure », qui les ôte du mouvement central, confère souvent certaine raideur agaçante. Quelques bons portraits, la plupart tirés d'*Evocations.* Une analyse que je continue à trouver remarquable du « cas Marcel Proust ». Mais considérer ce livre comme une œuvre dont il s'agit de peser sereinement l'apport, sans doute serait-ce trahir l'intention profonde de Massis. Il vise d'abord ici à être utile, à servir. Dans

quelle mesure un livre comme *les Idées restent* peut-il aujourd'hui être efficace? Voilà peut-être ce à quoi il faut surtout réfléchir.

21 *avril.*

On trouve, dans *Les Idées restent*, des points de repère, voire des directions de travail qui ne sont pas sans fécondité. Massis, qui en cela encore demeure un des héritiers de Barrès, aime à parler à la jeunesse — et le caractère accusé, tranché de ses affirmations dispose la jeunesse à l'entendre. Les jeunes Français donc trouveront ici une suite d'utiles garde-fous intellectuels, une série aussi de conseils lucides. Tout ce que Massis écrit et reprend de la culture « qui n'est pas un jeu », de l'unité nécessaire de l'intelligence et du cœur, du danger des « confusions idéalistes » est excellent et méritait d'être repris. On aimera aussi la manière dont il sait parler de Péguy. En évoquant l'homme, il donne envie d'aller au texte; bien plus, il restitue au texte sa fièvre vivante, son ardeur. Car il y a plus ici qu'un ensemble d'indications et de jugements sur les valeurs et les tentations contemporaines de l'esprit. Certaines pages gardent un singulier pouvoir d'entraînement. Pourquoi plus que d'autres?... Parce qu'elles manifestent le Massis secret, celui que déjà révélait l'accent d'*Evocations* : un homme opiniâtre, sensible, tout à la fois viril et fin, qui a le goût du combat d'idées, sans n'être qu'un faiseur de systèmes, un homme qui peut-être ne repousse si vivement certaines œuvres, certaines idées, que parce qu'il en sent intensément la puissance, le charme, la beauté dangereuse. Solidité et frémissement conjoints, lucidité et espérance : ces qualités doivent aujourd'hui trouver de l'écho dans les esprits, séduire et contraindre plus d'une âme.

Je ne crois pas pourtant qu'un livre comme *les Idées restent* ait l'efficacité que l'auteur lui voudrait. Deux causes à cet échec prévisible. D'une part, l'ouvrage manque d'élan, de puissance (au sens nietzschéen du mot); il semble que le souci de la rigueur y étouffe cette intensité de la pensée et de l'expression que requiert l'époque pour être comprise d'abord, ensuite transformée. D'autre part et surtout, l'horizon de Massis ne semble pas un horizon profondément, foncièrement révolutionnaire. Il donne l'impression de juger des problèmes présents, sinon d'après le passé, du moins d'après les incarnations et les formes qu'ont prises dans le passé des idées dont je ne conteste point par ailleurs la valeur d'éternité. Tout un pan du réel lui échappe — et qui n'est pas le moins important. Dans une œuvre qui vise à fournir des directions et des principes susceptibles de transformer l'époque, pas un mot du problème social — sinon quelques allusions vagues à propos de Péguy et tirées de lui. Silence complet sur l'agonie du capitalisme ! Un tel silence souligne la

limite même d'efficacité de toute une famille d'esprits qui, quant à l'essentiel, restent incapable de penser la révolution de demain autrement que comme une réaction. Maurras est le chef de cette famille. Lucide en face de la démocratie, il semble — du moins depuis quelques décades — demeurer aveugle en face du capitalisme comme si le règne de l'argent et celui du nombre ne constituaient point les deux faces d'une même étoffe. De telles pensées — si nobles et si clairvoyantes qu'elles puissent être fragmentairement — ont quelque chose de profondément désaccordé de l'époque. L'essayiste, le « maître » efficace est celui qui écrira demain, non « les idées restent », mais « les idées vivent ».

24 *avril.*

Je quitte Massis pour Colette qui, moins oublieuse que d'autres des « revenants », vient de m'envoyer son *Journal à rebours* (1). Chaque fois qu'on ouvre un livre de Colette on ne se tient pas de louer cette intelligence dans la lumière qui est, je crois, son secret majeur. Ne faire de Colette que le plus grand de nos écrivains « sensuels », c'est minimiser sa mesure. Comme cette plume de femme excelle à mettre les choses en place ! Comme par un instinct qui a la hauteur même de l'intelligence, elle situe avec une aisance, une exactitude souveraines, les « ordres » terrestres — au sens où Pascal parle des « ordres ». Je ne parviens point à admirer moins sa lucidité que son pouvoir incantatoire, que sa puissance d'évocation. Curieux signe : Massis, qui a maintes fois abordé le problème des relations de la littérature et de la morale, n'a jamais que je sache rien écrit de Colette. Quel beau cas pourtant, quelle incomparable référence pour définir et nuancer ce qui me semble juste dans sa pensée! Proust, magicien des ombres, décompose. Colette, magicienne de la lumière, compose. Santé, maladie : la puissance d'analyse me semble égale dans les deux œuvres, car, quoi qu'il en semble peut-être, Colette ne va pas moins profond dans l'homme — ces deux mots pourtant situent les deux magies, les deux domaines.

Colette, d'ailleurs, admire Proust; elle voulut bien me l'écrire naguère. Elle n'a pas grand'chose, quoi qu'elle en pense, à lui envier du point de vue de l'acuité de l'analyse. Son art cependant est un art sain, alors que souvent (ce n'est point le cas de *Journal à rebours*) son thème reste fort loin d'être un thème moral. Chesterton n'avait-il point raison qui, d'une petite phrase, résolvait l'énigme que dans tous ses livres Massis interroge : « *appeler les choses par leur nom* ». Voilà selon l'auteur d'*Orthodoxie* le secret d'un art sain. C'était aussi l'avis

(1) Fayard.

de Baudelaire; *Mon cœur mis à nu* en témoigne. Colette « appelle les choses par leur nom ». Et par surcroît, elle sait merveilleusement toutes les nuances des noms et des choses. « *La fièvre est affaire de consentement* », note Colette, précisément dans *Journal à rebours*. Elle ne consent point, la lucide, la paysanne, à faire de la fièvre l'état normal de l'homme, à confondre la facilité au délire, avec la santé; Elle ne consent point ! Mais elle n'en a aucune envie. Cet instinct — tout ensemble intelligence et divination — c'est le privilège de Colette, c'est ce qui parmi nous lui réserve sa place, étroite peut-être, mais incomparable.

JEAN-PIERRE MAXENCE.

HISTOIRE

DÉFINITIONS DE LA FRANCE, textes choisis et préfacés par *Lucien Maury* (Éditions Stock).

Si hier, la France « manquait à l'Europe », si elle n'y jouait plus ce rôle prépondérant qu'elle a tenu si longtemps, si, en un mot, elle avait « démissionné », c'est que chaque citoyen de ce pays avait, lui aussi, « démissionné » envers lui-même et envers sa patrie. Comme à chacune des heures douloureuses de leur histoire, les Français doivent retrouver, au lendemain de la défaite, dans la défaite même, le sentiment de leur identité. L'idée de patrie reprendra alors cette valeur qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Pour reconstruire la France, il faut que chacun de nous sache ce que signifie ce terme et prenne conscience des avantages et des devoirs que lui apporte sa qualité de Français.

C'est pourquoi l'effort entrepris par les Éditions Stock, en publiant cette série d'essais des « Études françaises » qu'inaugurent ces *Définitions de la France* réunies par Lucien Maury, me semble louable en tous points. Il sera bon de relire ces jugements sur notre pays de César et Strabon à Frédéric II et Emerson. En même temps que de la France, cela nous aidera à prendre conscience de nous-mêmes;

Le rayonnement de la France, le rôle prépondérant qu'elle tint dans l'histoire, son influence marquante dans les domaines les plus divers, l'admiration unanime que suscitent ses Lettres et ses Arts, voilà ce qui ressort tout d'abord des textes réunis par M. Lucien Maury. La vocation à la fois terrienne et agricole, maritime et colo-

niale de notre pays, la mission qui lui est dictée par sa situation géographique aussi bien que par les traits particuliers de son caractère indiquent ses devoirs à la France. Pour répondre à cette mission, pour remplir le rôle qui lui est dévolu, notre patrie doit d'abord, selon le mot de M. Georges Goyau, « maintenir avec jalousie l'autonomie de sa personnalité ». Ce maintien de la personnalité de la France c'est à nous tous qu'il incombe. Nous n'y parviendrons qu'en nous souvenant de son passé, en prenant conscience de sa valeur.

Mais il nous faut aussi prendre conscience de nous-mêmes dans le présent : combattre nos défauts, utiliser nos qualités et nous en méfier également. Quand Bonald écrit du Français : « Parlez à son cœur plutôt qu'à sa raison; donnez-lui des sentiments et non des opinions... », il désigne certes une qualité, et c'en est une du point de vue politique. Pourtant une nation conduite par un cœur noble ira à la catastrophe si la raison ne vient contrôler ses élans. Notre histoire en témoigne.

Car nous avons connu le malheur maintes fois déjà. Mais « ... c'est peut-être la seule nation qui trouve dans l'infortune même une source de plaisanteries et de gaîté », écrivait Frédéric II à Voltaire. A cela devons-nous sans doute d'avoir surmonté toutes les épreuves et aussi au fait que certains de nos défauts peuvent être facilement combattus : « Les Français ne sont pas indisciplinables. Pour leur faire garder une règle, il ne faut que le vouloir fortement... », lit-on dans les *Pensées politiques* du cardinal de Richelieu.

Nous pouvons donc garder l'espoir dans les destinées de la France. Tout dépend de notre volonté. Nous devons cesser de nous leurrer à attendre notre bonheur des voisins, à ne compter que sur autrui pour sortir d'une situation difficile. Nous devons refaire nous-mêmes cette France qui redeviendra pour nous ce qu'elle fut pour nos aïeux :

Terre de France, ô mon très doux pays...

FERNAND LEMOINE.

***

ILE-DE-FRANCE, VIEILLE FRANCE, par *Léandre Vaillat*, (Un vol. in-16 de II-245 pages. Plon, 1941.)

Un livre exquis, où le spécialiste est agacé de rencontrer de fâcheuses inadvertances, dans le genre de celles-ci : Charlotte de Montmorency, sœur du grand connétable, alors qu'elle en était la petite-fille, par son père, Henri I[er], fils puîné du compagnon d'Henri II, et mère de la duchesse de Longueville, et non de la

duchesse de Conti (p. 78); le divorce de Napoléon en 1805, au lieu de 1809 (p. 223). Décidément, M. Vaillat est brouillé avec la chronologie ! Cette juste mauvaise humeur exhalée, comment, par contre, ne pas recommander la lecture d'une œuvre aussi bien écrite, aussi finement évocatrice des charmes de l'Ile-de-France ? En artiste, en poète, M. LéandreVaillat se promène à travers l'adorable province; il la connaît à merveille. Quiconque a passé toute une part de son existence, comme le signataire de ces lignes, à parcourir l'Ile-de-France, à pied, à cheval, à bicyclette, en voiture attelée, en automobile, en canot, peut se porter garant que son évocateur, s'il est un chronologiste distrait, se montre le plus intelligent et le plus informé des guides. Double et grand mérite qui s'accompagne d'un charme exceptionnel dans l'art de bien dire et de bien décrire. L'ensemble est supérieur. Il suffira que M. Vaillat se relise, vérifie ses références. Et le chef-d'œuvre n'aura plus de taches qui mécontentent l'historien.

JEAN HÉRITIER.

***

LA CAMPAGNE DE RUSSIE, 1812, par *E. Tarlé* (Éditions de la N. R. F.).

La campagne de Russie peut être, d'après Thiers, Michelet, les Mémoires du comte de Ségur, une suite de pages grandioses encore que lamentables, illustrées par les images épiques de Victor Hugo : « Il neigeait... » Le froid, la faim, l'incendie de Moscou, les cosaques surgissant dans la nuit, l'Aigle qui, blessé, peine de l''aile pour rentrer. Mais voici un ouvrage qui envisage cette campagne sous un angle spécifiquement russe; non pas une histoire romancée, car nous avions déjà Tolstoï, mais documentée, argumentée et fortement charpentée. L'auteur, M. E. Tarlé, a utilisé des documents inédits que l'Institut historique de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. a mis à sa disposition.

La campagne de Russie, et non plus la retraite seulement, apparaît ici comme une entreprise folle qui vient se heurter contre le peuple russe en exaltant son sentiment national, contre l'immensité du pays, contre l'hiver, le froid et la faim, et contre les cosaques et les francs-tireurs. Et aussi contre le général Koutouzov, ce temporiseur. Nommé commandant en chef après les insuccès de Bagration et de Barclay, Koutouzov revient à la tactique de l'ancien régime que les généraux de la Révolution, à qui la Convention ordonnait : « Soyez sans cesse attaquants ! » et Napoléon avaient rendue périmée par l'offensive à outrance « à coups d'hommes ». On le voit manœuvrer

ménageant ses hommes, autant par humanité que par sagesse, accompagnant l'ennemi à la frontière, exactement ce que les Jacobins reprochèrent à Dumouriez après Valmy. Après avoir lu ces pages, on comprend mieux les violences de langage de Chateaubriand contre « Buonaparte » dans son fameux pamphlet — et contre sa politique et contre sa stratégie.

Folle entreprise, puisque Napoléon n'est plus sûr de lui : doutant de l'action qu'il a commencée, il consulte ses maréchaux, attitude insolite chez cet impulsif. Après Smolensk, Murat le supplie de ne pas aller se perdre dans les profondeurs de la Russie, et cependant le voilà à Moscou, après l'horrible boucherie de Borodino. La scène que nous décrit l'auteur vaut la peine d'être reproduite. Sans effet de style, elle rappelle le *Thalassa! thalassa!* des Grecs de l'*Anabase :*

« A deux heures de l'après-midi [le 14 septembre], Napoléon et sa suite atteignirent le sommet du mont Poklonnoïa, et le panorama de Moscou s'offrit soudain à leurs yeux. Un soleil radieux inondait de ses rayons cette ville immense, resplendissante avec ses innombrables coupoles dorées. La vieille garde, derrière la suite, oubliant la discipline et rompant les rangs, s'amassa au sommet du mont. Des milliers de voix criaient : « Moscou ! Moscou ! Vive l'Empereur ! » Arrivé au faîte du mont, Napoléon s'arrêta et sans cacher son ravissement, s'exclama aussi : « Moscou ! » Témoin de cette scène, le comte de Ségur remarqua que les maréchaux, oubliant leur dépit et grisés par l'enthousiasme de la gloire, s'élancèrent pour féliciter leur Empereur : « La voilà donc, enfin, cette ville fameuse ! — fut la réponse de Napoléon — il était temps. » Même en cet instant, enivré de victoires et d'orgueil, il n'oubliait pas combien il avait été difficile d'arriver jusqu'à cette capitale presque autant asiatique qu'européenne. » (P. 149.)

Voici encore la figure inquiétante de Rostopchine, le gouverneur de Moscou, incendiaire en dépit de ses dénégations tardives qu'annihilent des témoignages probants. Enfin, voici le général Robert Wilson, commissaire anglais auprès du G. Q. G. russe, qui intrigue contre Koutouzov, qui dénonce au tsar son grand âge, son incapacité, sa pusillanimité. Pourquoi cela? L'auteur nous le dit : « Ce brigadier anglais, plein de suffisance, ne voyait dans les soldats russes que du matériel sacrifié pour l'avènement de la toute-puissance de l'Empire britannique après Napoléon. » C'était donc aux dépens des soldats russes qu'on devait « libérer du blocus continental les marchands de Londres, les armateurs de Liverpool, les drapiers de Manchester... » (p. 218).

L'amateur de psychologie, celui de philosophie de l'histoire comme d'histoire pure trouveront dans cet ouvrage, écrit sans recherche de mise en scène, très attachant pourtant et bien traduit, de nombreux sujets de méditations.

W. MAYR.

ROMANS

LE CHEMIN DE KAYA, par *Milka Gitsina* (L'Amitié par le Livre).

Un roman comme *le Chemin de Kaya* légitimerait l'étiquette populiste. Car on y trouve tous les éléments qu'utilisent les fabricants de mélodrames et dont le talent, lui, peut tirer le plus poignant tableau de la détresse humaine. La misère, la faim, la crasse, la peur, l'alcool forment ici les principaux motifs de la complainte. L'héroïne, une fillette, échappe d'abord à l'horreur de son milieu par des découvertes successives : l'église où elle « marchait sur la pointe des pieds sans penser que ses pieds nus n'auraient fait aucun bruit », l'école avec ses « ruisseaux d'enfants coulant dans quatre grandes salles fraîchement crépies », les premiers troubles de la chair. Et puis un jour les yeux de Kaya, « sombres d'avoir bu toute la misère des murs enfumés » mais en qui les grâces de l'enfance ont été jusqu'ici préservées, deviennent semblables à ceux des grandes personnes. Elle s'aperçoit soudain qu'il y a deux mondes, celui de l'argent et celui de la misère. Mais cette dure vérité ne l'arrache pas tout à fait à son merveilleux pays de songes et d'accomplissements. La vie peut lui imposer les gestes las de ses aînés : on sent qu'elle gardera au cœur cette sorte de joie lucide et stoïque qui lui permettra de rester elle-même dans la boue de son chemin.

Autobiographie ? pourrait-on se demander tant l'indiscrétion nous est devenue naturelle. J'avoue cependant avoir manqué à la coutume et ne m'être pas une fois au cours de ma lecture inquiété de savoir où le souvenir s'achevait, où commençait la fiction... Jamais dans *le Chemin de Kaya* l'auteur ne prend la liberté de monter sur la scène ni de se confesser. Elle a des moyens d'expression si simples qu'un tel naturel déconcerte. On pense alors à d'autres livres qui nous offrent leur intrigue sans faille, leurs images trop choisies. Ce document tout brut retient notre intérêt en dépit de sa traîne de lapsus, de tâtonnements; les heures inutiles et creuses qui prennent dans leur transparence une véritable nécessité. Il est des jours où l'oreille se prête davantage aux murmures imparfaits de la mer qu'à Debussy.

JEAN FOUGÈRE.

*
* *

LE MANUSCRIT HOPKINS, roman, par *R. C. Sherriff* (Plon).

Le Manuscrit Hopkins est loin d'être « l'extraordinaire roman » que la prière d'insérer nous laisse entendre. C'est un petit roman d'aventures pour scouts de quatorze ans — et pas plus.

Un ancien professeur de mathématiques, Edgar Hopkins, vit paisiblement dans sa petite ferme. Il se livre aux joies de l'aviculture. Il fait aussi partie d'une société savante de Londres, composée en majeure partie de snobs. Le président de cette société annonce un beau soir que la lune se rapproche de la terre à une allure folle et continue et que sa rencontre avec notre planète est inévitable. Mais les membres de la société ne doivent en aucun cas livrer leur secret à la population qu'il ne faut pas affoler. Hopkins — il nous paraît un peu bête et cela nous ennuie d'autant plus que l'auteur écrit à la première personne — garde le secret. Or, le gouvernement britannique mis au courant de la chose fait partout construire d'inutiles abris. Et Hopkins qui *sait* voudrait que l'on écoutât ses conseils. Il se heurte donc à tout le monde, sauf à son voisin, un colonel, qui a des domestiques et un manoir... Notre pâle bourgeois est séduit par les « manières » du colonel, et dénigre tant qu'il peut ceux qui, socialement, sont ses inférieurs. A la troisième personne, cela passerait. Mais, je le répète, l'auteur écrit à la première personne.

Le jour fatal arrive. La lune ne pulvérise pas la terre. Elle va s'écraser dans l'Atlantique... Raz de marée, cyclones, etc... — qui ne durent qu'une nuit. La vie reprend, au ralenti : la plupart des abris ont cédé. Hopkins l'avait bien dit ! Ah, si on l'avait écouté !

Mais cette lune dans l'Atlantique isole la Grande-Bretagne de la mer. Elle veut un corridor. Puis on apprend que radium, or, pétrole, etc..., on peut en avoir à bon compte (laïus sur la Providence) : la lune en contient tant que l'on en désire. Alors, plus de corridor. Le monde va se battre contre l'Angleterre. Le monde veut sa part de lune... Ici, tout s'embrouille... Le monde occidental est attaqué par le monde oriental... Une menace venue du fin fond de l'Est... Enfin, la destruction totale de l'humanité...

Psychologie inexistante. Sensiblerie à l'égard des foules. Grave, cela.

— Wells aurait fait un chef-d'œuvre. Jules Verne aussi.

JULIEN BLANC.

***

L'OPÉRA DE BERLIN A PARIS

L'Enlèvement au Sérail est le premier opéra-comique allemand, c'est-à-dire composé sur des paroles en langue allemande. L'Italie est la patrie de l'opéra et la France comptait une tradition déjà longue de musique dramatique, illustrée par Lully, Rameau, Philidor, Grétry et même, en ce sens, par Gluck — puisque celui-ci ne composa jamais de musique sur des paroles allemandes — lorsque Mozart à vingt-cinq ans composa *Die Entfürhung aus dem Serail* à Vienne en trois semaines. Ainsi l'intérêt historique à lui seul (mais il n'était pas le seul) eût-il justifié le choix de cet ouvrage pour la première des représentations de l'Opéra de Berlin organisées par l'Institut allemand à Paris.

Le 1er août 1781, Mozart écrivait à son père : « Stéphanie le jeune m'a donné un livret qui est tout à fait bon. Le sujet est turc, et la pièce s'appelle *Belmont et Constance* ou *l'Enlèvement au Sérail*. Je composerai en musique turque l'ouverture, le chœur du premier acte et le chœur final. » Il n'avait évidemment pas l'intention d'emprunter la gamme en usage dans l'ancien empire ottoman pour donner un caractère turc à ces morceaux. Plus simplement, ainsi que l'a fort bien analysé M. Reynaldo Hahn, « ces mots naïfs *en musique turque* signifiaient qu'il emploierait dans son orchestration, et parfois simultanément, des instruments à percussion, timbales, grosse caisse, cymbales et triangle, dont la sonorité évoque une turquerie brillante et gaie ».

Chaque fois que j'entends *l'Enlèvement au Sérail*, le livret me semble moins niais qu'il ne m'avait paru tout d'abord et je suis près de le trouver « tout à fait bon ». L'action conventionnelle fait ressortir la musique sublime à laquelle les sentiments simples qui animent les personnages servent parfaitement de support. Indépendamment de son importance historique, sans doute fortuite, la partition contredit de manière assez brillante la qualification d' « œuvrette charmante » que lui appliquait à propos de cette représentation un musicographe aussi distingué que M. Rebatet. Elle possède, comme toutes les œuvres de Mozart cette « force créatrice » dont Gœthe parlait à Eckermann le 11 mars 1828 et « dont l'action se perpétue d'âge en âge et ne s'épuisera ni ne se consumera de sitôt ». Je me rangerais plus volontiers pour ma part à l'opinion de Weber (non le beau-père de Mozart mais l'auteur du *Freischütz*) : « Je trouve dans cet ouvrage,

écrit-il, le reflet de la jeunesse, cette fleur de vie qui ne s'épanouit plus une fois qu'elle s'est fermée. »

Si l'on se plaît à imaginer des décors moins persans que ceux de M. Preetorius, ceux-ci ont du moins l'immense avantage d'être fort bien conçus pour la mise en scène réglée par M. Völker avec une précision à la mesure de la musique qu'elle sert. Car il s'agit avant tout de musique et *l'Enlèvement au Sérail* a bénéficié avec les artistes de l'Opéra de Berlin d'une interprétation éclatante sous la direction de M. Johannes Schüler qui se distingue par sa netteté. L'art de l'exécution consiste essentiellement dans la probité et l'exactitude, mais la tâche s'avère particulièrement délicate avec la musique de Mozart à cause de la façon vague et contradictoire dont le maître indiquait les mouvements. Si M. Schüler a pris l'ouverture dans un mouvement qui surprit un peu par sa vivacité, celle-ci se justifie par le caractère « turc » du morceau et ce défaut ne fut jamais sensible par la suite. M. Schüler, avec une rigueur admirable, semble avoir réprimé au contraire le penchant des virtuoses, encouragé par une certaine mode, à chanter parfois dans un mouvement d'une rapidité telle qu'elle tend à faire disparaître la mélodie. Le célèbre trio qui termine le premier acte et réclame des chanteurs une extrême agilité vocale en même temps qu'une grande agitation scénique — qui les empêche de regarder le chef d'orchestre — fut exécuté sans accroc et comme en se jouant par MM. Roswaenge, Zimmermann et von Manowarda. Quant au rôle de Constance (l'héroïne porte le prénom de celle qui allait devenir la femme de Mozart), il n'a pas été écrit seulement pour servir de prétexte aux acrobaties vocales de la Cavalieri. Mme Erna Berger, qu'on avait applaudie à Paris en 1937 dans le rôle de Zerbinette d'*Ariane à Naxos*, en fait un personnage vivant et éclaire de l'intérieur les airs qu'on admire trop souvent comme des tours de force et qui recouvrent avec elle leur chaleur humaine. A côté de la tendresse, il y a déjà dans le rôle de Constance quelque chose de la noblesse dont Mozart revêtit plus tard celui de Donna Anna.

Si la représentation de *l'Enlèvement au Sérail* m'a semblé la plus parfaite des trois soirées données à Paris par le Staatsoper de Berlin et la Staatskapelle, où la musique de Mozart parut dans toute sa beauté radieuse, la représentation de *Tristan et Isolde* avec la distribution de Bayreuth la plus récente et le concert dirigés par M. Herbert von Karejan n'en furent pas moins admirables et intéressants par plus d'un côté.

On a tout dit, tout écrit sur *Tristan et Isolde*. Outre les limites de cette chronique, l'intention philosophique dispense peut-être de parler une fois de plus et assez vainement d'une musique où la

recherche extra-musicale d'une action magique rend inutile la discussion lorsqu'on a choisi depuis longtemps de la subir avec de sombres délices. Mme Germaine Lubin qui est la troisième cantatrice française à qui échut l'honneur de chanter à Bayreuth et la première à y interpréter le rôle écrasant d'Isolde, fut particulièrement belle dans le premier acte, le plus lourd pour elle, et singulièrement dans la scène du philtre. Sans faire oublier Madame Frieda Leider, elle s'est montrée par son style à la hauteur d'un ensemble où l'ardeur s'allie à la cohésion des efforts.

Les décors clairs de M. Preetorius, ni tout à fait fidèles, ni tout à fait libérés de la tradition, participent dans une certaine mesure indicatrice à l'intérêt particulier de cette soirée. La volonté d'analyse, d'explication, d'éclairage, sensible dans la direction de M. Herbert von Karajan semble faite pour illustrer le jugement de Gabriel Fauré : « Cette musique si passionnément contestée, si passionnément défendue jadis, *voici qu'elle nous semble avoir atteint maintenant les régions sereines* où elle plane splendidement bien au-dessus de nos querelles, de toute critique et même bien au-dessus de nos plus hyperboliques éloges. Elle est devenue, avec le temps, encore plus noble, encore plus vaste, *encore plus claire et comme plus sublimement classique.* » Cette volonté de classicisme éloigne *Tristan et Isolde* de la légende, avec un très grand respect, du « dieu Richard Wagner irradiant un sacre » et l'on en vient à se demander s'il ne conviendrait pas de rajouter un peu d'ombre.

Il y a dans le talent de M. von Karajan un mélange d'autorité, de goût et de passion. Ce qui rend difficile de se faire une idée de sa personnalité, qui est assurément celle d'un grand chef d'orchestre, ce sont les qualités mêmes dont il fit preuve parfois au concert en se laissant aller à diriger, par exemple *Mort et Transfiguration*, avec une fougue et une véhémence en contradiction avec son interprétation objective décantée de *Tristan et Isolde.* A en juger d'après l'Ouverture et la Marche Hongroise qu'il voulut bien ajouter d'enthousiasme au programme du concert, on serait curieux d'entendre *Les Maîtres Chanteurs* et *La Damnation de Faust* dirigés d'un bout à l'autre par M. von Karajan.

EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE.

REVUES

Le Divan (avril-juin). — *Du nouveau sur Racine*, de Dussane; peu de nouveau, mais présenté avec un zèle habile; un poème d'André Mary, *Rondeau des Fontaines*, qui réveille d'anciennes vertus.

Esprit (Lyon, avril). — *Les devoirs du pluralisme*, par Emmanuel Mounier. Sous le nom de pluraliste, Mounier reparaît avec son littéralisme impénitent, son anarchisme vétilleux.

Contre tout ressentiment, par Louis Blanchard. Pas de ressentiment contre l'Ancien Régime, si mal critiqué par *Esprit*, ou même discrètement soutenu par *Esprit*.

Fontaine (Alger, mars). — *Pour rester une grande nation pensante*, par Jean Schlumberger. Trois pages énigmatiques : « *Maintenir la santé de la pensée, c'est, aujourd'hui comme hier, sauvegarder cette petite règle sèche et grise d'apparence, mais de portée incalculable : ne pas confondre un fait exact avec un fait supposé* ».

Quel est le « fait exact »? le fait anglais? Le « fait supposé »? le fait allemand?

Une bonne étude de Philippe Soupault sur Joyce; des réflexions de Jean Grenier sur les *Epitaphes grecques*; deux pages d'André Gide sur « notre Afrique intérieure »; un beau poème de Pierre Emmanuel « *a finibus Terræ* » :

Tu rougeoyais de haine intense et de fureur
O forge du destin des peuples, roue d'orage
soleil liquide qui traversais en délirant
les puanteurs incandescentes du carnage
les ombres épaissies par les plaintes, les plaies
dont la sanglante ardeur fusait vers les étoiles,
mais aussi la torpeur des fonds cyclopéens
le froid phosphorescent émané des cadavres
et la poussière lasse infiniment des morts

D'une façon générale, les revues littéraires de l'autre zone ont été pendant l'hiver rédigées dans un étrange ton de sous-entendu : crainte d'une censure allemande qu'elles supposaient et d'une censure française qu'elles connaissaient.

— L'œuvre de Bernard Naudin a obtenu le Prix de la Gravure 1941 dans un jury où figure le grand graveur Luc-Albert Moreau.

— Après la mort de Saint-Pol Roux, sa fille Divine, qui fut blessée, se trouve dans les plus grandes difficultés matérielles. La N. R. F. s'occupe de venir en aide à celle qui s'était entièrement dévouée au poète : une liste de souscriptions est ouverte. S'adresser à Mlle Boudot-Lamotte, 5, rue Sébastien-Bottin.

***

Le Professeur Henri Mondor a été élu membre de l'Académie Mallarmé.

Bientôt il donnera le second volume de sa belle *Vie de Mallarmé.*

Au moment de mettre la revue sous presse, nous apprenons la mort, en Suisse, de Guy de Pourtalès.

Il avait porté son épée à la France en 1914, avait été gravement blessé. Dans cette guerre-ci, il nous avait donné son fils, tué en juin 1940.

Il aimait ardemment la littérature française, la littérature anglaise, la grande musique d'Europe.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VI•

chez Grasset

Pour paraître en Juillet :

ÉDOUARD PEISSON

L'Aigle de mer

roman — Un vol. **27** fr. **30**

JEAN MONTIGNY

Les heures tragiques de 1940

La Défaite

Un vol. **24** fr.

CHARLES LESCA

Quand Israël se venge

Un vol. **21** fr. **45**

NOËL B. DE LA MORT

Vie des prisonniers

Du Front-Stalag 210 au Stalag XII

Un vol. **17** fr. **55**

ÉDITIONS DE CLUNY

35-37, Rue de Seine, PARIS-VIe — ODÉ 68-72

HISTOIRE DE L'EUROPE

PAR

CHARLES SEIGNOBOS

Professeur à la SORBONNE

ix : **16** fr.



LES ROUTES

ET LE TRAFIC COMMERCIAL DANS L'EMPIRE ROMAIN

PAR

M.-P. CHARLES WORTH

Professeur à l'Université de CAMBRIDGE

x : **27** fr. **50**



A FRANC-MAÇONNERIE

ET LA

RÉVOLUTION INTELLECTUELLE DU XVIIIe SIÈCLE

PAR

BERNARD FAŸ

Professeur au COLLÈGE DE FRANCE

: **23** fr.

JEAN FLORY

140, Boulevard St-Germain, Paris-6e

Tél. DANton 99-24 — C. C. P. Paris 1.048-14 — R. C. Seine 671-749

EXTRAIT DU CATALOGUE

-'**Inde et son Ame.** Écrits des Grands Penseurs de l'Inde Contemporaine. 500 pages .... 40 »

Rabindranath TAGORE. **Lucioles**, avec 60 compositions décoratives. Tirage très limité .... 45 »

.. TAGORE. **Sakountala**, suivi de **Nalanka** .... 12 »

-**a Jeune Fille chez les Tigres.** Légendes, devinettes et présages de la Tribu des Hos 19 50

'**ables chinoises**, d'origine hindoue. Traduites par Edouard CHAVANNES. 122 pages illustrées .... 20 »

'. CHATTERJI. **Sous les Manguiers**, Légendes du Bengale 10 »

.. COOMARASWAMY. **Pour comprendre l'Art Hindou.** Illustrations hors et dans le texte .... 20 »

HAZELS. Traduction du persan par Marguerite FERTÉ ... 20 »

. GUPTA. **Les Mains dans les Fresques d'Ajanta**, 36 pages, 19 figures .... 6 »

.**es Larmes du Cobra.** Légendes de Lanka (Ceylan) 13 50

. H. MONOD. **Légendes Cambodgiennes** .... 10 »

. PAVIE. **Senselkey.** Conte cambodgien. .... 6 »

. TAGORE. **Art et Anatomie Hindoue.** 58 pages illustrées 6 »

— **L'Alpona** ou les **Décorations rituelles au Bengale** .... 10 »

. TAGORE. **Sadanga** ou les **Six Canons de la Peinture Hindoue** .... 10 »

Lionel de FONSEKA

e la vérité dans l'Art. Dialogue entre un Oriental et un Occidental, 142 pages .... 10 »

Georges LARRAZET

e Jazz. Prescience d'un dynamisme nouveau .... 5 »

DOROLA

Les Apparitions de la Lozère Mystique et Pathologie 7 50

Victoria O'CAMPO

e Francesca à Béatrice. A Travers *la Divine Comédie* .... 12 »

N. R. F.

A paraître en Juillet

CHARLES MAURRAS

MISTRAL

AVEC LA TRADUCTION DU JOURNAL
DE FRÉDÉRIC ET MARIE MISTRAL

EXCURSION EN ITALIE

Un volume........... **27** fr.

L'Édition originale sera tirée à :

1.000 exemplaires numérotés sur alfa mousse à. **45** fr.
150 exemplaires sur pur fil du Marais à...... **80** fr.

JEANNE PAULHAN

IONA

A travers une affabulation poétique, pleine de fraîcheur et de grâce juvénile, et d'où se dégagent toutes les senteurs de la forêt, on voit l'ascension progressive de l'esprit vers la sagesse millénaire de la nature. Un volume sur alfa. **30** fr.

BERNARD SHAW

LE VRAI BLANCO POSNET

VERSION FRANÇAISE D'AUG. ET H. HAMON

Un volume.......... **25** fr.

LES EDITIONS DE FRANCE

20, AVENUE RAPP, PARIS

Téléphone : Ségur 92-80, 92-81

Gros succès :

Henri BÉRAUD

QU'AS-TU FAIT DE TA JEUNESSE ?

Suite à LA GERBE D'OR

Les vingt métiers et les cent coups du célèbre écrivain.

un vol. in-16. **21 fr**

Jean MARIAT

PRISONNIER EN ALLEMAGNE

La vie de votre prisonnier décrite par un prisonnier.

un vol. in-16. **12 fr**

Paul ALLARD

LES JOURNÉES PATHÉTIQUES DE LA GUERRE

un vol. in-16. **12 fr**

Robert BURNAND

LA CANTINIÈRE DE NAPOLÉON

...La seule femme, peut-être, qui se refusa à l'Empereur.

un vol. in-16. **21 fr**

N. R. F.


1 gagnant sur 5
...onc, un minimum de risques pour un maximum de chances
AVEC UN BILLET
DE LA
D 34
LOTERIE NATIONALE